



HAL
open science

L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle, entre passivité et plasticité des corps en marche

Rachel Thomas, Suzel Balez, Gabriel Bérubé, Aurore Bonnet

► **To cite this version:**

Rachel Thomas, Suzel Balez, Gabriel Bérubé, Aurore Bonnet. L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle, entre passivité et plasticité des corps en marche. [Rapport de recherche] 78, CRESSON. 2010, pp.124. halshs-00596914

HAL Id: halshs-00596914

<https://shs.hal.science/halshs-00596914>

Submitted on 7 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Programme de Recherche Interdisciplinaire "Ville et Environnement" (CNRS – MEEDDM)
Appel à projet exploratoire 2009

L'ASEPTISATION DES AMBIANCES PIETONNES AU XXI^e SIECLE

ENTRE PASSIVITÉ ET PLASTICITÉ DES CORPS EN MARCHÉ

Sous la direction de **Rachel THOMAS**
(Chargée de recherche CNRS CRESSON)

avec Suzel BALEZ
Gabriel BERUBE
Aurore BONNET
CRESSON UMR CNRS 1563 – Ecole Nationale Supérieure
d'Architecture de Grenoble (France)

COLLABORATIONS

LABORATORIO URBANO – PPG AU FAUFBA Universidade Federal da Bahia (Brésil)

Paola BERENSTEIN JACQUES
Fabiana DULTRA BRITTO
Francisco [Xico] De Assis Da Costa

CENTRE LEA ROBACK – Université de Montréal (Canada)

Sylvie MIAUX
Paul LEWIS

Rapport de Recherche n° 78 - Décembre 2010

Programme de Recherche Interdisciplinaire "Ville et Environnement" (CNRS – MEEDDM)
Appel à projet exploratoire 2009



Remerciements

Tous nos remerciements vont à l'ensemble des participants à cette recherche, et notamment aux nombreux étudiants, enseignants, chercheurs, secrétaires, informaticiens qui – dans chaque pays – ont pris part aux enquêtes de terrain et/ou aux trois séminaires de recherche :

Au Brésil

Thiago Costa (étudiant Master PPGAU)
Priscila Lolata (étudiante Master PPGAU)
Adriana Machado (enseignante PPGDANÇA)
Clara Pássaro (étudiante Master PPGAU)
Lenira Rengel (enseignante PPGDANÇA)
Eduardo Rocha (doctorant PPGAU)
Jussara Setenta (enseignante PPGDANÇA)
Carmi da Silva (étudiant Master PPGDANÇA)
Stéphane Bouchon (participant)

En France

David Argoud (informaticien Cresson)
Jean-François Augoyard (chercheur honoraire Cresson)
Julien Delas (doctorant Cresson)
Françoise Cholat (secrétaire Cresson)
Aline Couri (doctorante PPGAU Rio de Janeiro)
Jean-Paul Thibaud (chercheur Cresson)

Au Canada

Sandra Breux (géographe, enseignante UM)
Yannick Guéguen (Audiotopie)
Yan Kestens (géographe)
Edith Normandeau (Audiotopie)
Sophie Paquin (direction de la santé publique du Québec)
Stéphane Bouchon (participant)
François Vassalo (participant)

CRESSON UMR CNRS 1563
École Nationale Supérieure
d'Architecture de Grenoble
(France)

Rachel THOMAS

(Sociologue, chargée de
recherche CNRS CRESSON)

Suzel BALEZ

(Architecte, enseignante ENSA
Paris La Villette)

Gabriel BERUBE

(Architecte du paysage, doctorant
Cresson)

Aurore BONNET

(Architecte, doctorante Cresson)

LABORATORIO URBANO
Universidade Federal da
Bahia
(Brésil)

Paola BERENSTEIN JACQUES

(architecte, enseignante PPGAU)

Fabiana DULTRA BRITTO

(chorégraphe, enseignante
PPGDANÇA)

Francisco [Xico] DE ASSIS

DA COSTA (architecte,
enseignant PPGAU)

CENTRE LEA ROBACK
Université de Montréal

(Canada)

Sylvie MIAUX (Géographe,
enseignante Université de Trois
Rivières)

Paul LEWIS (urbaniste,
enseignant UM)

Avertissement

*Ce rapport de recherche s'accompagne d'un site Internet disponible sur :
www.caminharnacidade.ufba.br (en portugais) et
www.marcheenville.ufba.br (en français)*

*Sur ce site sont consignés les trois séminaires de recherche ayant eu lieu
successivement à : Salvador de Bahia (Brésil) en octobre 2009
Grenoble (France) en décembre 2009
Montréal (Canada) en juin 2010¹*

*Sont également données à voir une série de « miniatures urbaines
vidéographiques », réalisées par Francisco (Xico) De Assis Da Costa² à
l'issue de nos enquêtes de terrain.*

*Enfin, cette recherche collaborative donnera lieu au Brésil à la publication
en portugais et en français d'un numéro spécial de la revue *Caderno* éditée
par Universidade Federal da Bahia.*

*La traduction en portugais des articles destinés à cette revue est actuellement
coordonnée par Paola Berenstein Jacques et assurée par Thiago Costa,
Priscila Lolata, Clara Passaro et Eduardo Rocha, membres du
Laboratorio Urbano et du programme de post-graduation en architecture et
urbanisme de l'Université Fédérale de Bahia.*

¹ Ce séminaire a été financé par les Instituts de Recherche en Santé (IRSC) du Canada, sur la base du projet français, renommé de la manière suivante : « Nouvelles ambiances urbaines, nouveaux rapports des piétons à l'espace : quels enjeux en santé publique ? »

² Francisco (Xico) Costa, architecte, est actuellement le coordinateur du programme de graduation et de post graduation en architecture et en urbanisme de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université Fédérale de Bahia. Il coordonne également le groupe de recherche Atlas Histórico de Cidades (www.atlas.ufba.br) au sein duquel la vidéo est utilisée comme un moyen de saisir et de comprendre la ville.

Résumé

Les préoccupations environnementales à l'œuvre au XXI^e siècle modifient considérablement les ambiances de la ville piétonne. En Europe et sur le continent américain, l'engouement pour la marche à pied s'accompagne d'un lissage de la ville et d'une standardisation des décors urbains dont on peut se demander s'ils ne sont pas à l'origine de nouvelles esthétiques urbaines. Dans les sociétés émergentes, le retour des énoncés hygiénistes s'accompagne de mesures explicites de pacification de la vie publique. A chaque fois, ces évolutions produisent de nouveaux jeux d'ambiance dont on connaît, depuis les travaux fondateurs de Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1926) ou encore Walter Benjamin (1936), les incidences sur les sensibilités et les sociabilités d'une époque, les pratiques urbaines et les relations à l'environnement.

À l'heure où la figure du piéton est érigée en atout majeur de la ville durable, il est donc intéressant d'interroger les variations de l'expérience piétonne ordinaire auxquelles ces nouvelles esthétiques piétonnes donnent lieu. De quelles dynamiques sensibles ces variations procèdent-elles ? A quels états sensibles donnent-elles naissance ? C'est en croisant les points de vue de chercheurs issus de champs disciplinaires différents (architecture, sociologie, danse, géographie) sur trois pays (France, Brésil, Canada), et en les impliquant dans une démarche méthodologique novatrice (faire corps - prendre corps - donner corps), que nous avons tenté de révéler cette dimension processuelle des rapports entre ambiances urbaines et corps en marche.

À terme, cette recherche montre comment l'évolution des cadres sensibles urbains s'incarne dans le quotidien du piéton et en quoi celle-ci procède d'une dynamique de la coplasticité.

mots-clés : ambiances, aseptisation, coplasticité, corps, dynamiques sensibles, environnement, états sensibles, marcher, piéton, ville

Summary

Ambiances in pedestrian cities have been considerably modified by the environmental worries of the XXI^e century. In Europe and on the American continent, walking infatuation is now accompanied by a smoothing of the city and a standardization of its urban sceneries. The latter might even be the origin of new urban aesthetics. In emergent societies, the resurgence of hygienist statements comes with explicit measures to pacify public life. Such evolutions usually produce new ambience sets having their impacts on the sensibilities and sociality of an epoch, on the urban practices as well as on the relations to the environment. The fundamental works of Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1926) and Walter Benjamin (1936) documented these impacts.

In a time where pedestrian figures are raised as a major asset of the sustainable city, it is all the more interesting to investigate the variations in the ordinary pedestrian experience, resulting of the new pedestrian aesthetics. By which sensitive dynamics these variations proceed? What kind of sensitive states are they introducing? This research discusses the relations between urban ambiances and walking bodies through an innovative methodology combining different point of views expressed by researchers from various fields (architecture, sociology, dance, geography) in three different countries (France, Brazil, Canada).

This research thus shows how the evolution of urban sensitive frameworks embodied in the pedestrian everyday life and how it proceeds from a co-plasticity dynamic.

Keywords : atmospheres, aseptisation, coplasticity, bodies, sensitive dynamics, environment, sensitive states, to walk, pedestrian, city

Resumido

As preocupações ambientais em voga no século XXI modificaram consideravelmente as ambiências da cidade pedestre. Na Europa e no continente americano, sobretudo no norte americano, o incentivo ao andar a pé se acompanha de um alisamento da cidade e de uma homogeneização dos cenários urbanos que nos fazem nos interrogar se estes não estão na base de novas estéticas urbanas. Nas sociedades emergentes, o retorno dos enunciados higienistas são acompanhados por medidas explícitas de pacificação da vida pública. A cada vez essas evoluções produzem novos jogo de ambiências, dos quais conhecemos, a partir dos trabalhos fundadores de Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1926) ou ainda Walter Benjamin (1936), as incidências sobre as sensibilidades e as sociabilidades de uma época, as práticas urbanas e suas relações com o meio-ambiente. No momento onde a figura do pedestre passa a ser vista como o principal ganho da cidade dita durável (sustentável), é interessante se interrogar sobre as variações da experiência pedestre ordinária resultantes dessas novas estéticas urbanas para pedestres. De quais dinâmicas sensíveis essas variações se processam? A quais estados sensíveis elas dão existência? É cruzando os pontos de vista de pesquisadores vindos de campos disciplinares diferentes (arquitetura, urbanismo, sociologia, dança, geografia) em três países (França, Brasil, Canadá), e os colocando em uma experiência metodológica inovadora (fazer corpo – ganhar corpo – dar corpo), que nós tentamos revelar essa dimensão processual das relações entre ambiências urbanas e corpos que andam. Em seguida, esta pesquisa mostra como a evolução da sensibilidade urbana se incorpora no cotidiano do pedestre e como esta faz parte de uma dinâmica da coplasticidade.

Palavra-chave : ambiências, andar a pé, cidade, corpo, coplasticidade, dinâmicas sensíveis, estados sensíveis, meio-ambiente, pedestre

Sommaire

L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI ^e siècle, la passivité et la plasticité des corps en marche en question _____	13
I. Les esthétiques piétonnes contemporaines _____	13
II. Rapide historique des évolutions de la ville sensible _____	15
II. 1. De la libre affirmation de soi au contrôle des foules dans l'espace public _____	15
II. 2. La ville en textures, en odeurs et en sons _____	16
III. Quelles stigmates hygiénistes dans la ville piétonne aujourd'hui ? _	17
IV. Les enjeux corporels de l'affadisation des ambiances urbaines _____	17
IV. 1 Effacement des corps versus réenchantement _____	17
IV. 2 Les variations contemporaines de l'expérience piétonne ordinaire _____	19
IV. 3 La coplasticité des formes d'entremêlement corps-ambiances _____	22
Faire corps – Prendre corps – Donner corps aux ambiances urbaines _____	25
I. Faire corps avec les ambiances urbaines : une épistémologie de l'imprégnation _____	26
I.1 Des marches urbaines collectives : l'errance, la glisse, la flânerie _____	27
I.2 Les terrains des marches collectives _____	28
II. Prendre corps avec les ambiances urbaines : une épistémologie de l'incarnation _____	33
II.1 « Mettre en éveil les corps des chercheurs » : atelier danse (Brésil) – atelier handicap (France) – marche exploratoire (Canada) _____	33
II.2 Des observations incarnées filmées _____	39
II.3 Les terrains du « prendre corps » _____	43
II.3 Donner corps aux ambiances urbaines : une épistémologie de la traduction _____	57
Analyses _____	59
I. L'affairement et la langueur : deux tempo du « vivre-ensemble » à São Joaquim _____	59
Frôlement, prolongements, raclements, gestes ambiants à São Joaquim _____	62
États sensibles : enveloppement et apesanteur _____	66
Dynamiques sensibles : le fourmillement et la suspension _____	69
II. Salvador Shopping ou l'aseptisation optimisée _____	71
Lissage, désincarnation, exposition : des gestes ambiants au Salvador Shopping _____	73
États sensibles : hypnose et discipline _____	74
Dynamiques sensibles : gommage du temps qui passe et contrôle global de la coplasticité _____	75
III. La monotonie solitaire d'Europole _____	77
Claquement, glissement, roulement et frottements, des gestes ambiants à Europole _____	79
État d'anesthésie sensible _____	81
Dynamique sensible : déviance _____	81

IV. La diversité et la densité du cours Berriat	83
Le parement : un geste ambiant au cours Berriat	85
État sensible d'affranchissement	86
Dynamique sensible de l'embarquement	88
V. Des tuyauteries juxtaposées sur les Grands Boulevards	91
Le tintement, un geste ambiant des Grands Boulevards	96
État sensible de la veille distanciée	97
Dynamique sensible de la continuité	97
VI. Le passage et l'attente square Victoria, place Jean-Paul Riopelle	99
États sensibles de l'apathie, de l'enveloppement et du transit	102
Dynamique de l'écoulement	103
VII. Flânerie graphique au marché Jean Talon	105
L'amplitude olfactive, un geste ambiant au marché Jean Talon	107
Ravisement : un état sensible au marché Jean Talon	108
Dynamiques sensibles de l'expansion et de la suspension paradoxale	109
Conclusion	111
Mettre en œuvre une plasticité de la pensée	111
Renouveler les problématiques environnementales par la notion d'ambiance	112
Révéler les paradoxes de l'aseptisation	112
Bibliographie alphabétique	115
Annexe : plannings des workshops	120
PLANNING WORKSHOP PIRVE N°1 – SALVADOR DA BAHIA (BRESIL)	120
PLANNING WORKSHOP PIRVE N°2 – GRENOBLE	121
PLANNING WORKSHOP PIRVE N°3 – MONTREAL (CANADA)	122

L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle

La passivité et la plasticité des corps en marche en question

I. Les esthétiques piétonnes contemporaines

Les nouvelles préoccupations environnementales à l'œuvre au XXI^e siècle³, si elles affectent largement aujourd'hui les politiques publiques urbaines, ont dans un passé récent considérablement modifié la planification de la mobilité. De l'hégémonie de la voiture, on est ainsi passé, en moins de vingt ans, à un renouveau de l'intérêt porté aux modes de transport dits « doux » (marche à pied, deux-roues non motorisées, transport en commun...), à la fois peu consommateurs d'espace et d'énergie, et en conséquence à la ré-émergence d'une figure majeure de la vie urbaine : le piéton⁴. Nombreuses sont ainsi les municipalités qui, à travers la formalisation de nouveaux « plans de déplacements urbains » (PDU⁵), promeuvent la marche à pied pour accroître la qualité de la vie en ville et améliorer la santé des citoyens. En Europe, et plus récemment sur le continent américain, cet engouement pour la marche à pied se traduit par la mise en place de principes d'aménagement dont on peut se demander s'ils ne sont pas aujourd'hui à l'origine de nouvelles esthétiques urbaines. Plusieurs tendances, largement partagées, peuvent être rapidement décrites.

La première concerne le lissage des sols urbains et la spécialisation des zones de circulation. Au nom du principe de la ville accessible pour tous, les sols urbains tendent en effet à être systématiquement aplanis et les ressauts, dévers ou obstacles éliminés pour faciliter le déplacement des personnes handicapées ou en situation de handicap (personnes âgées présentant des difficultés à la marche, femmes enceintes, personnes se déplaçant avec des poussettes, etc.). Par ailleurs, et afin d'en favoriser l'écoulement, les différents flux de déplacement (piétons, deux-roues, transport en commun, véhicules motorisés) sont désormais souvent séparés dans des couloirs de circulation

³ Lutte contre le réchauffement climatique et la pollution atmosphérique, réduction des déchets et des émissions de gaz à effet de serre, préservation des écosystèmes, protection de la biodiversité en ville...

⁴ Les récentes études du groupe de travail COST 358 *Pedestrians' Quality Needs* financées par la Commission Européenne, les travaux opérationnels initiés par l'organisation *Project for Public Spaces* aux Etats-Unis, ainsi que les réflexions portées depuis quelques années par les conférences *Walk21* (www.walk21.com) - et notamment celle de 2009 à New York sur le thème « *more foot, less carbon* » - témoignent de l'évolution de la réflexion sur la marche en ville dans les discussions sur le réaménagement des mobilités urbaines contemporaines.

⁵ Les PDU ont été rendus obligatoires en France dès 1996 par la loi sur l'air et l'utilisation rationnelle de l'énergie.

étanches et sécurisés par des garde-corps. À l'inverse, là où l'écoulement du trafic automobile n'est plus une priorité, ces flux sont alors diffus dans des « zones de rencontre »⁶ ou régulés par l'implantation de ralentisseurs.

D'autre part, l'attention portée par les politiques et les urbanistes à la propreté et à la sécurité des espaces publics urbains se fait toujours croissante. Dans le domaine de la propreté, les interventions portent essentiellement, pour le continent européen et nord américain, sur la lutte contre la pollution visuelle (tags, affiches publicitaires, tâches de chewing-gum ...) et olfactive (projet d'interdiction de la cigarette dans les parcs et plages new yorkais, traitement des refoulements d'égouts, élimination des déjections canines, odorisation des espaces publics urbains...). Dans le domaine de la sécurité, au traitement des ambiances lumineuses à des fins sécuritaires s'ajoute la mise en place de dispositifs de surveillance de l'espace public.

Enfin, la tendance actuelle à l'extension du périmètre des espaces piétons prend souvent appui sur des opérations de requalification et d'embellissement des espaces publics urbains, dont certaines tendent vers la patrimonialisation. Ainsi, nombreux sont ces quartiers de centre-ville ou ces nouveaux espaces périphériques que l'on « piétonnise » en recourant à des décors urbains empruntant au passé : suppression des trottoirs au profit d'une rigole centrale censée évoquer le caniveau médiéval, implantation de candélabres rappelant le temps des « allumeurs de réverbère », habillage des rues par l'ajout de mobilier urbain stylisé (poubelles, bancs, potelets...), réhabilitation de passages, de ruelles ou d'immeubles anciens partiellement décrépis... Nombreux sont aussi ces quartiers et ces espaces de centre-ville que l'on illumine la nuit et/ou que l'on « naturalise » (ajout d'éléments aquatiques et végétaux, mise en place de zones d'aménagements protégés et de plans de fleurissement...), en pensant garantir au piéton un cadre de circulation apaisé et conférer aux espaces, sinon une identité propre, un « cachet » supplémentaire. Ainsi peut-on retrouver à Budapest ou Copenhague comme à Montréal, New York ou Lyon les mêmes types d'aménagement des places publiques, les mêmes rues piétonnes, les mêmes bancs publics (« designés » pour gêner les siestes des sans-domiciles fixes et les repousser ainsi en périphérie) les mêmes dispositifs de contrôle des foules par caméra... Bien sûr, ces pratiques ne sont pas si nouvelles dans la forme, les aménagements de l'espace urbain à des fins esthétiques et pratiques se renouvelant depuis quelques siècles déjà dans les villes occidentales. Ce sont les finalités de certains de ces aménagements qui doivent retenir notre attention.

Avec des objectifs très larges en matière de santé publique, de réduction de la pollution, d'enrichissement des écosystèmes urbains, les nouveaux aménagements urbains piétonniers dépassent en effet la vocation unique qui était la leur par le passé. De fait, il ne s'agit plus aujourd'hui, comme il y a une dizaine d'années, de réaliser des espaces de chalandise piétonniers destinés - entre autre- à concurrencer les centres commerciaux, mais bien -toujours en essayant d'égaliser l'accessibilité des centres commerciaux, et y compris dans les

⁶ La « zone de rencontre » est un outil qui, comme la « zone 30 » et l'aire piétonne, vise un apaisement de la circulation dans les agglomérations. Ce nouvel espace de circulation induit un système de priorité pour le piéton, qui est autorisé à marcher sur la chaussée sans y séjourner, et limite la vitesse des véhicules à 20 km/h. En France, la « zone de rencontre » est régit par un décret du 30 juillet 2008.

sociétés émergentes- de penser la circulation des modes doux dans une trame générale, non obligatoirement superposée, mais connectée à d'autres trames (trames de circulation motorisée, trames de transports collectifs, trames verte...).

Les changements physiques de la ville ne dépendent pas seulement d'évolutions techniques ou des modes de vie, mais aussi de questions sociétales, et avant de nous interroger plus avant sur les stigmates hygiénistes dans la ville contemporaine et sur son affadisation, portons un rapide regard sur les évolutions de la ville occidentale depuis le XIX^e siècle.

II. Rapide historique des évolutions de la ville sensible

Certains aspects des transformations de la ville occidentale retiennent ici plus particulièrement notre attention : les formes de l'espace public et notamment sa partie dédiée à l'aménagement des déplacements, ses aspects sensibles et notamment la place du végétal, la gestion des odeurs et des formes de pollution.

II. 1. De la libre affirmation de soi au contrôle des foules dans l'espace public

La ville du 19^e siècle, puis celle du 20^e, dans une formidable conquête territoriale et de salubrité publique, ont aussi été dictées par les impératifs d'aménagement des circulations. À ces époques, une voie n'a pour unique fonction que d'être la seule liaison rapide entre deux points, et l'ancienne ville se trouve restructurée en fonction de cet impératif : relier le centre à la périphérie, opérer des liaisons nord/sud et est/ ouest « *la circulation à roue a si bien supplanté celle du piéton que de nouveaux réseaux spécifiques sont conçus : chemin de fer de ceinture sous Haussmann, métro en 1900* »⁷. L'aspect des voies de circulations (rues, boulevards, avenues...) change : les trottoirs se généralisent, le sol des chaussées s'uniformise par l'emploi du macadam puis de l'asphalte (inventé en 1862). Tout ce qui peut mettre visuellement en évidence une voie et sa destination est alors mis en œuvre et les monuments du passés, dans une esquisse de ce qui deviendra plus tard la patrimonialisation, sont « dégagés » rendus accessibles, désengagés de leur contexte, « *selon un processus que le nostalgique Camillo Sitte appelait « la maladie moderne de l'isolement »* »⁸. Les nouveaux pôles d'activités n'échappent pas non plus à la règle du dégagement et de la visibilité.

Les villes sont planifiées pour favoriser le libre déplacement des individus en décourageant simultanément les mouvements de groupes organisés. « *Les corps individuels qui se déplacent dans l'espace urbain s'en détachent petit à petit, ainsi que de ceux qui occupent cet espace. Le mouvement dépossède l'espace de sa valeur, et les individus perdent peu à peu le sentiment de partager le même destin que les autres* »⁹. Pour Françoise Choay, l'espace de contact public a pratiquement disparu de la ville à la fin du XXe siècle : « *les derniers espaces de contact publics sont ou bien intérieurs et spécialisés*

⁷ Françoise Choay (1969). *Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*. Paris, Seuil, Coll. « Espacements ». p.82

⁸ *ibid.* p.86

⁹ Richard Sennett (2002). *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Paris, Ed. de la Passion, p. 235

(théâtre, cinéma, patinoires, piscine), ou bien surtout péri-urbain, comme les stades où se déroulent les match de football ou de rugby, la grande fête périodique de la société industrielle »¹⁰. Pour Richard Sennett, il s'agit, à travers l'aménagement urbain, de s'opposer aux revendications des foules tout en privilégiant les revendications individuelles : « l'individualisme et la vitesse anesthésient le corps moderne. Le contact [inter-individuel] est rompu »¹¹.

II. 2. La ville en textures, en odeurs et en sons

En plus des évolutions formelles de l'espace public urbain, nous pouvons nous interroger sur les évolutions de la place du végétal en ville, liées à celles de ses paysages tactiles, olfactifs et sonores.

La ville tentaculaire du 19^e puis du 20^e siècle voit peu à peu disparaître la distinction traditionnelle entre ville et campagne, et en même temps qu'un système de circulation, la planification urbaine du 19^e siècle intègre un système « d'aération » comportant promenades plantées, parcs suburbains, squares et jardins publics. Le square « correspond simplement à une réserve libre, caractère interne que traduira plus tard l'expression « espace vert » »¹². C'est un trou d'aération pratiqué dans un tissu jugé trop dense. Aussi est-il généralement situé dans des zones de trafic, largement ouvert sur plusieurs rues, parfois même inatteignable par les piétons ». Le parc ou le jardin public, de par l'importance de leur végétation et leur taille, constituent, a contrario, des havres pour le piéton, d'autant plus que la circulation roulante y est le plus souvent interdite.

La bataille olfactive, amorcée à l'époque classique, se poursuit dans la ville industrielle, sous la pression hygiéniste. Le rapport entre la typhoïde et les excréments est établi en 1890, ce qui accélère encore la mise en place de tout à l'égout partout en Europe. Sur le front des activités industrielles les plus odorantes, par contre, la bataille est sans fin car la ville fini toujours rattraper¹³ sa périphérie et seuls les progrès techniques permettent une désodorisation - pas toujours efficace- des processus industriels.

La désodorisation quasi-totale de l'espace public urbain atteint une apogée à la fin du XX^e siècle puisque même le végétal, choisi pour ses qualités visuelles et doit être si possible inodore¹⁴ de crainte qu'il n'attire quelques insectes inopportuns. De la même façon, l'utilisation systématique de l'asphalte et plus tard du béton permet des sols lisses, faciles à nettoyer. C'est aussi l'avènement du béton et de l'industrialisation des procédés de fabrication (du verre en particulier) qui autorise l'apparition de façades toujours plus lisses, aux reliefs de moins en moins marqués.

¹⁰ Françoise Choay *ibid.* p.92

¹¹ Richard Sennett, *ibid.* p.236

¹² Françoise Choay *ibid.* p.86

¹³ Même les cimetières, évacués des centres villes d'Europe au début du XIX^e siècle, se trouvent à nouveau englobés au XX^e siècle. Là encore, se sont les progrès techniques qui permettront une cohabitation olfactive pacifiée des vivants et des morts.

¹⁴ Suzel Balez, (2001) *Ambiances olfactives dans l'espace construit, Perception des usagers et dispositifs techniques et architecturaux pour la maîtrise des ambiances olfactives dans des espaces de type tertiaire*, Université de Nantes, Thèse de doctorat.

La présence de la voiture marque donc profondément les paysages olfactif et sonore de la ville industrielle. La circulation automobile baigne la ville de son *drone* grave tandis que l'odeur des pots d'échappement domine.

III. Quelles stigmates hygiénistes dans la ville piétonne aujourd'hui ?

Aujourd'hui, et notamment sur le continent sud-américain, « le retour et la circulation des énoncés hygiénistes médiatisent le projet urbain » (Rivière d'Arc, 2010). Au « façadisme » et au « patrimonialisme » s'ajoute l'expulsion des populations démunies dont l'apparence et le style de vie, souvent assimilés à la saleté et aux nuisances, paraissent incompatibles avec des politiques d'embellissement de la ville. Autrement dit, de par le monde, et quelles que soient les particularités de chaque lieu, de chaque culture habitante et aménagiste, ce lissage de la ville – entendu à la fois comme gommage des aspérités, standardisation des décors urbains, pacification de la vie publique et neutralisation des particularités culturelles – se généralise (Sennett, 2002 ; Paquot, 2006). C'est ainsi que de nombreux centre-villes anciens, lancés dans la course au classement au patrimoine mondial de l'Unesco (le quartier du Pelourinho à Salvador de Bahia au Brésil, les quartiers historiques des villes de Valparaiso au Chili ou de La Havane à Cuba, la vieille ville de Potosí en Bolivie...), sont littéralement vidés de leur population initiale et restaurés autour de projets essentiellement sécuritaire et mercantile. Or, si ces mesures permettent effectivement une baisse notable de la criminalité dans ces secteurs largement fréquentés par les touristes, ils redessinent visiblement les formes de vie et d'appropriation du quartier par les habitants et de relations à l'environnement.

IV. Les enjeux corporels de l'affadisation des ambiances urbaines

IV. 1 Effacement des corps versus réenchantement

Si ces nouveaux aménagements urbains modifient le cadre physique et social de la ville piétonne, ils affectent aussi les cadres sensibles. Formulé autrement, cette évolution des formes d'aménagement des espaces piétons produit également de nouveaux jeux d'ambiance dont on connaît, depuis les travaux fondateurs de Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1926) ou encore Walter Benjamin (1936), les incidences sur les sensibilités et les sociabilités d'une époque, les pratiques urbaines et les formes de rapport à la ville.

Ainsi, au début du XXe siècle, le développement conjoint de nouvelles infrastructures de transport (tramway) et de nouvelles technologies de la communication (cinéma), en accroissant les stimulations sensorielles et la primauté de la vue sur les autres sens, avaient conduit les piétons à faire, en ville, l'expérience du choc et de la distraction (Simmel, 1981). Or, à ce type d'expérience se substitue aujourd'hui celle de l'anesthésie, de l'hypnose ou, pour reprendre les termes de Benjamin à propos des œuvres d'art, de

« l'absorption ». Autrement dit, et c'est une hypothèse que certains défendent aujourd'hui (Sennett, 1994 ; Bégout, 2003 ; Jeudy et Berenstein-Jacques, 2006...), ces nouvelles esthétiques urbaines, induites conjointement par la montée des préoccupations environnementales et le renouveau d'une pensée de la marche à pied, conduisent, sinon à l'aliénation du citadin (Benjamin, 1991), à une neutralisation progressive de sa distance critique et à une forme de désengagement vis-à-vis du quotidien.

Les raisons de cette « anesthésie » des sensibilités urbaines, de cet affaiblissement progressif des acuités sensorielles chez le piéton, voire de ce repli sur soi, sont à la fois multiples et hétérogènes.

Ils peuvent s'expliquer par la forme d'illusion dans laquelle ces nouveaux décors urbains maintiennent le piéton et par le rapport de séduction envers la ville qu'il induit. En effet, ces nouvelles esthétiques urbaines, parce qu'elles semblent être conçues à la manière d'œuvres d'art, favorisent le règne de l'aura plus que celui de la trace (Benjamin, 1991). En initiant un mode de perception essentiellement visuel, fondé sur la contemplation et sur la fascination, elles charment le piéton et annihilent de fait chez lui toute capacité de résistance ou de contestation. De la même manière, en prônant une forme de lissage des ambiances urbaines et donc en réduisant les conditions mêmes d'une réception multisensorielle de la ville, elles limitent considérablement les possibilités de contact et d'échange avec le piéton, favorisent l'apathie et l'indifférence. Mis à distance des stimulations et des micro-événements de la rue, le piéton développe alors une forme de passivité, voire d'étrangeté aux affections sensibles.

Enfin, dernière conséquence de cette évolution des cadres sensibles de la vie piétonne, une certaine rigidité des conduites urbaines et une mise à distance des corps s'observent. En effet, en introduisant des formes de surveillance des foules, en multipliant les dispositifs de régulation des flux et de guidage des corps, en les compartimentant dans des zones spécialisées et dépourvues de toutes aspérités (la « zone de rencontre », les « couloirs de circulation », le centre historique classé et policé...), ces nouvelles esthétiques urbaines limitent les rapports de tactilité avec l'environnement et autrui. Plus encore, elles conduisent à un « effacement des corps » (Le Breton, 2004), c'est-à-dire à un moindre entremêlement des corps individuels et de la ville, dont on peut se demander s'il n'est pas responsable d'une certaine perte de l'altérité dans nos sociétés urbaines contemporaines.

À cette critique acerbe du réaménagement de la ville piétonne répond aujourd'hui, en contrepoint, la thèse du « réenchantement » des espaces publics urbains (Winkin, 1998 ; Gillot et Bruyas, 2004). De ce point de vue, la mise en scène de la ville piétonne, par sa « patrimonialisation », sa « naturation » et son « aseptisation », ne coïncide pas avec une forme d'esthétique du simulacre et de l'absorption mais à l'inverse avec une forme d'esthétique de la salubrité et de l'évasion. Formulé autrement, les pratiques aménagistes contemporaines telles que décrites précédemment traduisent conjointement une prise de conscience collective des problématiques environnementales et une volonté de pacification des lieux du vivre-ensemble.

Plus que créatrices d'une forme de vide qu'il faudrait dénoncer, elles participent à la fabrication d'ambiances « exceptionnelles », rompant avec la morosité et les tensions du quotidien. De ce point de vue, ces nouvelles esthétiques urbaines jouent certes avec une forme de facticité, mais avec une facticité assumée. Plus qu'une mise à distance ou une absorption du piéton, elles permettent davantage des formes de détachement, de suspension - voire d'échappatoire - propice à l'apaisement. Ainsi, ces nouveaux cadres sensibles de la ville piétonne projettent le piéton dans un espace-temps ambigu, à la fois déconnecté du présent et contenu dans le quotidien. Fonctionnant comme des parenthèses dans un parcours, elles offrent alors au piéton la possibilité de s'abstraire - pour un temps - des trépidations et de cette « intensification de la vie nerveuse » si bien décrite par Georg Simmel (1981).

D'autre part, ces nouveaux décors urbains, en réintroduisant les éléments naturels (eau, végétal principalement) et/ou en créant des possibilités d'interactions entre eux et le public, favorisent l'émergence de nouvelles modalités de la coprésence et du rapport à l'espace. C'est ainsi, par exemple, que nous avons montré dans une recherche passée en quoi l'introduction de dispositifs aqua-lumineux dans un parcours urbain – en permettant le jeu, la glisse ou encore le séjour - pouvaient modifier l'expérience ordinaire des espaces et engendrer de nouveaux contacts entre les passants (Fiori et Thomas, 2002). Par exemple le « plateau » du quartier des eaux claires, place inondable multifonctionnelle¹⁵ ou le « miroir » place de la Bourse sur les quais de Bordeaux¹⁶. De la même façon, la seule illumination nocturne du quartier des spectacles de Montréal change la façon dont il est perçu, non seulement de nuit, mais aussi de jour. Enfin, ces nouveaux décors urbains, s'ils sollicitent effectivement la vue et favorisent un mode de réception de la ville plutôt contemplatif, tendent aussi à mettre de plus en plus en jeu, aujourd'hui, l'ensemble des sens du piéton. Ainsi, le travail de lissage des sols et de colorisation des façades modifient considérablement l'appréhension tactile de l'horizontalité et de la verticalité. De la même manière, l'odorisation festive des espaces ou leur « naturation » bouleversent la réception olfactive et haptique de la ville. Ce faisant, ces nouvelles esthétiques urbaines créent donc de nouvelles émotions, de nouvelles relations à l'environnement et à autrui susceptibles de contenter le piéton

IV. 2 Les variations contemporaines de l'expérience piétonne ordinaire

Malgré l'intérêt indéniable de ces thèses, nous ne posons pas la question des transformations sensibles de la ville piétonne dans cette perspective dualiste, et finalement récurrente au regard de l'évolution des pratiques d'aménagement au cours des siècles. Plutôt que de se focaliser sur les pathologies de l'urbain ou à l'inverse sur les « extra-ordinaires » de la ville, et sur ce que ces qualités génèrent comme types de pratiques, de perception et de corporéité chez le piéton, nous prêtons davantage attention aux nouveaux rapports spatiaux, sensibles et sociaux qu'elles suscitent. Autrement dit, s'il y a à s'interroger sur

¹⁵ A partir des conclusions d'une démarche de concertation organisée par la Ville de Grenoble avec les habitants du quartier, l'aménagement de la place Mistral par Jamel Klouche (en 2005) comporte une place de marché en léger dénivelé qui devient bassin agrémenté d'un pas japonais quand le marché n'a pas lieu.

¹⁶ L'aménagement d'un « miroir d'eau » place de la bourse a multiplié les usages de ce lieu habituellement désert.

l'« aseptisation » ou à l'inverse sur le « réenchantement » de la ville piétonne, c'est moins en termes d'effets sur les qualités sensibles de l'espace et sur les corps que nous le faisons, qu'en termes de variation de la nature même de l'expérience urbaine ordinaire :

Quels sont les processus à l'œuvre aujourd'hui dans l'interaction entre ces nouvelles ambiances urbaines (qualifiées d'« aseptisées ou d'« enchantées ») et les manières de marcher (ou plus largement de bouger) du piéton dans l'espace public urbain ? Lorsqu'ils sont mis à jour, qu'est-ce que ces processus nous disent de l'évolution actuelle du rapport piéton à la ville ?

Un tel questionnement répond aux problématiques soulevées par l'axe 2 de l'appel à projet du Programme Interdisciplinaire de Recherches Villes et Environnement : « l'environnement urbain comme milieu de vie : ressource, patrimoine, paysage, inégalités ». Mais il présente l'intérêt d'élargir la problématique environnementale telle que posée dans ce programme à la question des ambiances urbaines ou, pour le dire plus justement, des « infimes modulations de la sensibilité » (Laplantine, 2002). De ce point de vue, ce projet de recherche opère un déplacement notable par rapport à la problématique initiale, proposée lors de notre réponse à l'appel à proposition du CNRS - MEEDDM. Plutôt que de s'interroger, dans une logique déterministe, sur la qualification des nouvelles ambiances piétonnes et sur leur impact sur les nouvelles manières de marcher en ville, il s'agit davantage de mettre en œuvre une pensée processuelle, capable de rendre compréhensibles les mécanismes réciproques de transformation des formes même de la vie piétonne. Dans cette perspective, cette recherche tente également de dépasser les limites des approches environnementales actuelles qui, pour la plupart, soit restreignent leur champ d'interrogation à l'étude de la matérialité du rapport à l'espace soit focalisent leurs analyses sur sa nouvelle naturalité (Blanc, 2008). Plus qu'un intérêt porté à ces domaines de recherche, c'est donc bien aux formes sensibles des rapports du piéton à l'environnement, et plus particulièrement aux liens réciproques entre ambiances et corps, que nous nous intéressons. Car, en effet, « (...) l'urbain, à quoi nous convoque la société contemporaine, est (aujourd'hui) tout autre. Il ne s'agit plus de la ville comme territoire, comme gestion d'espaces, comme distribution d'activités, mais d'un rapport à la ville où la corporéité joue de son intrigante évidence. (Baudry, 2003, p. 393).

Or, c'est en mobilisant la philosophie simmelienne et benjamienne sur les transformations de la grande ville que nous nous proposons de penser ces divers degrés et registres d'entremêlement entre les ambiances urbaines et les formes de la vie piétonne au XXI^e siècle. Ces travaux, bien qu'anciens et encore peu investis par la problématique des ambiances¹⁷, offrent non seulement des perspectives de dialogue intéressantes avec les approches environnementales actuelles, mais permettent aussi de les

¹⁷ Seule, une ébauche de problématisation avait été esquissée dans l'article suivant, en réponse à une commande du comité de rédaction de la revue *Cosmopolitiques* en 2004 : Thibaud Jean-Paul, Thomas Rachel (2004). « L'ambiance comme expression de la vie urbaine » in *Cosmopolitiques : aimons la ville*, n°7, pp.102-113

articuler à une réflexion sur le rôle du sensible dans les modes d'habiter la ville. Comme le remarque fort justement Philippe Boudes en retraçant l'apport de Simmel pour la sociologie de l'environnement (2009), « si la thématique environnementale n'avait pas lieu d'être lors de la naissance de la sociologie, à l'époque de Simmel donc, il n'en reste pas moins vrai que les sociologues du tournant du XIXe siècle ont souvent, à un moment donné, abordé des questions proches de celles qui concernent aujourd'hui l'environnement, soit dans leurs discussions des connexions entre les réalités sociales et naturelles, soit dans l'étude plus directe des rapports des sociétés avec leurs milieux naturels ». Plus particulièrement, ces travaux, en ne dissociant pas l'analyse des contextes urbains de celle des formes de vie et de sensibilités qu'ils permettent, offrent la possibilité de **comprendre comment l'évolution des cadres sensibles urbains s'incarne dans le quotidien du piéton**¹⁸. En effet, « lorsqu'ils portent leur regard sur la grande ville, [Simmel, Kracauer et Benjamin] s'intéressent à la manière dont les mutations de l'environnement urbain modifient l'appareil sensitif humain et, ce faisant, affectent la nature même de l'expérience moderne » (Füzesséry et Simay, 2008, p.14). Or, plus qu'une description minutieuse des transformations de la ville, des cultures et des sensibilités urbaines, c'est bien un véritable modèle d'intelligibilité des métamorphoses de la vie urbaine et du quotidien qu'ils construisent.

D'autre part, en prêtant attention aux « manifestations discrètes de surface » (Kracauer, 1926) et à leurs variations à une époque donnée, les travaux de Simmel, Kracauer et Benjamin révèlent les dynamiques à l'œuvre dans l'évolution des conditions et des registres sensibles de l'expérience urbaine. Formulé autrement, plus que la seule attention portée à la diversité des rapports qui se nouent entre le piéton et l'environnement, ces travaux offrent également une analyse féconde de leurs modulations dans le temps. Or, ce faisant, il révèle en quoi la quotidienneté, bien que constituant en amont notre expérience sensible de la ville (Bégout, 2000), n'est ni prédonnée, ni stabilisée mais davantage engagée dans un mouvement indéfini de redéfinition d'elle-même. C'est ainsi par exemple que Kracauer, dans ses chroniques détaillées sur les rues de Berlin, accumule les petites traces, les phénomènes a priori insignifiants dépeignant la brutalité d'évolution des cadres physiques et visuels de la ville et celle des conduites piétonnes¹⁹. C'est ainsi également que Walter Benjamin opposera ce temps vertigineux du « chaos berlinois » des

¹⁸ L'enjeu d'un tel questionnement a fait l'objet de deux communications en octobre et novembre 2009 au Brésil : Thomas, Rachel (2009). « Décrire l'arrière-plan corporel de l'expérience urbaine ». Rio, Faculté d'Architecture, Colloque « *Ambiências compartilhadas : cultura, corpo e linguagem / Les ambiances urbaines en partage : culture, corps et langage* » du Réseau International Ambiances, MEC, 3-6 novembre 2009 (actes à paraître en 2011) ; Thomas, Rachel (2009). *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXIe siècle : penser l'entremêlement du corps et des ambiances*. Salvador de Bahia (Brésil), Faculté d'architecture, Laboratorio urbano, 30 octobre 2009 (conférence invitée). Dans ces deux communications, il s'agissait - entre autres - de monter en quoi ces processus réciproques entre corps en marche et ambiances urbaines - lorsqu'ils sont mis à jour - produisent précisément des indices visibles des transformations sensibles à l'œuvre dans les villes.

¹⁹ Ainsi montrera-t-il comment la généralisation du recours à l'asphalte bitumée, l'intensification du trafic automobile et piéton, le recours au verre et à l'éclairage artificiel... - en générant une profusion de mouvements, de scintillements, de reflets, en favorisant l'hyperesthésie sensorielle et la saturation du champ perceptif - contribuent à l'émergence de nouvelles manières de marcher, de nouvelles gestuelles, de nouveaux rythmes chez le piéton.

années 1910-1920 avec le temps harmonieux de son enfance (Benjamin, 2000)²⁰.

Or, cette perspective d'analyse constitue un bon moyen de mettre en débat, voire de dépasser, les critiques dualistes faites, à chaque époque, à l'évolution des sociétés urbaines. Car finalement, et c'est l'hypothèse défendue dans l'excellent ouvrage de Stéphane Füzesséry et Philippe Simay (2008), si ces mutations de la ville constituent une expérience traumatisante, elles permettent aussi que de nouvelles compétences, que de nouvelles manières d'être et de faire, que de nouvelles formes d'urbanité émergent : « Pour Simmel et Benjamin (...), l'hyperstimulation sensorielle et l'état de choc contiennent un potentiel libérateur pour le citoyen. Pour Simmel, le nouveau mode de vie citoyen peut être lu comme une *parade* – à bien des égards émancipateur – opposée par l'habitant des grandes villes aux nouvelles conditions de perceptions générées par la métropolisation. (...) Ils contribuent même, selon Benjamin, à accroître les facultés perceptives de l'homme moderne » (Füzesséry et Simay, 2008, p.16).

IV. 3 La coplasticité des formes d'entremêlement corps-ambiances

Notre travail de recherche s'attache donc à dévoiler les processus réciproques qui, bien que parfois infimes, sont à l'œuvre au quotidien dans la mise en jeu conjointe des corps en marche, des sensibilités et des ambiances urbaines. Il part du postulat selon lequel la marche constitue une activité d'ancrage aux ambiances urbaines, leur donnant sens et chair, et engageant le corps du piéton (Thomas, 2008, 2010). De ce point de vue, il prolonge une étude récente qui a permis de décrire l'épaisseur et l'ambivalence des rapports entre ambiances urbaines et manières de marcher en ville²¹.

A la suite de Simmel, Kracauer et Benjamin en leur temps, nous nous demandons si les transformations actuelles des paysages piétons participent réellement d'une passivité ou d'un enchantement du piéton ou, à l'inverse, si elles ne font que modifier le *sensorium* urbain (Zardini, 2005). Mais nous nous interrogeons également, en accord avec cette pensée du mouvement si bien exprimée par François Laplantine (2005), sur la nature même et sur la plasticité de ces processus à l'œuvre au quotidien. Comment se forme cette multiplicité de rapports à l'environnement urbain ? De quelle manière évoluent-ils dans les situations et les temps pluriels de l'expérience urbaine ? De quels types de dynamiques procèdent-ils : la reproduction, l'adaptation la distanciation, la résistance... ?

Dans cette perspective, la figure du piéton, nouvel enjeu de la ville durable aujourd'hui, est érigée en analyseur éclairé des modulations sensibles de l'expérience urbaine. Autrement dit, il s'agit de perpétuer cette attention portée

²⁰ Ou qu'il mettra en parallèle ces chocs avec l'expérience traumatisante de la guerre : « une génération qui avait encore connu, pour aller à l'école, les tramways à chevaux, se trouvait en plein air, dans un paysage où tout avait changé, sauf les nuages, et au-dessous d'eux, dans un champ de forces d'explosion et de courants destructeurs, le tout petit corps fragile de l'homme » (Benjamin, cité dans Füzesséry et Simay, 2008, p.21).

²¹ Thibaud Jean-Paul (sous la dir. de), Bonnet Aurore, Leroux Martine, Thomas Rachel (2008). « Les compositions de la marche en ville » in Winkin Yves et Lavadinho Sonia (éds.) (à paraître). *Des villes qui marchent, tendances durables en urbanisme, mobilité et santé*, Projet ANR SEST 05 019, Rapport final, Université de Lyon, ENS-LSH, 113 p. ; Thomas, Rachel (2010). « Architectural and urban atmospheres : shaping the way we walk in town » in *COST 358 Pedestrians' Quality Needs*, Final Report, Part.4 « Measuring walking », pp.54-68.

aux « manifestations discrètes de surface » (Kracauer) en focalisant notre regard sur les manières de marcher, de bouger, d'échanger (plus largement d' « être » au quotidien) du piéton dans l'espace public urbain. Cette première posture de recherche en appelle immédiatement une seconde : la nécessité de réaffirmer le caractère premier du corps dans le rapport aux ambiances urbaines et à autrui. Plus qu'une simple entité biologique ou enveloppe cutanée, plus qu'une construction symbolique, le corps est à considérer comme le « siège primordial de l'expérience » (Formis, 2009, p. 18). Or, en tant que tel, il constitue tout autant le support de pratiques et de perception plurielles qu'un champ de tissage, de modulation et d'expression du rapport à l'environnement : « mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un objet sensible à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs (...). Le corps (...) est cet étrange objet qui utilise ses propres parties comme symbolique générale du monde et par lequel en conséquence nous pouvons « fréquenter » ce monde, le « comprendre » et lui trouver une signification » (Merleau-Ponty, 1945, p. 273-274) ». De ce point de vue, nous appréhendons les expressions corporelles du piéton comme des signes sensibles manifestes et observables des rapports pluriels et parfois ambivalents du piéton aux ambiances urbaines²².

Mais plus que cet intérêt porté à l'expressivité de la vie urbaine ordinaire - thèse largement étayée par les travaux de la proxémie et de la sociologie de l'action - ou à l'idée d'une co-détermination entre les pratiques piétonnes et les ambiances urbaines (Thomas, 2005), l'hypothèse centrale défendue dans cette recherche est celle **d'une coplasticité des formes d'entremêlement « corps-ambiances »**. La formulation d'une telle hypothèse tire largement parti des enseignements de la phénoménologie et de la psychanalyse. Elle opère un déplacement notoire avec la thèse d'une plasticité réciproque des corps et des ambiances, pressentie lors de notre réponse à l'appel à proposition de ce programme de recherche « Ville et Environnement ». En effet, plutôt que de comprendre ces deux entités majeures de l'expérience urbaine comme deux entités distinctes et séparées, nous faisons l'hypothèse de leur enchevêtrement : « il n'y a plus de limite entre le corps et le monde : ils s'entrelacent dans toute sensation, ils constituent un seul et même tissu » (Merleau-Ponty, 1945). Les entrelacs « corps-ambiance » constituent, selon nous, une entité sensible en soi. Cette entité est au fondement même de l'expérience urbaine ordinaire. C'est elle qui permet au piéton de donner du sens et de la chair à sa relation à l'environnement. Définie en ces termes, cette idée d'un entremêlement « corps-ambiance » permet de dépasser la notion de « geste ambiant » proposée par Jean-Paul Thibaud (2007) pour rendre intelligibles les processus à l'œuvre dans les phénomènes de réception et de génération des ambiances. Car en effet, si la notion de « geste ambiant »

²² Une telle thèse avait été abordée lors de la 1^{ère} journée du séminaire sur « les ambiances urbaines en partage : les expériences du dépaysement » du Réseau international Ambiance(s), organisée à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon le 30 mars 2009 et consacrée à la thématique du « corps et de l'intercorporéité en espaces publics ». A ce sujet, lire : Thomas, Rachel (2010). *Corps et intercorporéité en espaces publics*. Synthèse de la 1^{ère} journée du séminaire « ambiances urbaines en partage : expériences du dépaysement », sous la direction de Jean-Paul Thibaud et Henry Torque, Réseau International Ambiance(s), Ecole Normale Supérieure de Lyon, 30 mars 2010. Disponible sur : <http://www.ambiances.net/index.php/fr/seminaires/159-ambiances-urbaines-en-partage>

permet de prêter attention aux traces discrètes laissées par le passant dans l'espace, et à la manière dont ces modulations sensibles transforment en retour l'ambiance d'un lieu, elle nous semble reposer davantage sur une pensée de l'articulation plutôt que sur une pensée de l'entrelacement.

La forme de cet entremêlement « corps-ambiance » n'est pour autant pas stable dans le temps : selon les contextes (sensibles, sociaux, spatiaux, culturels), celle-ci évolue avec plus ou moins d'intensité et d'élasticité. Nous parlons de « **degrés variables d'entremêlement du corps-ambiance** ». Formulé autrement, cet entrelac du « corps-ambiances » - bien que permanent - se joue, selon les situations, dans des dynamiques hétérogènes. Ces dynamiques - que nous définissons pour le moment comme des variations temporelles de la coplasticité - constituent les processus internes de transformation, d'adaptation, de distanciation... à l'environnement.

Enfin, cette coplasticité s'incarne dans des états sensibles particuliers. Utilisée dans le milieu de la danse contemporaine (où l'on parle d' « état du corps ») et de la psychanalyse (Chabert à propos d'Anzieu, 2009), la notion d' « état » reste à la fois peu définie et conceptuellement floue. C'est pourtant à l'interface de ces deux champs disciplinaires que nous tentons d'en préciser le sens. L'état sensible décrit la dimension affective de la coplasticité. Il traduit à la fois l'immédiateté, la porosité et l'intensité de l'entremêlement corps-ambiance. L'état n'est donc ni une qualité objective de cet entremêlement, ni une forme figée ou stationnaire. Il constitue davantage une forme de pulsion instable, évolutive dans le temps et en intensité. « Ensemble des tensions et des intentions qui s'accumulent intérieurement et vibrent extérieurement » (Guisgand, 2004), les états sensibles constituent alors des manières à la fois d'incorporer et de traduire l'entremêlement corps-ambiance. De ce point de vue, les états sensibles président à notre manière d'être au monde et avec le monde.

Faire corps – Prendre corps – Donner corps aux ambiances urbaines

La validité de ces hypothèses de travail a été discutée par les trois équipes collaborant à cette recherche internationale lors de rencontres par visioconférence et lors de trois séminaires :

- au Brésil entre le 26 et le 30 octobre 2009, avec l'équipe du *Laboratorio urbano* de la Faculté d'Architecture de l'Université Fédérale de Bahia. Cette équipe, composée d'architectes et de chorégraphes, questionne, dans un de ces axes de recherche, les liens entre esthétiques urbaines, corps et villes ;
- en France entre le 7 et le 11 décembre 2009, avec l'équipe du *CRESSON* (UMR CNRS 1563) de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (France). Cette équipe, composée d'architectes et de sociologues, est spécialisée dans l'étude des ambiances architecturales et urbaines ;
- au Canada entre le 21 et le 25 juin 2010 avec l'équipe du *Centre Léa Roback* de l'Université de Montréal²³. Cette équipe, composée d'urbanistes et de géographes, tente d'articuler les problématiques de la santé publique à celles de la marche en ville.
- Chacun de ces séminaires, dont nous livrons les programmes en annexe de ce rapport, ont alterné des périodes d'enquêtes de terrain, des périodes de mise en commun des données empiriques et des périodes de débat scientifique.

La confrontation de nos hypothèses de travail au terrain s'est donc faite dans trois villes de trois pays différents :

- Salvador de Bahia (Brésil),
- Grenoble (France),
- Montréal (Canada),

Le choix de ces localités, bien qu'animé par la qualité des échanges tissés préalablement avec les équipes partenaires, répond également à une préoccupation majeure : celle de replacer l'humain et la complexité de ses attaches (notamment culturelles) au cœur des problématiques ambiantales et environnementales. Au-delà du primat de l'universel, nous souhaitons en effet porter attention non seulement aux détails de la vie quotidienne mais aussi aux fluctuations de ces singularités dans des cultures (habitantes et aménagées) et dans des contextes (spatiaux, sensibles, sociaux, temporels) différents. Car finalement, si le recours à la marche à pied et le développement d'aménagements favorables se généralisent, la forme et le rythme de ces évolutions diffèrent d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une décennie à l'autre, modifiant la nature même de l'expérience sensible dans ces divers

²³ Ce séminaire a été financé, sur la base du projet français, par l'Institut de Recherche en Santé (IRSC) du Canada.

contextes. Pour exemple, alors que le recours à la marche à pied peut être aujourd'hui un choix écologique (voire politique et moral) pour nombre de citoyens européens ou nord américains, il demeure le seul moyen de se déplacer pour les populations défavorisées d'Amérique du Sud ou d'Afrique. En outre, les conditions même du déplacement piéton (confort de la marche, durée des trajets, poids du climat, qualité des aménagements proposés, risques sécuritaires...) modifient les rythmes et les manières de marcher dans ces divers pays, les façons de se vêtir, les sensations et les modes de perception de la ville... Or, force est de penser que de telles disparités engendrent des rapports forts différents entre les piétons et leur environnement. En faisant cette remarque, nous souhaitons dépasser les travaux de Simmel, Kracauer et Benjamin qui, malgré leur intérêt, n'ont que très peu porté attention aux variations culturelles de l'expérience urbaine. Dans cette perspective, la convocation des « phénomènes de surface » dans ce travail, comme l'accumulation de détails liées à la vie piétonne de ces différents pays, n'est jamais illustratrice. Ces deux principes fonctionnent d'abord comme des moyens de rendre compte des modulations contextuelles de l'expérience sensible ordinaire. Ils constituent ensuite des façons de nuancer et de critiquer la pensée parfois trop généraliste ou trop techniciste de « l'aseptisation » ou du « réenchâtement » de la ville contemporaine.

Lors de ces trois séminaires, les hypothèses invoquées préalablement ont été mises à l'épreuve d'un dispositif d'enquête novateur et collaboratif articulant trois démarches complémentaires :

- **le « faire corps » avec les ambiances urbaines,**
- **le « prendre corps » avec les ambiances urbaines**
- **le « donner corps » aux ambiances urbaines**

Plus que successives, ces 3 démarches s'articulent dans un mouvement répété permettant de mettre en perspective et en forme, à chaque moment de la réflexion, les corpus récoltés et analysés.

I. Faire corps avec les ambiances urbaines : une épistémologie de l'imprégnation

Il s'agit, dans cette phase d'enquête, de tenter de répondre à la nécessité de mettre en œuvre les outils méthodologiques nécessaires au développement d'une pensée du corps de « s'interroger sur le corps, outre s'interroger sur sa mise en mouvement, sur ses postures, sur les divers registres gestuels et sensibles du rapport à l'autre ou à l'environnement, c'est aussi questionner des sensations, des impressions, des affects, des humeurs... à peine palpables, souvent éphémères, difficiles à exprimer par le langage. Or, comment observer, dire et décrire cet indicible du corps en espaces publics ? Quelles médiations mettre en place ? » (Thomas, 2008, 2010).

La voie privilégiée dans ce travail pour précisément penser cette dimension préreflexive de l'expérience urbaine consiste à **développer une épistémologie de l'imprégnation**. Le parti-pris de cette démarche est

d'impliquer le corps du chercheur dans les méthodologies d'enquête, c'est-à-dire faire du corps autant un objet d'étude qu'un outil d'expérimentation. Dans cette perspective, le choix fait dans cette recherche est de revenir à des méthodes d'enquêtes proches de l'ethnographie, valorisant un processus constant d'oscillation entre le maintien nécessaire d'une certaine distance critique du chercheur envers son terrain et son implication. Formulé autrement, il s'agit, dans cette phase de travail, de faire du corps du chercheur, tel qu' « en prise » et affecté par les diverses situations auxquelles il participe, non seulement un instrument de captation mais aussi un instrument d'intelligibilité des processus à l'œuvre au quotidien dans les rapports des piétons entre eux et aux ambiances urbaines. De ce point de vue, le détour par la subjectivité du chercheur, et le refus d'une position de surplomb vis-à-vis du terrain, nous apparaissent comme des voies nécessaires pour une approche de la complexité de l'expérience sensible ordinaire. Car finalement « que la production de savoir soit indissociable du parcours *in situ* de l'enquêteur, de ses arpentages corporels, de ses imprégnations atmosphériques, de ses expériences sensibles et de ses bricolages pratiques, n'implique pas que celui-ci s'abîme dans l'infinie profusion des sensations de son « courant de conscience » ou dans la peinture impressionniste et intuitionniste de son « monde vécu ». (...) Le travail de terrain dépend de bout en bout de la capacité de l'enquêteur à se déporter vers le point de vue des autres, à puiser dans ses propres réserves d'expérience des éléments de compréhension des situations, à s'installer dans un entre-deux d'où un processus de traduction réciproque entre mondes s'avère possible » (Céfaï, 2003).

1.1 Des marches urbaines collectives : l'errance, la glisse, la flânerie

Compte tenu de ces présupposés méthodologiques, ce temps d'enquête a donc pris la forme de marches urbaines collectives. Par rapport aux procédures d'enquête couramment utilisées au CRESSON²⁴, le protocole que nous proposons, en valorisant précisément la dimension collective de la marche plutôt que sa dimension solitaire ou d'accompagnement, souhaitait se rapprocher au plus près de l'expérience ordinaire du piéton. En outre, ce protocole permettait de confronter le chercheur à ces frottements et à ces ajustements permanents qui constituent non seulement l'ordinaire des déplacements à pied en ville mais aussi la quintessence des rapports du piéton à l'environnement.

Précisément, pour chacune des marches, deux types de consignes ont été données. La première consigne, commune à toutes les marches, a consisté à demander aux participants (une quinzaine, répartis en groupe de 3 enquêteurs issus de champs disciplinaires différents) de partir à la découverte du quartier en se laissant « embarquer » et « imprégner » par ses ambiances et son

²⁴ Nous pensons notamment à la méthode « des itinéraires » initiée par Jean-Yves Petiteau : Jean-Yves, Petiteau (2010). « Etre à la rue » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80

Nous pensons également aux méthodes « des parcours commentés » et de la « marche au Je, Tu, Il » initiées par Jean-Paul Thibaud : Jean-Paul Thibaud (2001). « La méthode des parcours commentés » in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (date). *L'espace urbain en méthode*. Paris, Ed. Parenthèses, pp.79-98 ; Jean-Paul Thibaud (2010). « Des modes d'existence de la marche urbaine » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80 et pp. 43-62.

tempo. Dans cet objectif, aucun plan ni aucune carte n'étaient au préalable fournis aux enquêteurs. Seuls, un point de départ, un lieu de retour, les limites du quartier et une durée de parcours étaient signalées. Compte tenu du peu d'intérêt porté jusqu'à présent par l'équipe du CRESSON aux modalités tactile et olfactive²⁵, pourtant largement mises en cause dans l'évolution actuelle de l'aménagement de la ville piétonne, il était par ailleurs demandé à chacun de ces groupes de marcheur de prêter plus particulièrement attention à ces deux dimensions sensibles du parcours urbain.

La seconde consigne, différente pour chaque quartier, concernait plus particulièrement la forme même de la marche à accomplir. La mise à jour de cette consigne a été permise par un travail préalable de pré-enquête, réalisé avant la tenue du séminaire par chacune des trois équipes responsables à tour de rôle de leur organisation dans chaque pays. Cette consigne a consisté à mettre en adéquation le potentiel déambulatoire de chaque quartier avec des manières de marcher particulière. Ainsi, il a été demandé à chaque groupe de participant d'*errer* au sein du quartier du Pelourinho, de *glisser* au sein du quartier Europole et de *flâner* au sein du quartier International²⁶. Autrement dit, il s'agissait là de ré-adopter l'attitude de marcheur qu'avaient Simmel, Kracauer et bien sûr Benjamin pour s'imprégner des ambiances urbaines, observer le ballet incessant des corps et récolter ces impressions fugitives si précieuses pour la description de l'expérience sensible ordinaire des piétons. À chaque fois, l'outil dont disposait chaque marcheur pour consigner son parcours était un appareil photo. À l'issue de cette marche collective, puis d'un temps d'isolement destiné à permettre à chacun de consigner ses impressions dans un journal de bord, les différents groupes d'enquêteurs se retrouvaient pour une séance de retour d'expérience et d'échange. Ces séances, systématiquement enregistrées, avaient pour objectif de rendre compte des ambiances et de la vie du quartier.

1.2 Les terrains des marches collectives

Ces marches, d'une durée d'environ 1H30, ont eu lieu pour chaque ville dans les quartiers suivants :

- le quartier du Pelourinho à Salvador de Bahia,
- le quartier Europole à Grenoble,
- le quartier international à Montréal.

Le choix de ces quartiers n'est pas neutre. D'une part, chacun a fait l'objet d'opération de requalification urbaine questionnant les problématiques de l'« aseptisation » et du « réenchantement » de la ville contemporaine. D'autre part, chacun présente des qualités (spatiales et sensibles) particulières qui mettent autant en jeu les manières de marcher que les formes ordinaires de la sociabilité publique.

²⁵ Concernant le tactile, seul un DEA a été soutenu au sein de l'UMR 1563 et avait abordé, de manière substantielle, la question de la perception des ambiances podo-tactiles lors d'un cheminement piéton : Coulon, Fabien (2005). *Rôle de la modalité tactile dans le déplacement du piéton en ville*. DEA Ambiances Architecturales et Urbaines sous la dir. de Rachel Thomas, Cresson, Ecole polytechnique de l'université de Nantes. La question des odeurs a été, quant à elle, abordée par Suzel Balez (2001). *Ambiances olfactives dans l'espace construit*. Thèse de Doctorat sous la dir. de Jean-François Augoyard, Cresson, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes.

²⁶ À propos de ces variations des manières de marcher en ville, lire : Thomas, Rachel (2010). « Architectural and urban atmospheres : shaping the way we walk in town » in *COST 358 Pedestrians' Quality Needs, Final Report, Part.4 « Measuring walking »*, pp.54-68.

Le quartier du Pelourinho à Salvador de Bahia



(source : google earth, montage : GB)

Situé dans la partie haute de la ville, Pelourinho est le quartier historique de Salvador da Bahia. Il domine la partie basse de la ville où se trouvaient le port et le marché aux esclaves. Pelourinho signifie « petit pilori », c'est dans ce quartier qu'étaient exécutés publiquement les esclaves. Reconnu pour son patrimoine architectural de la Renaissance, ce quartier est constitué de maisons basses polychromes (à dominantes bleues, jaunes, roses et blanches) d'inspiration portugaise. On y trouve aussi un très grand nombre d'églises baroques datant de cette période de la colonisation, ainsi que d'autres édifices religieux tels que des couvents et carmels.



Le port et l'ancien marché aux esclaves vus depuis Pelourinho ; place et rue à Pelourinho (photos SB)

Inscrit au patrimoine de l'UNESCO en 1985, Pelourinho a fait l'objet d'une vaste campagne de restauration au début des années 1990. Vidé et nettoyé, ce quartier populaire a depuis pris une dimension essentiellement touristique. Le visiteur monte et descend des rues pavées de cabessas negras (gros pavés ronds et noirs, dits « têtes de nègres »), dans un décors de maisons coloniales. Pelourinho demeure un quartier animé par les écoles de capoeira et les formations musicales qui investissent ses rues certains soirs.

Le quartier Europele à Grenoble



(source : google earth, montage : GB)

Le quartier Europole situé à l'Ouest du centre-ville historique de Grenoble, fut construit au début des années 90. Ancienne gare de triage de la SNCF, il représente actuellement l'un des pôles d'affaires et de finances des plus importants pour l'agglomération grenobloise, notamment avec la présence du World Trade Center Grenoble. D'autres établissements (École de Commerce de Grenoble (1990), Cité Scolaire Internationale (2001), Palais de Justice (2002)) ainsi que la proximité de pôles de recherche et de technologie (Minatec (2006), Polygone Scientifique (1967), confèrent à ce quartier cette nomination de convergence économique. Quelques logements, bars et restaurants viennent compléter le paysage urbain de ce secteur de la ville. Annexé à la gare ferroviaire et routière de Grenoble et traversé par une ligne de Tram, le site est très bien desservi sur le plan des transports en commun.



World Trade Center Grenoble, place R. Schumann ; exemple de séparation des flux circulatoires (photos RT)

Cette vocation urbanistique engendre une forme d'utilisation spatiale particulière, rythmée par les cadences pendulaires des travailleurs. Le site est donc investi aux heures de pointe par les employés des bureaux avoisinants et quasi délaissé en dehors de ces périodes d'affluences. Les rares commerces du secteur doivent ainsi agencer leurs heures d'ouverture en fonction de ces modulations temporelles. De plus, ces courts moments d'activités, nuisent donc à l'implantation de commerces de proximité et à la création d'une vie de quartier proprement dite. Ce quartier est alors tributaire d'un urbanisme fonctionnel et sectaire, le site étant voué à des activités uniquement tertiaires, les grandes banques françaises y ayant installées leurs locaux. L'aménagement suit cette même vision, couloirs réservés et dessinés par des matériaux divers, l'ensemble du secteur est à l'image des nouvelles normes d'accessibilité urbaine.

« ... C'est le signe que c'est un endroit mono-fonctionnel, on ne voit pas de gens nulle part, il y a peu d'activité au rez-de-chaussée. On est vraiment dans un parfait exemple d'un urbanisme fonctionnel où les fonctions sont séparées les unes des autres... » (Paul)

Le quartier international de Montréal



(source : google earth, montage : GB)

Inauguré en 2004, le Quartier International de Montréal (QIM) se situe entre les deux plus grands pôles touristiques du Québec, à savoir le Vieux-Montréal et le Centre-ville. Initié par la Caisse de dépôt et de placement du Québec en 1997, le projet consiste en la construction d'un quartier de croissance stratégique pour la ville de Montréal. Il vise à valoriser, consolider et développer la ville de Montréal quant à sa vocation économique au niveau international. Ainsi, l'ensemble de ces espaces publics (voiries, places publiques, mobiliers urbains) ont été réaménagés afin de créer un cadre de vie de prestige et d'exception.



Vue du QIM (source:www.qimtl.qc.ca)

vue du QIM, Square Victoria (photo RT)

Un mobilier urbain sombre, unique à Montréal, a été mis en place afin de donner une identité particulière au quartier. Deux places publiques majeures ont été réaménagées, le square Victoria et la place Jean-Paul Riopelle, avec l'intégration de sculptures, fontaines et jets d'eau afin d'attirer autant les riverains que les touristes et congressistes de passages à Montréal. Le quartier propose également un circuit composé d'une vingtaine d'œuvres permettant de découvrir sa vocation culturelle.

II. Prendre corps avec les ambiances urbaines : une épistémologie de l'incarnation

Dans ce temps d'enquête, il s'agit d'aller un peu plus loin dans l'implication du corps du chercheur vis-à-vis de son terrain. Ainsi, si le « faire corps » avec les ambiances urbaines répond à une épistémologie de l'imprégnation, le « prendre corps » avec les ambiances urbaines répond, quant à lui, à une épistémologie de l'incarnation. Cette épistémologie de l'incarnation prend forme à partir de deux mouvements conjoints :

- se frotter à la matière sensible de la ville en éprouvant les ambiances et les formes mêmes de ces corps-à-corps (Jarrigeon, 2008) qui affectent l'expérience urbaine ordinaire ;
- observer et mettre à l'épreuve la plasticité de ces corps « en prise » avec l'environnement et les ambiances urbaines.

Pour effectuer ce double mouvement, il nous a semblé nécessaire de procéder à une mise en éveil de nos corps de chercheurs par le biais ou par la déstabilisation, puis à un ensemble d'observations que nous nommerons « incarnées ».

II.1 « Mettre en éveil les corps des chercheurs » : atelier danse (Brésil) – atelier handicap (France) – marche exploratoire (Canada)

Le premier temps, celui de l'éveil des corps, a pris des formes différentes pour chacun des trois séminaires. En cela, il a tiré parti de la coloration disciplinaire et de l'expérience de chaque équipe organisatrice dans la mise en place de protocoles méthodologiques impliquant les corps.



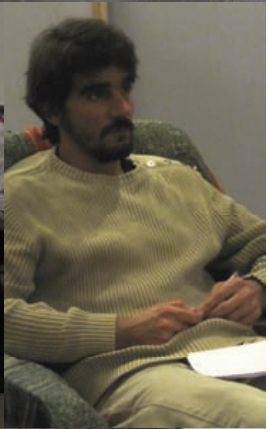
L'atelier danse au Brésil

Au Brésil, l'équipe du Laboratorio urbano et du programme de post-graduation en danse de l'Université Fédérale de Bahia a mis en place un atelier de danse autour des thèmes croisés du corps et de la spatialité. Elaboré et dirigé par Fabiana Dultra Britto et Lénira Rengel, professeures, cet atelier reposait sur deux présupposés : un premier selon lequel la perception constitue un acte corporel²⁷ et un second selon lequel le mouvement est une forme de cognition²⁸. L'objectif de cet atelier était double : faire prendre conscience aux différents participants de l'existence d'un « sentiment synesthésique corporel » (proprioception) ; leur permettre d'activer et d'expérimenter les capacités et les limites de la flexibilité des corps, dès lors qu'ils sont engagés dans une relation d'adaptation à l'environnement et aux autres corps.

Pour cela, cinq exercices (individuels et collectifs) ont été proposés. Tous reposaient sur la modification de l'organisation corporelle de chacun et sur la prise de conscience de sa propre corporalité, de sa modulation et de sa participation à la construction – avec d'autres corps - d'un sens collectif. Dans le premier exercice, il s'agissait de cheminer / de marcher de manière à explorer l'espace, tout en introduisant des modulations de la vitesse de déplacement, de la direction, ou des actions déstabilisent la continuité de la marche (s'asseoir, se lever, se séparer...). Le second exercice avait pour objectif la reconnaissance de sa propre corporalité. Là, le travail corporel portait sur l'inversion des fonctions des différentes parties du corps, sur la modification du « design » (relation fonction/forme) du corps et sur les conditions de sa mise en mouvement : pied fonctionnant comme main, coudes fonctionnant comme pieds, jonctions des parties du corps pour le compresser ou l'accroître, locomotion en double... Les notions d'équilibre stable et instable des corps était au cœur du troisième exercice. Dans ce cas, il s'agissait d'explorer les possibilités de variation de l'équilibre corporel : modification par exemple de la ligne des hanches ou des épaules, exploration des possibilités de « dislocation » de nos différents registres d'organisation corporelle. Le quatrième exercice dit « des corps étranges » consistait à explorer les possibilités de modifications des conditions corporelles habituelles, par adoption d'un « design » du corps de l'ordre d'une « étrangeté » proprioceptive : par exemple, marcher avec le coude rivé au genou gauche ou encore traverser l'espace avec le menton collé à l'épaule. Enfin, le dernier exercice interrogeait la possibilité d'un corps collectif – comme corps uni et unique – à travers des exercices d'exploration des modes de locomotion en groupe (exercice du « banc de poisson » par exemple avec modulation et adoption collective de mouvements et de vitesse particulières).

²⁷ Alva Noë (2004) *Action in Perception*. Cambridge, The MIT Press.

²⁸ Alain Berthoz (1997) *Le sens du mouvement*. Paris, Editions Odile Jacob.



L'atelier handicap en France

En France, ce temps d'éveil des corps a pris la forme d'un atelier handicap. Dirigé par Rachel Thomas (sociologue), il avait un double objectif : permettre aux enquêteurs de prendre conscience des mobilisations corporelles et sensorielles à l'œuvre lors d'un parcours urbain ; aider à la verbalisation de ces mobilisations implicites et pourtant prégnantes au quotidien. Compte tenu de notre souhait de travailler plus particulièrement les modalités tactile et olfactive du parcours urbain, le protocole d'enquête a consisté en un parcours urbain en situation conjointe de cécité et de surdité.

Ainsi, les chercheurs participants à l'enquête, réunis par groupe de deux, ont effectué un parcours d'environ 30 à 45 mn dans le centre-ville ancien de Grenoble. Chaque parcourant était équipé simultanément : d'un bandeau noir occultant sur les yeux reproduisant la situation de c c t  ou de lunettes de simulation reproduisant des pathologies fréquentes de la malvoyance ; d'un baladeur audio-numérique et de casques d'écoute diffusant une bande sonore destinée à gêner l'écoute des sons urbains et à provoquer une sensation de désorientation chez le piéton.

Pour chacun de ces protocoles, il était demandé aux personnes de prêter attention à leurs gestes, à la manière dont leur corps était mobilisé par leurs actions, la présence d'autrui et/ou les ambiances urbaines. Une fois effectué dans un sens, le parcours était à nouveau réalisé dans l'autre sens par le second enquêteur formant le duo de parcourants.   l'issue de chaque parcours, les participants étaient invités à échanger et à partager leurs impressions au cours d'une séance de « retour d'expérience ». Plus que la situation de handicap elle-même, il s'agissait de verbaliser ce que l'ambiance « fait à mon corps », en quoi et comment elle brouille mes impressions, quelles « techniques du corps» (Mauss, 1950) elles requièrent de ma part ?



La marche exploratoire au Canada

Le détour par une technique d'enquête conçue par Sophie Paquin (urbaniste, direction de la santé publique du Québec) pour pointer les dysfonctionnements de l'espace piéton, devait enfin, au Canada, permettre un dialogue entre les enjeux de santé publique en matière de marche en ville et les ambitions de notre recherche.

Cette technique d'enquête, dite « marche exploratoire », consiste à cheminer dans un quartier défini, avec pour objectif de répondre à un questionnaire directif sur les aspects essentiellement sécuritaires des aménagements (largeur du trottoir, propreté du site, visibilité des voitures...)

Le caractère très fermé du questionnaire présidant à la « marche exploratoire » a soulevé un grand nombre d'interrogations et d'objections de la part des équipes française et brésilienne, si bien qu'il a été collectivement décidé d'utiliser en parallèle l'approche de la marche exploratoire et une approche plus incarnée.

Ainsi, deux groupes de marcheurs ont été formés. Un premier, a suivi les directives de la marche exploratoire. Un second a procédé à une déambulation avec pour consigne : « observer » et « ressentir ». Ces approches simultanées ont eu lieu dans le quartier international de Montréal (square Victoria et place Jean-Paul Riopelle). Elles ont durées environ une heure.

II.2 Des observations incarnées filmées

Le second temps du « prendre corps » avec les ambiances urbaines a ensuite consisté en une phase d'observation que nous appelons « incarnée ». Dans cette phase de travail, il était demandé à chacun des enquêteurs d'explorer un certain nombre de terrains d'enquête (choisis précisément en raison de leurs qualités d'ambiance et de leur propension à éprouver les corps en marche) en se « fondant » en leur sein. Pour nous, « se fondre » en leur sein signifiait observer le ballet des corps tout en y prenant part et en engageant donc, avec les usagers du lieu, la plasticité même de nos corps de chercheurs. De ce point de vue, les ateliers réalisés en amont de cette phase d'observation permettaient à la fois une meilleure prise de conscience et une meilleure mobilisation de cette plasticité possible de nos corps. Une nouvelle fois, il s'agissait donc, dans cette phase de travail, d'osciller de manière permanente entre une attitude d'observateur engagé et une attitude de participant aux scènes ordinaires de la vie piétonne. Là encore, une telle attitude emprunte aux méthodes de l'ethnographie urbaine, même si, à la différence d'elles, la temporalité de nos engagements sur le terrain (dans le type d'appel à projet financé dans le cadre du programme Pirve) ne peut être que réduit.

Compte tenu des différences culturelles importantes de rapports aux corps dans chacun des trois pays investis par notre recherche, une telle consigne a en outre nécessité, de la part de chaque équipe étrangère participant aux séminaires, un certain nombre de réajustements dans la conduite même des chercheurs impliqués sur le terrain.

Au Brésil : « se désaccessoiriser » et « s'enduire le corps »

Ainsi, au Brésil, l'équipe française a dû apprendre à se « désaccessoiriser », à « s'enduire le corps » et à réduire la distance habituelle entre corps pour mener à bien ses observations.

Se « désaccessoiriser », acte rendu nécessaire par les problèmes d'insécurité affectant l'espace public brésilien, engage, quant à lui, autant les formes même de l'apparence donnée aux corps en public que les méthodes traditionnelles d'observation de l'équipe française. Ainsi, a-t-il été nécessaire de se séparer des parures traditionnelles de nos corps (bijoux, sacs à main, étoles, vêtements de marque...) et de nos outils habituels d'observation (appareil photo, caméra vidéo, dictaphone...) pour mener à bien nos enquêtes. Revenus à une forme presque de nudité, nos corps étaient alors autrement engagés dans le terrain et nos méthodes nécessairement remises en cause.

« S'enduire le corps », précisément de crème solaire, a été rendu nécessaire l'ardeur du soleil à l'époque de nos enquêtes²⁹. Aussi banal soit-il au quotidien, pour les étrangers comme pour les Brésiliens eux-même, ce geste n'est pourtant pas anodin lorsqu'on travaille sur les corps et les dimensions tactile et olfactive de l'expérience urbaine. S'enduire de crème solaire modifie en effet l'apparence de la peau (en la sublimant par la brillance), son odeur (en favorisant l'émission de traînées odorantes). Associé à la grande surface de peau exposée aux yeux comme au soleil sous cette latitude, cette pratique apporte une dimension particulièrement sensuelle à l'expérience piétonnière ordinaire.

En France : « S'emmitoufler »

En France, la période d'enquête s'étant déroulée en période hivernale, les équipes engagées sur le terrain ont plutôt dû s'adapter au froid.

Si les équipes française et canadienne, ayant l'habitude de cette contrainte, savaient y faire face, l'équipe brésilienne a, quant à elle, dû adopter les mêmes stratégies d'emmitoufflage : port de bonnets, de gants ou moufles et ajout de semelles chauffantes dans les chaussures. Cette remarque, là encore, ne relève pas de l'anecdote. Mobilisé par le froid, souvent recroquevillé, engoncé par ses accessoires, limité dans son amplitude par l'épaisseur des vêtements, le corps, dans ce type de contexte, paraît étranger à soi. Il s'agit alors de se le réapproprier tout en l'adaptant au contexte climatique. Il s'agit aussi de « faire avec » ce corps dont les mouvements, le rythme et la plasticité se trouvent modifiés.

Au Canada : faire l'expérience de l'entre-deux

Au Canada, le travail de terrain a placé l'équipe française dans une situation d'entre-deux. Tirillée entre les cultures française et anglo-saxonne, découpée entre une partie francophone et une partie anglophone, revendiquant fortement son appartenance au Québec français mais faisant partie intégrante d'un Canada anglais, Montréal paraît sans cesse osciller entre ces deux univers.

²⁹ Pour rappel, celles-ci ont eu lieu à la fin du mois d'octobre à Salvador de Bahia, période correspondant au début de l'été en cette partie du globe.

L'expérience du chercheur sur le terrain est identique à cette position d'entre-deux. Semblable à l'étranger si bien décrit par Simmel, chaque chercheur impliqué sur le terrain a tour à tour oscillé entre un sentiment de familiarité et un sentiment d'extériorité. Sentiment de familiarité avec la langue bien sûr pour les chercheurs français, conjugué cependant à une adaptation nécessaire aux tonalités de la voix et aux expressions québécoises. Sentiment de familiarité également avec des manières de se comporter en public, toutefois pondéré par un plus ou moins grand degré d'engagement des corps dans l'interaction lié à la taille des espaces publics.

L'ensemble de ces « observations incarnées » ont été filmées par Francisco [Xico] Costa³⁰, membre de l'équipe brésilienne, dont un des axes de travail interroge précisément le statut et l'usage de la vidéo dans les recherches sur la ville. Le choix du recours à la vidéo a été motivé non seulement par notre souci de constituer un corpus de films réactivables pour l'analyse de chaque terrain d'enquête mais aussi - et nous y reviendrons dans le paragraphe suivant - par notre désir de trouver une forme d'écriture filmique de ces analyses. Pour autant, le recours à la vidéo n'a pas constitué une étape supplémentaire et /ou disjointe de la phase d'observation incarnée. À l'inverse, elle a été une manière particulière de procéder à une observation incarnée

Dans les trois pays, la video-observation (V-Obs) comme forme de voir et de penser la marche en ville

L'utilisation du registre vidéographique pour appréhender la marche en ville est une façon de penser l'objet d'étude³¹. Cette méthodologie propose moins d'utiliser la caméra vidéo comme instrument d'enregistrement visuel du mouvement que comme instrument de stimulation et de tension. Formulé autrement, le processus d'enregistrement vidéographique (ou photographique), dans des situations de stimulation et de tension, constitue un élément clé de l'appréhension de l'expérience urbaine. Pris dans cette procédure d'enregistrement, le corps de l'observateur incorpore la caméra (ou l'appareil photographique) comme un organe étrange, comme une extension de soi capable non seulement d'amplifier certaines capacités d'observateur mais aussi certains malaises. Ces derniers médiatisent la manière de réaliser l'enregistrement et *a posteriori* de produire les synthèses. De ce point de vue, l'observateur fait donc entièrement partie de l'objet étudié. Sa marche dans l'espace peut être considérée comme une forme de pensée et le processus d'enregistrement vidéographique comme une forme d'appréhension et de représentation de cette forme de pensée.

Cette expérience, que nous dénommons V-OBS ou vidéo-observations, peut-être systématisée à travers 5 phases de travail : interférence, exploration, affection, repos et synthèse.

³⁰ Francisco [Xico] Costa, architecte, est actuellement le coordinateur du programme de graduation et de post graduation en architecture et en urbanisme de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université Fédérale de Bahia. Il coordonne également le groupe Atlas.

³¹ Elle reproduit une méthodologie utilisée par le Groupe Atlas, coordonné par Francisco (Xico) Costa dans le cadre de la discipline "Visions urbaines" du programme de pos-graduation en architecture et urbanisme de l'Université Fédérale de Bahia.

interférence

Sur le terrain, la caméra agit comme un dispositif de production de tension entre l'observateur et l'objet de la recherche. Elle rend évidente les relations complexes de pouvoir et de domination de l'espace vis-à-vis de l'observateur, de sa visibilité et de sa vulnérabilité. Dans le cas d'un travail sur la marche en ville, et sur les processus à l'œuvre dans la relation du piéton à son environnement, cette situation de tension paraît plus évidente dans le cas d'interférences mutuelles.

exploration

Dans ces conditions, l'usage de la caméra vidéo présente des règles similaires à l'usage de la marche dans le cadre d'errances urbaines. Ces règles communes concernent la restriction de la vision périphérique, le pointage d'une cible d'enregistrement, la détermination d'un temps et d'un espace d'enregistrement. Il s'agit autrement dit, pour l'observateur, comme pour le marcheur, de décider où et quand, dans quelles circonstances et situations, il doit répondre à ces règles et se mettre en action.

affection

Le recours à l'enregistrement vidéographique se caractérise par une proximité physique entre l'observateur et l'objet observé. Le corps de l'observateur et la caméra ne forment en effet qu'un seul et même dispositif d'appréhension de l'objet d'étude dans le temps. De ce point de vue, la caméra apparaît comme une extension du corps, poreuse donc aux situations et aux éléments affectant le processus d'exploration et d'observation. Cette proximité affecte le regard de l'observateur, sa perception du temps, son sentiment de sécurité, son jugement par rapport aux objets étudiés. De fait, ce qu'il observe et enregistre à ce stade du travail n'est pas perçu de la même manière que dans le stade suivant.

repos

La phase de repos intervient en dehors du cadre spatio-temporel de l'enregistrement. Elle permet une déconnexion du corps et des sens de l'observateur vis-à-vis de l'objet étudié et des conditions de l'enregistrement. Cette distance permet un autre regard sur l'objet et introduit de nouvelles représentations. C'est à ce stade que le chercheur peut envisager une lecture des relations entre corps et ambiances, de leur entremêlement.

synthèse

La synthèse est un exercice pratique de construction d'un discours sur l'objet de la recherche. Ce temps de synthèse est donc aussi, plus qu'un temps de représentation du seul registre vidéographique, un temps de représentation du processus d'enregistrement vidéographique, il constitue donc un moment de construction d'un discours polémique –et polyphonique– sur la marche en ville.

II.3 Les terrains du « prendre corps »

Ces « observations incarnées », d'une durée d'environ 2H chacune, ont eu lieu pour chaque ville dans les lieux suivants :

- La feria São Joaquim et le Shopping Salvador à Salvador de Bahia,
- Le cours Berriat et une portion des Grands Boulevards à Grenoble,
- La place Jean-Paul Riopelle, le square Victoria et le marché Jean Talon à Montréal.

Là encore, le choix de ces lieux n'est pas neutre.

La feira São Joaquim à Salvador de Bahia : Un marché en bordure de la baie, sous la protection de Yemanjá



(source : google earth, montage : GB)

La Feira São Joaquim est un marché populaire, situé au nord de la ville de Salvador de Bahia, en bordure de la baie de tous les saints. Installé là depuis 1964, après l'incendie du marché de Agua de Meninos, il s'étale aujourd'hui sur une superficie de 39 000 m². Ce marché, à l'écart de la vie touristique, fréquenté essentiellement par les Bahianais, sert de lieu d'approvisionnement pour les habitants, les restaurateurs et les « chauffeurs de marchandises », équivalent pédestre des chauffeurs-livreurs des grandes métropoles urbaines. Ce lieu, ouvert tous les jours dès 3H du matin, constitue une des places les plus importantes de circulation de la ville : hommes, femmes, commerçants, restaurateurs, prostitué(e)s, denrées et articles en tout genre n'ont en effet de cesse d'entrer et de sortir à toute heure de la feira. Une opération de réhabilitation et de requalification, prévue à partir de l'été 2010, devrait

accroître et améliorer son activité, en faisant notamment passer sa surface à presque 45 000 m².

Le marché est placé sous la protection de l'Orixa de la mer, *Yemanjá*, déesse de la procréation, considérée dans les rituels du Candomblé³² comme la mère de tous les orixas. Son effigie, peinte en bleu sur un des murs d'habitation ceinturant le marché, marque l'entrée du lieu.



Yemanjá – Orixa de la mer à l'entrée de la Feira São Joaquim

Le Salvador Shopping à Salvador de Bahia : Le plus grand centre commercial de Bahia



(source : google earth, montage : GB)

³² Le candomblé est une religion afro-brésilienne, animiste, très répandue au nord-est du Brésil, et notamment à Salvador de Bahia. Cette religion s'organise autour de la croyance en une âme propre à la nature et autour du culte des « orixas », sorte de dieux totémiques associés aux éléments naturels (eau, vent, air, forêt, mer, feu...).

Le « Salvador Shopping » est un centre commercial ouvert en 2007 (agrandi en septembre 2009) sur l'avenue Tancredo Neves. Il s'agit du deuxième³³ centre commercial du Brésil par la taille (298.000 m²), après le Leste Aricanduva à São Paulo (le plus grand³⁴ d'Amérique du Sud avec 406 000 m²). Il comporte environ 500 boutiques, 8 salles de cinéma et un espace dédié aux jeux vidéo. Il est situé au nord-est de la ville, à proximité du centre des congrès.

L'accès voiture se fait par une bretelle ajoutée à l'avenue Tancredo Neves à l'occasion de la construction du centre. Aucune voie ne longe le centre commercial : elles y mènent toutes. La part de la population la plus aisée se rend là en voiture (le centre commercial comporte des parkings en toiture et en souterrain), tous les autres viennent en bus ou bien à pied. Trois passerelles piétonnes ont été construites en même temps que le centre commercial : l'une pour rallier l'hôpital tout proche, la seconde de connexion avec un autre centre commercial (Iguatemi) et la troisième vers le quartier « Caminho das Árvores ». Piétons et voitures se croisent brièvement face à l'entrée principale du centre commercial. Là, un simple marquage au sol signale aux automobilistes qu'ils doivent marquer l'arrêt pour laisser passer les piétons sortants ou entrants dans le centre commercial.



(source : wikipédia BR)

L'intérieur du centre commercial est conçu pour constituer un « écran » pour les vitrines des boutiques qu'il abrite. Il ne présente pas de caractéristique remarquable : des vitrines disposées en périphérie de galeries organisées en mezzanines autour de plusieurs espaces toute hauteur, une décoration consensuelle et auto-célébrante, faite pour ne surtout pas entrer en concurrence avec les vitrines. Aucune vue sur l'extérieur n'est possible, pas même sur le ciel car l'éclairage diurne est assuré pratiquement partout par des verrières zénithales translucides.

Les volumes sont larges, voire imposants, et la circulation verticale s'effectue au moyen d'escaliers, de rampes mécaniques ou encore d'ascenseurs. La gamme de couleur utilisée est le blanc et le bleu pâle pour les parois verticales et les sols des mezzanines, l'orangé, le rouge et le rose pour les sols du rez-de-chaussée. Ça et là des jardinières en bois ajoutent un peu de chaleur à cet

³³ D'après wikipédia Brésil et site officiel du Salvador Shopping (<http://www.salvadorshopping.com.br/>)

³⁴ Le plus grand Centre Commercial d'Amérique du Nord possède 500 000 m² de surface commerciale (West Edmonton Mall à Edmonton (Canada)), le plus grand de France 140 900 m² (Belle Épine, à Thiais (région Parisienne) enfin le plus grand centre commercial du monde possède 800 000 m² de surface commerciale (Dubai Mall à Dubaï) (source Wikipédia France)

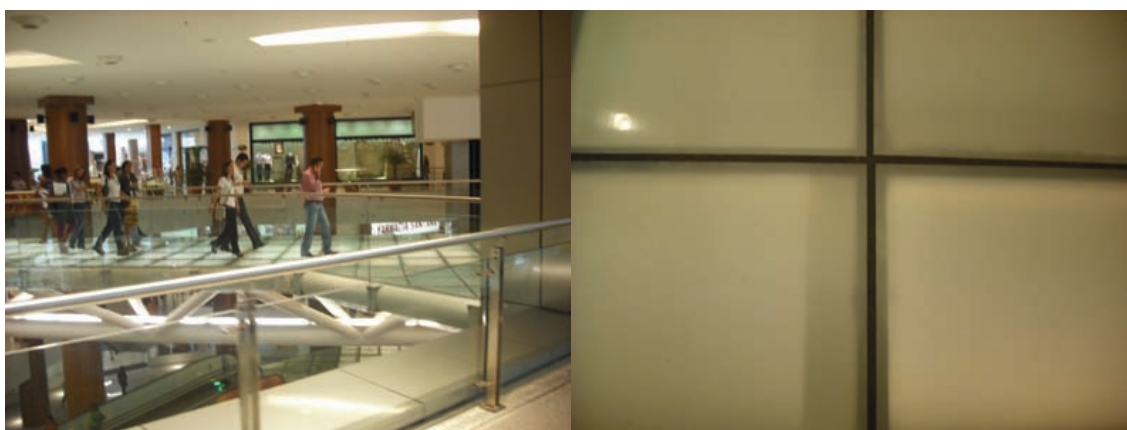
ensemble assez froid. Ces jardinières présentent aussi la seule texture du lieu avec leurs végétaux -qui apparaissent faméliques au regard de la nature exubérante présente à l'extérieur-. Tous les autres matériaux sont parfaitement lisses : marbre, granito, verre, béton et métal : les seules taches de couleurs vives et de reliefs prononcés sont disposées dans les vitrines des boutiques.



Rampes et escaliers mécaniques (photos SB)



Couleurs froides et matériaux lisses (photos SB)



Une passerelle et son sol de verre (photos SB)



Auto célébration (photo SB)

Même s'il présente certains aspects de l'espace public, le centre commercial est un espace privé disposant à ce titre d'un système de sécurité propre : portes, caméras de surveillance, vigiles.

Les vigiles sont des hommes ou des femmes de grande taille, leurs vêtements sont complètement noirs, à l'exception du col de leur chemise, blanc, qui tranche sur leur veste noire. Certains se tiennent immobiles, jambes écartées et mains dans le dos, à proximité des portes ou sur les paliers des rampes mécaniques; d'autres effectuent des rondes, à pied ou montés sur des machines électriques (segways).



Vigiles (photos SB / RT)

Les magasins les plus populaires se trouvent au rez-de-chaussée du centre commercial, les plus luxueux se trouvent au troisième étage, et de fait, on constate une répartition particulière entre le haut et le bas : à Salvador la population la plus riche est essentiellement blanche, on la retrouve dans les étages du centre commercial avec chaussures de ville, tandis que les peaux plus foncées se trouvent en bas, plutôt en baskets.

« On est plus blanc quand on est en haut du shopping, plus foncé quand on est en bas, plus en couple en haut (moins d'enfants, plus âgés), plus en famille en bas (...) chaussures de ville en haut, baskets en bas » (Rachel)

Alors que dans la rue salvadorienne les divers équipements corporels sont rares (tout au plus de lourds sacs en plastiques portés à bout de bras), ici on peut voir des sacs à main, tenus contre soi, sous le coude plié. D'autres corps sont appareillés (de téléphones, baladeurs...) ou même branchés : des personnes se tiennent près des entrées, debout à côté de leur équipement électronique en

train de se recharger. Les sacs en plastique portés n'ont pas la même densité qu'à São Joaquim : ils ne contiennent pas d'objets lourds et ne sont pas systématiques.



Faible densité des objets portés (photos SB)

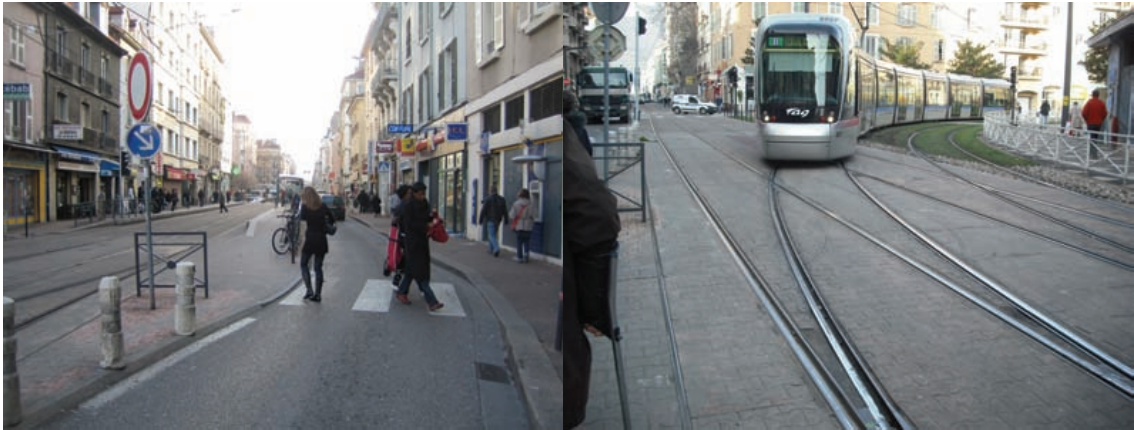
Le cours Berriat à Grenoble : un aménagement conditionné par le tramway



(source : google earth, montage : GB)

Le cours Berriat est un axe important de la ville de Grenoble. Depuis le Drac (rivière), limite de la ville à l'Ouest, il permet de rejoindre le centre ville en direction de l'Est. La section du cours Berriat étudiée lors de cette recherche,

s'étend de son intersection avec la rue d'Alembert jusqu'au pont de l'Estacade, un franchissement de chemin de fer qui enjambe le cours. Cette partie est associée au quartier Saint Bruno, un quartier populaire ancien (fin 19^{ème} début 20^{ème} siècle) à proximité du centre ville de Grenoble.



L'infrastructure du tramway conditionne tout l'aménagement du cours Berriat (photos AB / SB)

L'une des premières marques de l'urbanisme contemporain qu'il est possible de relever ici est la présence du tramway qui circule dans les deux sens (deux voies). Deux lignes parcourent cette section du cours Berriat. C'est en amont du pont de l'Estacade que les lignes rejoignent ou quittent le cours Berriat. La ligne A traverse l'ensemble de la partie étudiée. La ligne B, quant à elle, opère une bifurcation à l'intersection avec la rue Abbé Grégoire et relie le quartier Europôle. Parallèlement aux voies aménagées pour le tramway, il y a une voie unique de circulation pour les automobiles (dans le sens Ouest-Est). Une station de tramway (arrêt « Saint Bruno ») est implantée entre les rues Abbé Grégoire et Pierre Semard. À elle seule, la station de tramway « St Bruno » caractérise fortement la partie étudiée.

De part et d'autre du cours Berriat, les façades des immeubles sont alignées sur la rue. Si l'on observe l'aménagement en coupe, du Nord vers le Sud, de façade à façade au niveau de la station « St Bruno » nous avons le trottoir, qui, à cet endroit, se confond avec le quai de l'arrêt de tramway. Les deux voies de tramway sont découpées en creux dans le sol par rapport au niveau de la rue. L'autre quai s'établit légèrement au-dessus du niveau de la rue, presque en îlot puisqu'il est longé par la voie de circulation automobiles de l'autre côté. Un trottoir précède la ligne des façades de la rive Sud du cours Berriat.



Aplanissement des sols (photos SB / RT)

En dehors de la station de tramway, l'ensemble de ce secteur est très aplani. Le seul relief notable se trouve entre la rue Pierre Semard et le pont de l'Estacade, et uniquement pour la rive Nord du cours Berriat. Un creusement existe à cet endroit. Du point de vue des aménagements, sur l'ensemble du cours Berriat, les trottoirs sont assez bas. La chaussée est surélevée à l'endroit du passage pour piétons au centre de la station de tramway. Ailleurs, le trottoir est abaissé pour les franchissements piétonniers. Enfin, mis à part le bitume de la chaussée, le sol est entièrement recouvert de petits pavés mécaniques en béton d'une teinte rosâtre. Seule une petite portion des rails de la ligne B est engazonnée dans la courbe de la rue Abbé Grégoire, c'est l'exception dans cet environnement strictement minéral.

Très riche de l'activité de ces commerces tout au long de la journée et au fil des semaines, cette partie du cours Berriat est à proximité de deux lieux de marché très importants de la ville de Grenoble. L'un, appelé « Marché St Bruno » investit, durant la matinée du mardi au dimanche, la place du même nom. L'autre, dit « Marché de l'Estacade » s'étale sous le pont de chemin de fer, lui aussi du mardi au dimanche, atteignant son pic de fréquentation le week-end. Cette dimension commerçante, caractéristique du quartier, est aussi remarquable sur le cours Berriat au regard des rez-de-chaussée des immeubles. Tous sont occupés par des commerces. Boulangeries, pâtisseries, offre multiple de restauration rapide (kebab, sandwicheries...), cafés, bars, pharmacies, maraîchers, épiceries, supérettes, boutiques de vêtements, etc. y sont installés et investissent de façon assez générale et généreuse les trottoirs.

Les Grands Boulevards à Grenoble : Une artère routière aplaniée, végétalisée et apaisée



(source : google earth, montage : GB)

L'appellation « Grands Boulevards » désigne, à Grenoble, l'artère routière traversant la ville d'est en ouest et composée de quatre voies principales : le boulevard Joseph Vallier (sur lequel nous avons concentré une partie de nos enquêtes de terrain), le boulevard Maréchal Foch, la place Gustave Rivet et le boulevard Maréchal Joffre. En voiture, depuis la rocade sud, ils constituent une des voies d'entrée principale dans la ville. Bordés, sur la *quasi* totalité de leur

longueur, d'immeubles d'habitation de 10 à 15 étages en moyenne, les Grands Boulevards offrent une perspective visuelle à la fois très dégagée et très cadrée sur la chaîne montagneuse. Dès la fin des années soixante, cette longue artère prend rapidement un visage autoroutier avec notamment l'aménagement de quatre voies de circulation (permettant un trafic automobile dense estimé à près de 60 000 véhicules par jour) et d'un autopont au-dessus du cours Jean Jaurès, à la jonction entre le boulevard Joseph Vallier et le boulevard Maréchal Foch.

Mais devant la saturation du trafic automobile, la dévaluation immobilière du quartier et la nécessité de construire une troisième ligne de tramway, la municipalité s'engage, dès le début des années 2000, dans un important chantier de requalification qui bouleversera la physionomie d'ensemble des Grands Boulevards sans pour autant toucher à l'orthogonalité de leur trame. Premier acte de ce grand chantier : la destruction, par implosion, le 17 juillet 2004, de l'autopont et l'aplanissement général des boulevards. Puis, durant deux ans, une série de grands travaux³⁵ aboutira à la mise en route de la troisième ligne de tramway (dite ligne C) le 20 mai 2006 et à la livraison d'un nouvel espace de circulation. Les Grands Boulevards entrent ensuite dans une seconde phase de travaux, plus spécifiquement centrée sur l'embellissement et l'isolation thermique des bâtiments. Dans cette perspective, une opération de ravalement obligatoire des façades des immeubles est soutenue par la municipalité : « Le ravalement des façades est un enjeu d'embellissement primordial pour la requalification des Grands Boulevards. Ces travaux permettront ainsi, dans un avenir proche, d'offrir un nouveau visage à l'ensemble de cet axe urbain »³⁶.



Une trame urbaine dégagée (photos RT / SB)

Les Grands Boulevards actuels, s'ils conservent leur caractère autoroutier, offrent désormais au citoyen une ambiance plus paysagère et plus apaisée. La réduction du trafic automobile par celle des voies de circulation (qui passent de quatre à deux dans chaque sens) et la nouvelle place accordée aux modes de transport dit « doux » en sont les principales causes. Ainsi, outre l'implantation d'une voie de tramway au centre de l'artère, les Grands Boulevards se dotent désormais, au pied de commerces redynamisés, de contre-allées de

³⁵ Pour une description détaillée du programme de requalification des Grands Boulevards, lire : http://www.smtc-grenoble.org/files/tramy_1.pdf

³⁶ officiel de la ville de Grenoble : http://www.grenoble.fr/jsp/site/Portal.jsp?page_id=495.

stationnement, de larges trottoirs aplanis et de pistes cyclables permettant la pratique de la marche à pied et du vélo. La « végétalisation » de l'espace, en plus du projet paysagée pris en charge par l'architecte urbaniste Isabelle Vignolles, est également une donnée non négligeable de cet apaisement. S'il reste très minéral, le site est aujourd'hui traversé en son centre, et sur la totalité de sa longueur, d'un long ruban engazonné de près de 95000 m² servant à la fois d'écrin au tramway et de dispositif d'atténuation de son impact sonore. Sur chacun de ses côtés, une double rangée d'arbres, d'essences diverses, délimite la voie routière des voies tramway, piétonnes et cyclables, en même temps qu'elle accentue la perspective visuelle au loin et la qualité de cadrage du lieu. Enfin, à intervalles réguliers, les « abris-voyageurs » dessinés par l'architecte anglais Norman Forster confèrent une note élégante au lieu.



Ruban engazonné bordé de bouleaux (photo RT)

Le square Victoria et la place Jean-Paul Riopelle : des espaces publics au cœur d'un quartier d'affaires



Square Victoria (source Google earth, montage GB)



Place Jean-Paul Riopelle (source Google earth, montage GB)

Inséré dans la trame orthogonale de la ville et divisé au centre par la rue Saint-Antoine, le Square-Victoria se compose de deux espaces s'étendant sur 250 mètres de long et sur une trentaine de mètres de large. Orienté selon un axe Nord/Sud, les deux rectangles s'affinent de plus en plus dans leurs largeurs en direction du Nord. Les rues entourant cet espace sont très fréquentées, plusieurs d'entre elles permettant un accès direct aux voies rapides de la ville.



Placette à la sortie du Métro ; espace arboré séparant les deux parties du Square (photos RT / SB)



Statue de la Reine Victoria ; perspective de jets d'eau culminant sur une statue (photos RT / SB)

La partie Sud de cette place est caractérisée par la présence d'une bouche de Métro (Métro Square-Victoria) surmontée d'un édicule. Tout à côté du métro, une petite placette avec des bancs permet aux usagers de séjourner. Un espace arboré est présent au centre du square bordé de deux allées plantées pour aboutir sur la statue de la reine Victoria. La partie Nord du square présente un traitement beaucoup plus minéral. Ainsi succède des jeux d'eau et une bouche de métro de style parisien (Guimard). L'espace se termine par un stationnement pour les vélos libre de la ville (Bixi) et une statue de l'artiste taiwanais Ju Ming.

Moins étendue, la place Jean-Paul Riopelle s'étend sur environ 160 mètres de long du Nord au Sud sur 40 mètres de large. L'espace se divise aussi en deux: au Sud, un espace arboré où plusieurs bancs sont disposés sous un couvert végétal; au Nord, un espace ouvert où prend place la sculpture-fontaine « La joute », œuvre de Jean-Paul Riopelle. Cinq fois par jour l'ensemble de l'espace prend une autre dimension avec la mise en route de cette sculpture-fontaine. La brume envahissant l'espace arboré et l'enflamment de la fontaine sont des animations qui transforment complètement cette place et en font un lieu remarquable. La place s'ouvre à l'Ouest sur la Caisse de dépôt et de placement du Québec. Elle est relativement fermée à l'Est car bordée d'une haie. La place est à sa périphérie est entourée par quatre voies de circulation, mais dont la fréquentation est moins importante qu'au square Victoria. Seule celle au Nord est très passante puisqu'elle donne accès à une autoroute.



Sculpture-fontaine la « Joute » de Jean-Paul Riopelle ; espace arboré au Sud de la place (photos SB)

Le marché Jean Talon à Montréal



(source Google earth, montage GB)

Le marché Jean Talon est l'un des quatre marchés publics de la ville de Montréal. Installé dans le quartier de la petite Italie, au nord-est du Mont Royal, il a été inauguré en 1933. C'est le marché le plus grand, le plus populaire, le plus fréquenté et le plus diversifié de l'agglomération montréalaise. Reconnu pour son commerce de produits frais québécois (fruits, légumes, plantes), il l'est aussi par la diversité des commerces spécialisés qui sont implantés sur son pourtour (boulangerie, crèmerie, poissonnerie, épicerie fine, boucherie...). Ouvert toute la semaine et toute l'année, il draine une foule aux multiples facettes et multiethnique. Depuis 2005, un parking souterrain a été construit pour améliorer les conditions d'accès des visiteurs qui viennent en voiture, mais aussi pour désengorger les rues avoisinantes.

Le marché est également accessible par le métro, une station se trouve à proximité. Ces dernières années, dans un souci de confort des usagers du marché Jean Talon, un dispositif intitulé « Des week-end allongés pour les piétons », ferme certaines rues à la circulation automobile du vendredi au dimanche, de la mi-juin à la mi-octobre.



Allée centrale ; allée périphérique ; information publique (photos RT / SB)

Partiellement couvert, il se déploie sous trois ailes de part et d'autre d'une allée centrale. L'ensemble est spacieux, l'espace dédié à la déambulation est généreux. À la belle saison, les étales débordent allègrement les allées marquées au sol. Au début des années 2000 il a été rénové, les commerçants s'installent depuis sous des passages dont la structure est en béton. L'hiver, la partie intérieure peut se fermer à l'aide de grandes portes-fenêtres. Le principe de son aménagement s'inspire de celui de la ville, les ilots présentent une « façade sur rue » et une face « ruelle ». Chaque stand a donc un devant et un arrière, qui ne laisse pas place au même commerce. La face ruelle sert à vendre ou donner les produits flétris, fanés.



Côté rue ; côté ruelle (photos RT / SB)

II.3 Donner corps aux ambiances urbaines : une épistémologie de la traduction

L'idée qui sous-tend cette troisième phase de notre protocole d'enquête est que la mise en œuvre d'une pensée du corps implique nécessairement la création de langages et d'outils descriptifs particuliers. De ce point de vue, le recours à des vocabulaires disciplinaires spécifiques et finalement imperméables ne constitue pas une voie à suivre. De la même manière, l'écriture d'un rapport de recherche, telle qu'elle se fait traditionnellement dans les milieux universitaires, n'est probablement pas la meilleure (ou, dans tous les cas, la seule façon possible) de rendre compte de l'arrière-plan corporel à l'œuvre dans l'expérience urbaine ordinaire. Une des préoccupations de ce travail collaboratif a donc été de trouver - non pas des supports d'expression différents des supports classiques - mais bien des moyens de traduire cette dimension corporelle de l'expérience urbaine ordinaire. Un tel positionnement - celui donc de la nécessité de mettre en œuvre une épistémologie de la traduction - emprunte une nouvelle fois largement à la pensée de François Laplantine pour qui « l'acte de traduire (un texte, une société...) à travers la découverte du fait que j'étais étranger à moi-même, mais que je ne le savais pas impose pour le moins une écriture qui ne bloque pas la pluralité contradictoire des significations auxquelles je me trouve confronté » (Laplantine, 1995, pp. 506-507).

Outre le détour par les champs de la chorégraphie et de la pathologie pour décrire les « états » relatifs à chacun de nos terrains, cette recherche a fait le choix de recourir à la « miniature urbaine vidéographique » comme mode de traduction de l'arrière-plan corporel et culturel de l'expérience urbaine. Qu'est-ce cependant qu'une « miniature urbaine » ? Selon Philippe Despoix, qui analyse le travail de feuilletoniste de Siegfried Kracauer, la « miniature urbaine » constitue un moyen heuristique de capter, de représenter et de garder une trace des transformations parfois aperçues de la vie urbaine moderne. « Croisement du poème en prose et de l'essai sociologique [la miniature urbaine est] la forme la plus spécifique de captage du phénomène dans son éphémère singularité. [...] Mais ce qui qualifie la miniature comme forme à part entière est le fait qu'elle se concentre sur un seul phénomène, un seul détail de la vie de la rue, qu'elle consacre l'essentiel de l'attention à sa représentation même » (Despoix, 2001, p.165). Autrement dit, c'est moins dans l'empilement de récits anecdotiques que dans l'accumulation des singularités des scènes urbaines ordinaires que la miniature urbaine trouve son heuristique.

C'est dans cette même perspective que nous avons fait le choix de construire un certain nombre de « miniatures urbaines vidéographiques », susceptibles de donner à voir et à comprendre comment des ambiances particulières et des cultures particulières s'incarnent dans le quotidien des piétons. Bien sur, le caractère vidéographique de ces miniatures tire largement partie des différentes observations filmées réalisées par Xico Costa, lors de nos séminaires, dans les villes de Salvador de Bahia, Grenoble et Montréal.

Ces différentes miniatures urbaines sont consultables en ligne sur le site Internet suivant, créé dans le cadre de cette recherche :

www.caminharnacidade.ufba.br (en portugais) et
www.marcheenville.ufba.br (en français)



Analyses

I. L'affairement et la langueur : deux tempo du « vivre-ensemble » à São Joaquim

Conditions de l'observation :

Mercredi 28 octobre 2009

9H30 – 10H30

Temps chaud et ensoleillé – forte humidité

La Feira São Joaquim ressemble à une fourmilière, dont les accès demeurent difficiles à déchiffrer. À l'intérieur, où tout semble grouiller, les flux s'organisent pourtant entre effervescence et langueur. Précisément, trois types d'activités rythment le lieu et les circulations : le commerce des marchandises, leur livraison et leur chargement, les activités d'achat. Ainsi, tandis que les négociants s'affairent autour de leurs étals et préparent avec soin leurs marchandises, des flots incessants de piétons de tout âge et de tout sexe, seuls, en couple ou en famille, vont et viennent entre les différentes allées du marché. Rares sont ceux qui déambulent. Rapide sans être hâtif, le pas est à la fois décidé, alerte et souple. Il s'agit de remplir son panier de marchandise, avec une certaine efficacité, sans pour autant négliger les multiples offrandes du lieu. Les arrêts sont fréquents, les saluts et conversations au bord ou à l'écart des étals également.

Par ailleurs, dans ce labyrinthe de venelles aussi nombreuses qu'étroites, la livraison et le chargement des denrées et multiples objets à vendre s'organisent efficacement. Des « chauffeurs de marchandises » s'empressent ainsi le long des allées, tirant ou poussant de longues carrioles chargées de victuailles, chargeant sur le dos ou le sommet du crâne quelques paquets informes, zigzagants toujours entre les étals et la foule. Malgré la masse des colis transportés, qui parfois leur cache la vue, la souplesse de leurs mouvements, la force qui se dégage de leurs corps (pourtant arc-boutés, voûtés, pliés par le poids de la charge), comme la dextérité avec laquelle ils évitent la foule et les obstacles, surprend. Tout dans leur démarche rappelle conjointement le poids du labeur et l'extrême plasticité des corps. Tour à tour, les nuques et les têtes se redressent ou oscillent de côté pour anticiper les trajectoires des uns et des autres, les mains et les bras se crispent sur les poignées des diables pour en assurer l'équilibre, les muscles du dos se tendent progressivement, les cuisses fléchissent dans un mouvement de retenue ou de poussée, les visages grimacent tandis que les maxillaires se resserrent comme pour accompagner l'effort...



Des croisements incessants (photos SB/RT)

Dans chaque allée, les croisements se multiplient alors, mais à des rythmes divers, sans corps à corps, et dans une politesse d'usage à la fois implicite et surprenante :

« *Quand on a commencé à arriver au marché, l'image spatiale que j'avais, c'était le souk au Maghreb. Au Maroc, au Maghreb, on se touche, on est serré, c'est la promiscuité. Ici, pas du tout. Pour moi, c'est un peu étrange... On est proche de l'équateur... Pour moi, ça voudrait dire qu'on a des contacts physiques faciles. Mais au marché, on ne se touchait pas du tout... L'espace est petit, on est dans des petites ruelles... mais on se touchait pas* » (Suzel)

« *Ce qui m'a marqué au marché, c'est le respect des gens les uns vis à vis des autres. On ne se touche pas* » (Stéphane)

Diverses tactiques corporelles et cheminatoires, partagées par l'ensemble des usagers du lieu, semblent de mises pour assurer cette fluidité des circulations et le respect des règles élémentaires du « vivre-ensemble » au marché. La première d'entre elle consiste à *louvoyer* c'est-à-dire à circuler tantôt à gauche de l'allée, tantôt à droite, dans un mouvement d'avancée assez rapide vers l'avant de l'ensemble du corps. Cette première tactique, chère aux chauffeurs de marchandises, est également utilisée par les jeunes hommes ou quelques femmes pressées venues faire leurs courses au marché. Une seconde tactique, proche de celle utilisée dans les arts martiaux asiatiques ou l'escrime, consiste à *esquiver* le corps de l'autre. Dans ce cas, il s'agit de déplacer assez furtivement les parties du corps situées dans le plan médian supérieur, de manière à éviter de toucher ou d'être touché. Plusieurs formes d'esquives peuvent être plus particulièrement observées :

- *le décentrage* qui consiste à faire dévier l'axe vertical supérieur du corps en inclinant le tronc vers l'avant, vers l'arrière ou sur les côtés ;
- *la torsion* qui consiste à opérer une rotation latérale, parfois furtive, du tronc ;
- *le retrait* dont l'art repose sur la capacité du piéton à projeter son buste vers l'arrière par extension légère du dos ;
- enfin, *le pas glissé*, couramment utilisé en danse et notamment dans le ballet classique, qui fait se conjuguer un mouvement d'effleurement du sol par les orteils et la voûte plantaire à un mouvement de décalage du pied et de la jambe sur le côté ou vers l'arrière.

À côté de ces agiles et implicites tactiques, à côté également du *tempo* régulier des nombreux croisements tissant la maille sociale du marché, l'indolence règne au cœur de la feira. Mais elle se joue à l'écart des va-et-vient des passants et des « chauffeurs de marchandises ». En effet, quelques interstices ou appuis, plus ou moins protégés des regards, offrent des parenthèses de langueur aux corps fatigués : rebord de marche, cagettes retournées, chaises plastiques sur lesquelles on s'appuie ou s'assoit le temps d'une conversation ; planches de bois, support de charrettes sur lesquels on s'étend et s'endort parfois ; surface d'un mur, d'une tôle, arête d'un présentoir contre lesquels on s'adosse ; amas de sacs sur lesquels on s'affale et contemple quelques heures durant le va-et-vient de ses congénères....

« *Pour moi, à Feria São Joaquim, c'est la dualité corps en mouvement – corps en repos et j'ai vu aussi que le corps en mouvement, c'était tout le temps quelque chose lié au travail. Et il y avait cette coupure très nette entre ceux qui étaient en mouvement et qui étaient en train de travailler et ceux qui étaient en repos mais qui semble en attente. Nous on a vu des gens qui dormaient au milieu de tout cela, on a vu beaucoup de gens qui regardaient la télé, assis. Pas*

mal de gens assis, gros...gros qui peuvent pas porter comme ça comme les autres. Je voyais pas des gens comme nous qui se promenaient. Même ceux qui achetaient, l'impression, c'est qu'ils achetaient pour vendre ailleurs. Eux aussi étaient en train d'acheter et de porter pour aller vendre ailleurs. » (Paola)



Des formes d'indolence (photos SB/RT)

Sur ses pourtours enfin, le marché se découvre. Des étals, faits de cagettes empilées, de tréteaux ou de sacs déposés le long des murs, dessinent là encore la silhouette de quelques ruelles commerçantes. Près du port enfin, une sorte de village d'éleveurs et d'artisans en plein air prend place et, tandis que chèvres, moutons, chiens, poules... vagabondent en toute liberté, les hommes s'affairent là encore de bicoques en bicoques, discutent au soleil ou se reposent.

Un bruissement mélodique

Malgré cette densité d'objets et d'hommes, malgré également le caractère commerçant du lieu et l'affairement lié à la régulation de ses activités, l'ambiance sonore de la Feira São Joaquim demeure paradoxalement calme. Ainsi, dans chaque allée, le visiteur baigne dans une ambiance à la fois métabolique et non ubiquitaire : des paroles échangées, des sons de voix ou d'activités humaines, le bruit incessant des cagettes que l'on déplace ou dépose, le frottement des roues de carrioles ou de brouette sur le sol... tous ces sons se mélangent sans pour autant se confondre dans un bruissement³⁷ mélodique. Ça et là, le calme ambiant permet aux pépiements des oiseaux d'émerger, au chant d'une femme ou au sifflement d'un commerçant de se faire entendre au loin, au son répétitif et grave de la râpe à légumes de marquer les allées maraîchères... Et partout, en fond sonore, la musique (celle des tonalités de la langue autant que celle des variétés) émergent d'un poste de télévision ou de radio. Partout aussi, les clappements de la tong sur le sol en éclats de marbres de la feira ou ses frottements sur la terre battue des allées maraîchères rythment le parcours des hommes et l'ambiance sonore de la feira :

« Le son... les marchands qui s'interpellent... Le sol est lisse... J'ai trouvé ça très doux. Le sol est lisse, on entend les flacs flacs des tongs » (Suzel)

³⁷ Nous empruntons le terme de « bruissement » à la psychologue et psychanalyste Edith Lecourt qui définit, par ce terme, « la façon dont un groupe « habite » spontanément l'espace sonore ». Lecourt, Edith (1994). *L'expérience musicale, résonance psychanalytique*, Paris, L'Harmattan

« L'histoire des tongs aussi, j'ai remarqué aussi. C'est quelque chose que je remarque toujours » (Paola).

« Pour moi, les sons, c'étaient les corps. Tous les sons, les femmes qui parlaient, qui chantaient... différentes manières de parler... très bahianais... » (Lénira)



Qualités de sol hétérogènes (photos RT / SB)

Frôlement, prolongements, raclements, gestes ambiants à São Joaquim

Dans ce véritable dédale pour les sens, quelques « gestes ambiants » rendent compte des qualités sensibles de la feira São Joaquim en même temps qu'ils participent de celles-ci, et particulièrement de cette sensualité palpable.

Frôlement

Un premier geste ambiant, caractéristique de la feira São Joaquim et mettant précisément en jeu la peau, consiste dans ce que nous avons choisi d'appeler : « le frôlement ». Le frôlement est typique des situations de croisement, notamment lorsqu'elles ont lieu dans des espaces étroits, peuplés et favorisant –pour reprendre une expression chère à Anne Jarrigeon – les « corps à corps ». Or le marché São Joaquim présente conjointement ces deux qualités. En son sein, le frôlement se manifeste par un contact à la fois bref, léger et superficiel de la surface de la peau. Plus qu'un attouchement proprement dit, plus qu'un frottement, il s'agit donc davantage, dans ces situations de croisement et d'évitement des chocs, d'un effleurement des épidermes ou des tissus. Dans le premier cas, la partie supérieure des bras (souvent dénudée dans cette zone de l'hémisphère où les températures sont élevées) est le plus souvent mobilisée. Dans le second cas, ce sont les tissus recouvrant le dos, la taille, la partie supérieure des jambes ou des hanches qui sont effleurés. À chaque fois, ces contacts légers et éphémères, le plus souvent esquivés dans des situations ordinaires de croisement, semblent ici aller de soi et redoubler autant la tactilité du lieu que sa voluptueuse indolence :

« J'ai pas senti les corps. Je ne les ai pas flairés...Mais je ne les ai pas sentis non plus. On se frôle, mais on ne se touche jamais. On passe de côté, on laisse passer les autres, on se touche pas (Suzel)

« J'ai eu le même a priori que Suzel. Quand on était dehors et qu'on attendait avant d'entrer, je me suis dit : oh, c'est comme les bazars au Maghreb. Donc je vais être frôlée, attrapée, je vais en avoir plein les oreilles. Et à peine rentrée, j'ai été étonnée de cette sensation de relatif apaisement. (Rachel)

Paradoxalement, la semi-nudité régnant au cœur du marché, si elle participe sans conteste de la sensualité du lieu, n'accroît ni la fréquence, ni la qualité des frôlements. Triviale peut-être, inconvenante sans doute malgré la moiteur ambiante et le caractère populaire du lieu, la nudité des bustes crée l'écart et l'esquive plutôt que la caresse. Celle des pieds, quasi-nus, foulant et effleurant les sols de la feira, ravive, au contraire, la qualité de contact du lieu :

« Après, il y a quelque chose qui m'a frappé. Des corps à demi nus. Ce sont souvent des corps masculins. Les torses sont nus et en bas, il y a le short. La nudité/demi-nudité fait partie du marché São Joaquim » (Rachel).

« Ces pieds nus et aussi cette histoire des torses nus masculins surtout parce que ceux qui sont en train de pousser ou de porter sont nus et ont le torse bien dessiné. Les muscles et tout cela. Même le plus gros... Il y en avait un comme ça aussi qui était en train de danser, qui était très beau et moi je le regardais pendant quelque temps. C'était très beau comme mouvement. Complètement nu avec son chapeau. Je le remarquai exactement parce que c'était un des seuls qui était en mouvement et qui ne travaillait pas » (Paola)

Enfin, la densité des objets, la proximité des textures et des matières, leur diversité - autant de qualités qui s'articulent à l'échelle des allées où ces objets sont, plus qu'exposés, entassés - favorisent les occasions de frôlement. Mais au-delà du bras, de la taille ou de la hanche, c'est bien l'ensemble du corps qui, dans ce cas, frôle ou est frôlé, entre en contact avec les matières et les textures : tresses de plantes médicinales suspendues au plafond que l'on effleure des cheveux et qui, un instant, nous pare d'une coiffe inattendue ; morceaux de tôles que l'on pourrait presque tâter en étendant le bras ; ballots de cigares contre lesquels nos coudes s'éraflent légèrement en passant ; sacs de jute posés au sol que la peau nue de nos jambes évite... Or, à chaque fois, ces frôlements s'accompagnent de ce que l'on pourrait appeler des « gestes ambiants associés ». Le bruissement, d'une part, qui réfère aux frémississements de la surface de la peau autant qu'aux légères émissions sonores que le mouvement des tissus effleurés laisse entendre aux passants en présence. Le sillage, d'autre part, qui caractérise la traînée olfactive, souvent aigre-douce, laissée par le croisement des corps et l'effleurement des peaux.

Prolongement, balancement, sillage

Un second geste ambiant, repérable au sein du marché São Joaquim, peut être qualifié de « prolongement ». Dans ce cas, plus que la peau, c'est l'ensemble du schéma postural du piéton qui est ici engagé. Le prolongement est couramment lié à des situations de labeur au sein du marché. Accroissant la qualité des ambiances de la feira à redoubler d'intensité autant qu'à s'étirer spatialement, il peut prendre plusieurs formes. Dans un premier cas, le prolongement consiste en un étirement du corps et en un allongement de sa longueur vers le haut ou vers les côtés. Ce type de prolongement (à l'horizontal ou à la verticale) ne se fait jamais sans la mobilisation d'objets. Ainsi, le corps peut être prolongé vers le haut, précisément par étirement de la tête par le port de ballots ou de sacs. Il peut être également prolongé vers l'avant, au niveau des avant-bras comme au niveau des poignées et des mains, lors de la traction (ou à l'inverse de la poussée) de carrioles, de brouettes ou de diables :



Des corps prolongés (photos SB)

« Quelque chose de très fort au niveau des bras, du cou, des épaules, exactement dans la portée, la poussée. Les chariots pour moi aussi étaient quelque chose d'important. Ou pour porter à la tête aussi. Toute cette partie en haut des épaules, du cou, de la tête pour porter. » (Paola)

« Le corps prolongé : ce sont des gens qui poussent ou qui tirent des chariots...le corps est prolongé d'un objet ou d'un véhicule quelconque. Dans le corps prolongé, il y a aussi les gens qui portent sur la tête. Donc il y a le corps prolongé à l'horizontale et le corps prolongé vers le haut. » (Rachel)

Un autre type de prolongement, une nouvelle fois lié au labeur, met plus directement en jeu la main et les doigts de la main. Il est le fait des commerçants qui, à l'aide d'outils ou en mobilisant la dextérité de leurs doigts, coupent, tranchent, tirent, étirent, accrochent, trient, écosent, égalent... un certain nombre de denrées alimentaire ou d'objets destinés à la vente.

« La main en action : c'est-à-dire que moi, j'ai vu beaucoup de mains. Elle prend, elle coupe, elle tranche, elle tire, elle accroche, elle donne, elle balance et puis ça : geste du pouce pour dire bonjour. » (Rachel)

« Le travail des mains. Les mains qui épluchent le tapioca – les femmes qui écosent devant un mur, droite devant un mur, un homme à côté qui fait la même chose mais qui ne communique pas avec elle et qui prend le temps. La main qui tranche la noix de coco. » (Thiago)

Enfin, un dernier type de prolongement mobilise plus particulièrement les bras et les mains. Il consiste en leur étirement vers le sol. Mais dans ce cas, le prolongement se double d'un balancement des membres supérieurs et des mains. Ce type de geste ambiant est davantage lié à des activités d'achat qu'à des activités de labeur. Il s'observe couramment lorsque des piétons (hommes ou femmes) transportent à bout de bras des sachets lourdement chargés de victuailles ou de marchandises. Dans ce cas, les membres supérieurs et le haut du corps sont pris dans un mouvement régulier d'oscillation de l'avant vers l'arrière tandis que le dos et la nuque se courbent vers le sol :



L'étirement et le balancement des membres inférieurs (photos SB)

Ces gestes ambiants, s'ils sollicitent surtout la partie supérieure du corps du piéton, mettent également en jeu les modalités sonores et olfactives. En effet, la prosodie comme les sifflets, récurrents chez les livreurs, participent autant de la régulation des circulations et des échanges au sein du marché que de l'effet de métabole et des gestes de prolongements :

« Etre prolongé aussi pour moi, c'est être ensemble. Pas qu'avec les outils, les objets. Prolonger le corps avec la voix » (Lénira)

Enfin, encore une fois, le corps, prolongé par la voix, l'est finalement aussi par son parfum qui, comme pour le frôlement, laisse à tout moment la trace de sa présence par quelques sillages odorants plus ou moins suaves.

Racler

Le dernier geste ambiant remarquable dans ce marché São Joaquim est exclusivement sonore. Plus qu'un frappement, plus qu'un clappement, il constitue un racler sec et bref : celui de l'arrière de la semelle de la tong Havaïanas – cette sandale d'été érigée autant en accessoire de mode qu'en chaussure du quotidien au Brésil – ripant âprement et régulièrement sur les sols de la feira. Ainsi, aux tonalités sèches et aiguës de ce morceau de semelle souple en caoutchouc tapant sur le bitume d'entrée ou le sol en pierre reconstituée des allées des poissonniers s'ajoute le son plus grave et plus languissant de la même semelle accrochant la terre battue de l'allée des maraîchers :

« La première chose qui m'a marqué, c'est du point de vue sonore... Je m'attendais à avoir toutes les voix qui viendraient m'envahir... Eh bien, c'est pas les voix qui m'enveloppaient mais la musique, le son de la télé, et le son des chariots qu'on tire ou qu'on pousse. Ça, c'est ce que j'ai perçu en rentrant. Puis en marchant au milieu du marché. Puis presque à la fin de l'expérience, je me suis rendue compte que les tonalités pouvaient changer suivant l'endroit où je me trouvais. Là où il y a de la viande, on entend qu'on coupe la viande ; là où il y a des fruits, ça

on l'entend plus. Par contre, il y a quelque chose que l'on entend tout le temps, c'est la tong qui racle sur le sol. C'est permanent. Ça claque pas vraiment, ça frotte » (Rachel)

États sensibles : enveloppement et apesanteur

La fréquentation de la feira provoque au sein de l'équipe d'observateurs réunis pour cette enquête des sensations assez ambivalentes, oscillant entre une très forte mobilisation corporelle et sensorielle et l'impression d'un relâchement malgré soi du corps et de l'attention. Pour décrire cet « état sensible » à São Joaquim, largement verbalisé lors des comptes-rendus d'expériences, deux termes nous semblent explicites.

enveloppement

Le premier est celui d'*enveloppement*. Dans le vocabulaire courant, l'enveloppement désigne à la fois l'action d'entourer délicatement quelqu'un à l'aide d'une protection et l'afflux soudain d'une sensation ou d'un sentiment. En psychopathologie, et en pédopsychiatrie notamment, l'enveloppement recoupe précisément ces deux versants de la définition du terme. L'enveloppement³⁸ est en effet une technique de soin spécifique dont l'objectif est de « rassembler le corps d'un enfant qui manque de contenance du fait de sa pathologie » (Delion, 2009). Cette technique réfère donc directement et tire parti de la sensibilité tactile, notamment cutanée, du piéton. Or, l'immersion au sein de la feira, aussi rapide soit-elle, semble précisément raviver ce premier stade du développement et les rôles fondamentaux de la peau : celui de surface primaire de réception et de contact du corps, celui de filtre protecteur contre les stimuli extérieurs, celui de récepteur des impressions sensorielles. Précisément, l'ambiance du marché São Joaquim instaure, chez le piéton, une charge émotionnelle forte et un rapport de proximité corporelle peu fréquentes dans un espace public. Des sensations de bien-être, de relâchement, de protection et de submersion sont verbalisées par l'ensemble des enquêteurs :

« On se sent bien à São Joaquim. On le dit tous. Vous l'avez tous dit. On n'est pas touché, on ne nous attrape pas, on ne nous appelle pas. On est respecté... chacun fait ce qu'il veut, tu peux manger, dormir, t'asseoir, discuter...Les gens vivent ici et tu vis...Il n'y a pas des règles pour te dire ce que tu as à faire, où tu dois t'asseoir, comment tu dois marcher. Les gens n'ont qu'à faire ce qu'ils ont à faire. Tu peux marcher tranquille, jeter un coup d'œil, t'approcher, regarder. La focalisation de chacun se fait à l'intérieur, sur les actions du quotidien, sur ce qui se passe ordinairement, pas à l'extérieur, sur ce qui se passe à l'extérieur. Il n'y a pas de dramatisation de la vie, de théâtralisation de la vie. C'est la vie qui s'organise de l'intérieur et qui te prends. Et ça interroge aussi les rapports privé/public. Là, tu es dans un espace public mais qui est organisé un peu comme si tu étais à la maison. C'est organisé, complexe, il y a de la flexibilité. » (Fabiana)

« Ici, l'architecture est comme un aquarium, une enveloppe. » (Xico)

³⁸ Dans la plupart des cas, cette technique consiste à envelopper avec douceur le corps du patient d'un linge humide, puis progressivement dans des tissus secs et des couvertures chaudes, de manière à permettre un réchauffement rapide de son corps. En advenant soudainement, ce réchauffement procure une sensation de bien-être chez le patient, qui se manifeste à la fois par une certaine détente musculaire, par la survenue de sourire, voire parfois par l'échange de regards et, sinon de langage, de sons. L'hypothèse fondatrice de ce type de thérapie est que « dans certains états pathologiques, cette technique d'enveloppement rassemblerait les éléments épars de représentation corporelle dans une enveloppe restaurant l'unité de la personne. Une possible amélioration (de l'état général de la personne) pourrait donc passer par un rétablissement d'une expérience de la surface du corps, comme aux premiers stades du développement » (Lamarsaude, 2004)

La tactilité et la sensualité prégnantes du lieu semblent pouvoir expliquer cet état sensible. Cerné par une ambiance sonore mélodique, le visiteur l'est également par la densité incroyable d'hommes, d'objets, de matières et de textures. Plus justement, la Feira São Joaquim enveloppe le piéton dans une forme de tactilité toute particulière. Diverses raisons participent de cette sensation partagée. La première relève de l'ambiance thermique du lieu. Le marché s'organise autour d'une série d'allées, pour la plupart couvertes, assurant ainsi, par contraste avec l'extérieur, une relative moiteur au lieu. Mise à l'épreuve par la chaleur, enduite de protection solaire, la peau se couvre alors rapidement d'un léger film de sueur, laissant entrevoir quelques perles au front, entourant certains d'une odeur forte et âcre. La nudité des bustes des hommes en plein labeur, dorés par le soleil, parfois très dessinés, brillants de sueur, s'expose au regard de chacun et redouble la sensualité de la feira. La nudité des pieds également, à peine habillés d'une tong, « affecte immédiatement le corps en déterminant l'image cinétique du personnage, sa façon de se mouvoir dans le monde, de même qu'elle donne à voir le cheminement d'une conscience entre la légèreté de la grâce et la lourdeur de l'existence » (Evrard, 1993). Enfin, la proximité des corps, induite par l'échelle du lieu, renforce l'extrême présence et prégnance des visages livrés sans fard au regard de chacun, marqués par l'effort ou la fatigue, souriants fréquemment.

« J'ai été marqué par les visages aussi. J'ai trouvé que c'était un espace où on voyait beaucoup les visages aussi. C'est quand même une dimension très forte dans un espace que de voir les visages » (Aurore)

La seconde raison est très directement liée à la taille du marché et à son mode de présentation des marchandises. Étendu, le marché ressemble en effet à un labyrinthe de galeries thématiques. Celles-ci, souvent étroites, donnent à voir une abondance de matières denses et hétérogènes : galerie des poissonniers et des épiciers exposant sur quelques présentoirs des amoncellements de crevettes et d'épices en tous genres ; galerie des bouchers, organisée en un face-à-face de herbes et de tables de découpe, d'où pendent, dégoulinent et s'étalent abats, viandes fraîches et séchées ; galerie des oiselières où virevoltent, dans des dizaines de cages accrochées au plafond, quelques espèces communes ; galerie des quincailliers, véritable caverne d'Ali Baba, où s'entassent par centaine bouchons de liège, visseries et autres accessoires domestiques ; galerie des maraîchers ou fruits et légumes exotiques s'alignent en amas colorés ...



Cadrage/enveloppement des matières (photos SB)

Partout aussi, ces nuances de teintes acidulées et cette brillance des fruits, l'aspect charnu des Calebasses ou granuleux des cabosses, ces dégradés de marron des bois médicinaux mis à sécher, cette rugosité des pierres ponce posées là... ensemble hétérogène et néanmoins prégnant qui sollicite continuellement, plus que l'œil, la main et l'ensemble des sens.



Prégnance des textures colorées (photos SB)

Enfin, ces odeurs, multiples et pourtant distinctes, organisées comme dans un patchwork qui, tout en imprégnant chaque allée d'une empreinte olfactive propre, participent encore de cette sensation tenace d'enveloppement : senteur persistante du poisson et des crevettes qui « prend à la gorge » ; odeur parfois fétide de la viande fraîche qui « prend aux tripes » et provoque autant la nausée que la fuite ; parfum légèrement acidulé des agrumes qui apaise et reconforte ; effluve forte et racée de la coriandre qui transporte...

« A São Joaquim, pour les odeurs, il y avait... on avait des zones assez distinctes, mais qui des fois se rencontraient un petit peu, se touchaient sans que cela fasse une nouvelle odeur. Il n'y avait pas ce que j'appelle des effets d'accord comme dans un plat cuisiné où les mélanges des odeurs des différents ingrédients font une nouvelle odeur qui est l'odeur du plat. Là, on avait pas ça. On avait bien la coriandre, la viande, les herbes pour les cérémonies de candomblé... On les sentait en même temps, qui se touchaient un peu mais qui ne se mélangeaient pas. J'ai trouvé ça agréable, facile à lire. Et puis, pas agressives. Même l'odeur de la viande, ça ne m'a pas gêné. » (Suzel)

« Pour les odeurs, j'ai eu l'impression effectivement que les odeurs ne se chevauchaient pas. Il y avait des juxtapositions d'odeurs. Par contre, j'ai toujours eu l'impression de me les prendre de face... Alors le poisson qui m'a pris à la gorge, la viande...Moi ça a été terrible la viande. Entre la voir et la sentir, heu...moi j'étais en apnée... Ça m'a pris aux tripes et je me suis bouché le nez, en apnée. J'ai cherché à sortir mais pas à sortir n'importe où. A chercher une odeur qui pouvait neutraliser l'odeur de la viande et donc je suis allée aux agrumes parce que je trouvais que c'était plus reconfortant les agrumes. Et puis, on a quand même trouvé le moyen de se perdre dans le marché et la seule façon de trouver la bonne sortie, ça été de refaire le chemin des odeurs. Je savais qu'il fallait que je termine par la coriandre parce que j'étais rentrée par la coriandre. » (Rachel)

« Au niveau des odeurs, pour moi le marché, c'était une très grosse épreuve. La viande... Ça été salvateur de croiser un homme qui mangeait une orange. Et là je me suis dit « ouf ». Les agrumes, la respiration. Passer par derrière, trouver les agrumes, ça m'a permis de respirer. Mais c'était pas l'endroit, les gens, c'était l'odeur. » (Aurore)

apesanteur

À cet état d'enveloppement s'ajoute un état d'*apesanteur*, probablement lié à l'ambiance du lieu et au relâchement tacite des corps. Par état d'*apesanteur*, nous désignons cette forme de légèreté qui semble à la fois commander les mouvements du piéton et l'habiter intérieurement. Ainsi, malgré la chaleur

moite de la feira qui alourdit considérablement les jambes, malgré la vue répétée de corps massifs ou courbés par la charge, malgré enfin ces corps endormis pesants sur les socles de charrues ou les sacs de jute, le poids de son propre corps paraît allégé. Le sentiment d'être comme « embarqué » malgré soi par le *tempo* et l'ambiance du lieu envahit tout notre être et redouble cette sensation de légèreté. De ce point de vue, marcher au sein de la feira s'apparente presque à une expérience de l'ivresse. Tout dans son propre schéma corporel est à réajuster. La gestuelle est ralentie, la souplesse du pas devient communicative, la raideur de la nuque et des membres laisse place à l'ondulation et à la courbure... Chaque mouvement, chaque lent réajustement de ses gestes, cette sorte d'allégresse intérieure et partagée témoigne de la poésie du lieu.

Dynamiques sensibles : le fourmillement et la suspension

Deux dynamiques sensibles propres à la feira São Joaquim peuvent être simultanément dégagées. À l'échelle du marché, l'animation constante des échanges comme le perpétuel ballet des corps et des marchandises procède d'une dynamique du fourmillement. Ici les conflits et les chocs potentiels, intrinsèques à la vie même du lieu, se négocient dans l'instant, se coordonnent avec souplesse : malgré la multitude, l'ensemble dégage une forme d'harmonie.

« Tout le monde est en mouvement avec les autres, mais de façon régulière, ensemble. Ça ne s'arrête pas. Et tu es obligé de faire pareil, tu es pris dedans. C'est tout le monde ensemble et en même temps, dans le même mouvement... Les gens vont ensemble de manière coordonnée... » (Xico).

« Oui, mais cela émerge des relations entre chacune des personnes qui sont dans le lieu et qui font le lieu. Il n'y a pas des gens plus importants que les autres. Chacun a son rôle. » (Fabiana).

« Ici, il y a des conflits potentiels tout le temps. Il n'y a pas une règle écrite comme au Shopping Center qui te dit de tenir ta droite. Le conflit, il est là tout le temps. Mais tout est négocié dans l'instant. C'est négocié sur le moment, quand ça se passe. » (Paola)

Plus près des corps, des ralentis ponctuent cette dynamique du fourmillement. Au cœur même du mouvement perpétuel qui caractérise la feira, des réajustements, des micro-arrêts, des désynchronisations ponctuelles se produisent, dans une dynamique de suspension.

« C'est arrêté mais pas figé, c'est pas une fin, juste une pause, une suspension. Tous les gens, à la fois les marchands et les gens qui étaient en train de faire leurs courses, c'était quelque chose de général. Même chez les gens qui déchargeaient. Même dans le déchargement, il y a cette suspension. C'est se baisser, prendre un sac et hop prendre le temps de réajuster son corps. C'est dans ces petits moments là que se jouent cette suspension. » (Aurore)

« J'ai trouvé cela très très poétique comme expérience parce que j'avais l'impression de faire l'expérience de la marche de l'arrêt. Pas de l'immobilité. Pas l'arrêt figé. S'arrêter un peu comme une suspension. La marche de la suspension. Les corps que j'ai vu étaient l'expression tous du dépôt des corps. Ça va avec l'arrêt, cette idée de déposer son corps. Il y avait énormément énormément d'appuis et la raison pour laquelle je me suis mis à comprendre cette idée de l'appui et du dépôt des corps, c'est que je me suis mise à marcher avec les mains sur les hanches. Et je me suis dit « j'ai pas l'habitude de marcher comme cela ». Et j'ai regardé autour de moi et j'ai vu que beaucoup de monde marchait comme cela. » (Aurore)



II. Salvador Shopping ou l'aseptisation optimisée

Conditions de l'observation :

Mercredi 28 octobre 2009

11h – 13H

Temps chaud et ensoleillé (25°C env.) – forte humidité –

Quel contraste avec l'intérieur du shopping si frais...

De la démobilitation...

L'air du centre commercial, nettement plus froid et plus sec qu'à l'extérieur, conjugué à la froideur des couleurs et au poli des matériaux, participe du lissage sensible du lieu et focalise l'attention du piéton sur sa mise en scène visuelle. La sonorisation diffuse une musique de type musak (musique « d'ascenseur » consensuelle) et dans ces larges volumes très lisses donc très réverbérants règne un brouhaha continu. Le « paysage sonore » est particulièrement pauvre : pas de plans sonores successifs, de multiples effets de délocalisation³⁹, on ne peut distinguer que les paroles des personnes les plus proches de soi.

Le paysage olfactif, même s'il est ténu, ne parvient pas à être aussi neutre que le paysage visuel. Bien sûr se sont les odeurs « de neuf » des objets à la vente qui règnent : graisse des machines qui ont fabriqué les vêtements, plastiques divers des objets électroniques et de leurs emballages... Mais là où se trouvent des commerces alimentaires les odeurs sont toutes autres : café, friture à l'huile de palme, fromage fondu... Pas d'odeurs des corps par contre (pas même les déodorants ou autres parfums), sans doute de par la densité assez faible et la climatisation.

« L'odeur aurait pu être l'odeur d'un autre centre commercial ailleurs : le plastique, les vêtements neufs qui sentent la graisse des machines, et ça fait une odeur générale qui rassemble tout, sauf là où il y a de la cuisine et c'est peut-être là qu'on pourrait dire qu'il y a une identité olfactive (...) je ne sais pas si c'étaient des odeurs brésiliennes, mais je n'ai pas l'impression que je les avais senties ailleurs. » (Suzel)



Une (rare) boutique odorante (photo SB)

³⁹ L'effet de délocalisation désigne la difficulté à localiser une source sonore dans l'espace (Augoyard et Torgue, 1995)

... à la re-focalisation sensible

Entrer dans le centre commercial est une situation tout à fait remarquable car l'attention individuelle se trouve à la fois démobilisée et re-focalisée. La densité des corps, par rapport à l'extérieur, a en effet radicalement changé, et comme le lieu présente un caractère clairement privé, l'agression physique, toujours possible dans l'espace public, n'est plus à craindre ; d'où un premier relâchement, rapidement suivi d'une nouvelle démobilisation, sensible cette fois.

La température et l'humidité de l'air changent radicalement lorsque l'on entre. Que l'on arrive à pied (si on est pauvre) ou en voiture (si on est riche), l'entrée, par les parkings comme par l'extérieur, est marquée par ce changement thermique très fort. L'odeur est aussi différente : à la première inspiration une faible senteur d'emballages plastiques, à la seconde des traces de vêtements neufs, plus tard d'éventuels relents de nourriture. Visuellement tout est clair et froid, large, haut. Règne également un brouhaha de voix et de musique d'intensité moyenne. Toutes les sensations qui ne sont pas au service du commerce sont éradiquées ou au moins diminuées, brouillées (comme les sons par exemple). Cette double démobilisation, attentionnelle et sensible, permet une re-mobilisation presque uniquement visuelle... vers les vitrines.

Droit au but et lèche vitrine

On pourrait parler de « prise de contrôle » des ambiances du centre commercial sur les corps. Celui-ci induit deux types de rythmes dans le Salvador Shopping. Ceux qui cherchent à se soustraire au contrôle vont chercher à rester le moins longtemps possible sur place. Dans un espace pratiquement sans chicane, pour celui qui a un objectif (achat) précis, la ligne du regard précède la trajectoire : le trajet le plus direct possible, d'objectif en objectif, se fait rapidement, sur un mode affairé. D'autres, à l'inverse, se laissent emporter dans cette mobilisation visuelle, et dans la situation du lèche-vitrine c'est aussi le regard qui mène les pas, mais suivant un rythme moins soutenu. Les trajectoires restent rectilignes mais peuvent zigzaguer d'un côté à l'autre de la galerie en fonction de l'attraction des différentes vitrines. C'est un mode de promenade proche de l'hébétude, commandé par leur force hypnotique.

« Dans le Shopping Center, les gens sont droits, les trajectoires sont droites : rectilignes. (...) Dans ce type d'espace on va d'un point A vers un point B, un point c'est tout. On est un robot. Les ¾ du temps je suis sûr que les gens savent très bien où ils vont aller. » (Stéphane)

« Apparemment les gens se promenaient. Je dis apparemment, parce que quand on voit quel type de promenade, il y a toujours quelque chose de contrôle, de contrôle très très fort : il y a partout marqué règles ou les règlements, partout les restrictions et prohibition. Donc la promenade libre est assez compromise, il y a des caméras partout, donc ces corps là, dont on peut penser qu'ils sont en train de se promener, en réalité ils sont en train de se faire discipliner par les structures de contrôle très fortes et très visibles. (...) Contrôle d'une soi-disant promenade libre. » (Paola)

Lissage, désincarnation, exposition : des gestes ambiants au Salvador Shopping

Raideur et contrôle caractérisent assez bien les corps dans le « Salvador shopping » : les corps se tiennent droits (moins déhanchés qu'à l'extérieur), plus raides, avec un port de tête. L'apparence de chacun est bien plus « sous contrôle » que dans la rue, les peaux sont moins exposées car les vêtements sont plus couvrants : présence de manches longues, absence des torsos masculins. Les cheveux et les vêtements sont lissés : vêtements repassés, cheveux lissés et/ou attachés. La tong, si courante ici, a pratiquement disparu au profit des baskets ou des chaussures de ville (à talon pour les femmes).

« L'apparence des corps change [par rapport au marché de São Joaquim] : moins de nudité, on est plus apprêté, on s'habille, on se coiffe, on se maquille, on fait un peu plus attention à l'apparence de son corps. » (Rachel)



Lissage des cheveux et chaussures fermées pour des lycéennes en visite scolaire (photos SB)

L'apparence des corps est ici, comme celle de l'ambiance, beaucoup plus sous contrôle que dans la rue. Les corps se donnent eux aussi à voir et sont la seule « autre chose » à regarder que les vitrines. Le flip flop des tongs serait inaudible dans le brouillard sonore que constitue le brouhaha du centre commercial : il est ici remplacé par le claquement des talons sur les surfaces dures et lisses. Hormis les commerces, les seuls lieux de contacts interpersonnels possibles sont les rampes d'accès aux différents étages et les toilettes où la densité de personnes est un peu plus forte qu'ailleurs, et cette mise à distance constitue une « vitrinisation » des corps : leurs aspects prennent, dans ce contexte, une importance plus grande encore, tout en les désincarnant de leurs personnalités propres, renforçant celle du Shopping.



Sacs à main, chaussures de ville et manches longues, des tenues apprêtées (photos SB)

« L'aseptisation, je l'ai ! L'aseptisation du corps. Des ambiances, bien sûr, on est dans la neutralisation du corps, de son amplitude, de sa gestuelle. Elle est là. » (Rachel)

« L'aseptisation est là pour l'espace, pour le corps, elle est là pour les deux ensemble, et elle est là pour tous les sens, pour l'odeur... pour tout ce que nous avons vécu les autres jours, et c'est très violent. C'est peut être plus violent pour vous que pour nous. » (Paola)

« Par rapport aux centre commerciaux qu'on connaît (en Europe), le Salvador Shopping paraît poussé à l'extrême, encore plus « clean », encore plus surveillé, encore plus... poussé à l'extrême dans tous ses aspects. » (Suzel)

États sensibles : hypnose et discipline

En entrant, chaque individu se trouve happé par les ambiances séductrices du centre commercial ; le confort de l'apaisement des sens par rapport à l'extérieur le mettant dans un état d'hypnose. Certains tentent de résister aux « sirènes de la consommation » en s'inscrivant dans le dynamique du lieu tout en actualisant des tactiques d'échappement : écourter son temps de séjour, éviter les expositions commerciales temporaires, planifier ses visites à différents commerces... D'autres laissent passivement le lieu les prendre, les guider, dans une forme de fascination assumée pour cette facticité.

« Il y a quelque chose de ce corps discipliné, que peut-être en Europe (...) là on voit tout le système de contrôle et discipline très fort, qui en plus n'est plus d'État, mais du centre commercial qui veut modeler ces corps. Pour moi le symbole de ça, se sont les policiers [vigiles] « robocops » parce qu'ils sont complètement comme s'ils étaient dans un cintre, ils ne bougent pas, ou très raides, grands, énormes (ils sont choisis pour, pas par hasard), ils sont énormes, pour moi se sont les représentants du contrôle total » (Paola)

Outre l'affichage explicite des règles de conduite dans le lieu, la présence et la figure du vigile, grand, raide, statique et tout de noir vêtu, manifeste l'emprise⁴⁰ de ces ambiances lissées et policées sur les corps. Les vigiles sont à la fois les emblèmes et les garants⁴¹ du puissant contrôle exercé par le lieu sur les corps qui s'y trouvent, leur présence souligne son caractère privé.

La discipline du lieu pourrait sembler rassurante, bénéfique même, à l'ensemble de la communauté (ici pas de vol à la tire, pas d'agressions au couteau...) si elle ne générerait pas, conjointement, un état proche de l'anxiété. Le bénéfice communautaire est nul puisque la discipline des corps (tenue vestimentaire et corporelle exigée⁴², règles d'usages explicites) repose sur une base faussée : celle du respect (forcé) de l'espace privé (riche), en parallèle à des comportements irrespectueux dans l'espace public (dédié aux pauvres). Le contraste entre ces deux espaces, trop grand pour que les « bonnes règles de conduite » de l'un influencent l'indifférence vis-à-vis de l'autre, ne fait que souligner la violence implicite des relations sociales. La promenade pourrait ainsi paraître plus libre que

⁴⁰ La tenue (vestimentaire et corporelle) exigée atteint un apex lorsque le vigile se déplace à l'aide du segway : il n'est alors plus un corps capable de se mouvoir par lui-même mais le prolongement d'une machine.

⁴¹ Lors de cette visite, certaines personnes du groupe se sont assises par terre, et il n'a fallu que sept minutes pour qu'un vigile vienne leur annoncer que son chef leur demandait de se lever.

⁴² Le contrôle des corps, qui apparaît en si violent contraste avec les comportements à l'extérieur du centre commercial, prend une dimension toute particulière dans le cas des enfants en visite scolaire. Les nombreux bus garés à l'extérieur du centre manifestent cette présence de groupes importants à l'intérieur. Ils viennent pour le cinéma ou simplement en visite, et la discipline qui est imposées à ces enfants libres des quartiers pauvres est alors particulièrement frappante. Les vigiles du centre aident les accompagnateurs des enfants à maintenir ces derniers en files indiennes, à leur faire respecter les règles du centre commercial. *« Ça m'a déprimée de voir les petits enfants là. Parce que c'est vraiment une éducation qui passe par là, (...) comme s'ils devaient être disciplinés dans cette structure là, très rigide, donc ils avaient des chaussures, la grande majorité, fermées et tout, mais il y avait un malaise. » (Paola)*

dans la rue. Mais c'est au prix de violentes contraintes et d'aveuglements volontaires : la part de la population admise ici au prix d'une discipline corporelle exigée peut faire semblant d'ignorer tous ceux qui sont repoussés à l'extérieur.



Instruction d'utilisation des rampes (photo SB)

« Nous, avec notre regard d'étrangers, finalement plus habitués à voir des centres commerciaux, et bien j'ai trouvé que c'était très agressif, très violent. (...) la gêne et l'embarras sont venus du Shopping Center parce qu'à un moment on sent qu'il y a quelque chose qui ne colle pas, qui est neutralisé. » (Rachel)

« Par rapport au corps des autres, j'ai du mal, pour moi, à percevoir quelque chose, parce que pour moi c'est vraiment comme si... c'est corps là, il y avait quelque chose de mort. (...) c'était très autoritaire » (Paola)

« Dans le shopping on a vu qu'il n'y a pas de vie en dehors [du travail de vente] les gens viennent pour occuper des boîtes, les clients viennent juste là pour faire ce qu'ils peuvent faire : acheter. Ils ne peuvent venir juste pour regarder car si vous entrez dans un magasin juste pour regarder, immédiatement quelqu'un vient pour vous proposer quelque chose. (...) [à São Joaquim] il n'y a pas de dramatisation, de solennité. Je prends ceci ou cela comme je veux. » (Fabiana)

Dynamiques sensibles : gommage du temps qui passe et contrôle global de la coplasticité

Le caractère très contrôlé des ambiances et des corps limite considérablement les possibilités de modulation temporelle de leur coplasticité. Cette dynamique de l'entrave découle d'une staticité très forte de l'ambiance, elle-même construite sur un modèle monolithique. Par ailleurs, l'absence de contact visuel avec l'extérieur, comme le contrôle des qualités de l'air (température, hygrométrie...), engendrent un gommage du temps. Ce gommage se traduit par un rapport paradoxal au temps écoulé dans le lieu : un étirement de ce temps sans repère d'écoulement et/ou, successivement, un raccourcissement de ce même temps.

Contrôle global de la coplasticité

La double démobilité, attentionnelle et sensorielle, de tout ce qui n'est pas l'attraction hypnotique des vitrines doit, à chaque instant, être maintenue, par un contrôle global de l'environnement, des ambiances et des corps. La coplasticité est, au fond, parfaitement intégrée par tous les dispositifs de contrôle du centre commercial : les dispositifs techniques comme les vigiles, y compris l'auto-contrôle des corps, sont là pour freiner autant que possible les dynamiques éventuelles des corps et des ambiances.



III. La monotonie solitaire d'Europole

Conditions de l'observation :

Mercredi 9 décembre 2009

14h00- 15h30

Température confortable, temps ensoleillé

Les espaces publics d'Europole offrent aux usagers des aménagements lisses, sans aspérité et ne laissant pas l'opportunité d'y déambuler spontanément. En effet, chacun (vélo, voiture, piéton) possède son propre espace de mouvement, large et bien défini visuellement (couleur au sol). Cette configuration spatiale amenuise considérablement l'émergence de conflits ou de rencontres potentiels entre les différents usagers, chacun traçant son chemin le plus rapidement et efficacement possible. Ainsi, pris au piège dans cet échiquier urbain où l'usager ne doit pas déroger de l'espace qui lui est attribué, une solitude.



De grands espaces quasiment vides et lissés (photos RT)

« ...ce n'est pas une ville du tout, parce qu'il y a personne, il n'y a pas de rencontre, personne ne se rencontre, les seules qui se rencontrent se sont les skaters, c'est-à-dire ceux qui ont des roues. » (Paola)

Cet isolement accentué par l'utilisation de matériaux certes distincts en fonction des couloirs, mais uniformes dans l'ensemble. Le béton tapisse le sol dans tout le quartier, sans texture et sans dénivelé, le pied ne rencontrant jamais de relief, hormis celui des bandes d'éveil de vigilance installées pour les malvoyants. L'aplanissement des surfaces convoque peu le soulèvement des pieds et les membres inférieurs ne fléchissent que pour mettre l'usager en marche. Les façades des bâtiments donnent à voir le même lissage, offrant des parois non-texturées et uniformes. Cet ensemble (sol et façades) crée un cadrage du champ visuel du piéton qui voit son regard coincé par les constructions qui l'entourent et en conséquence, porte vers l'avant. La dureté des matériaux et l'étendue de l'espace, associées à son manque d'animation, créent un espace sonore monotone où les émergences prennent beaucoup d'ampleur. Ces caractéristiques et les monochromies des surfaces renforcent

monotonie générale. Malgré la clarté et la lisibilité de l'espace, le piéton apparaît seul, voire perdu, dans cette immensité.

« On est dans un endroit très pauvre au niveau sensoriel, c'est la grisaille totale des matériaux. Il y a différents matériaux, mais en fait, on a toujours l'impression que c'est pareil. » (Paul)

« Dès que nous avons pu tourner à gauche je pense pour partir et bien on l'a fait. En fait, de suite, on a pu exprimer le fait que ça nous semblait assez monotone, vide, très cadré, tout était là pour se sentir dans un espace homogène où il n'y avait pas de surprise. Même si les trottoirs étaient larges, même si les trottoirs étaient propices à la marche, c'était propice à une marche rapide, au fait que l'on ne s'arrête pas... on est vite parti. » (Sylvie)



Piétons esseulés (photos RT)

Du fait de cette solitude, deux manières de marcher voient le jour. Certains piétons choisissent de presser le pas, dans cet environnement aseptisé, le corps droit, le regard fixé sur leur destination, éludant l'espace et les gens qui les entourent. Par contre, d'autres expérimentent le site d'une manière bien différente. Le corps solitaire se renferme, le pas ralentit, les enjambées se raccourcissent, la tête vacille. Le piéton balaye l'espace des yeux, des oreilles et du nez à la recherche de stimulations sensorielles que l'espace ne lui donnera pas.

En effet, le quartier, aménagé exclusivement en fonction des problématiques de circulation et d'une esthétique du lissage, n'offre accroche au piéton. Cette ambiance, que l'on pourrait qualifier d'affadie, neutralise l'acuité sensorielle du piéton et favorise une expérience de la traversée.

« Le lieu ne donne pas du tout envie de rester, de s'arrêter, mais de passer. » (Paola)

« On est dans un espace qui a été conçu pour permettre aux gens de marcher relativement rapidement, les surfaces ne sont jamais glissantes... ils ont conçu un espace fonctionnel où l'on veut que les gens marchent, il n'y a pas d'endroit pour s'arrêter. Il y a relativement peu de marcheurs j'imagine que le matin lorsque les gens arrivent pour travailler, il y en a plus. Les gens ont tendance à marcher sur un mode assez rapide, à un rythme assez rapide. » (Paul)

La glisse

Outre cette monotonie solitaire, les qualités spatiales et sensibles du quartier favorisent l'émergence de glisse urbaine des corps dans l'espace. Plusieurs situations de glisse peuvent être décrites :

Les « planchistes », sur leur planche à roulette, filent dans l'espace sans être freinés par la moindre aspérité. Cette glisse s'associe avec toutes sortes de bruits de frottement et de roulement entre les roues des planches et les sols bétonnés conférant à l'espace une ambiance sonore plus rythmée et colorée. Ce type de glisse, avec les figures de style qui l'accompagne met le bas du corps en flexion. En plein roulement, les genoux fléchissent, le corps se penche légèrement afin de dévier la trajectoire de la planche. Pour avancer, le planchiste modifie son positionnement sur la planche. Un pied sur la planche, le genou légèrement fléchi, l'autre jambe propulse le corps vers l'avant par une poussée sur le sol.

La présence de cette glisse, si elle anime ponctuellement la quartier, infléchit la gestion de la coprésence. Certaines stratégies d'évitement sont ainsi repérables, telle l'accélération du pas ou l'arrêt brutal à l'audition ou à la vue du planchiste.

« J'étais fatiguée et j'ai trouvé le lieu vraiment triste et pour moi, il doit être vraiment agréable rouler en bicyclette, en skate, en patin ou n'importe quoi. » (Paola)



Différents types de sols, bétonnés et sans aspérité (photos SB)

Une autre situation, typique des quartiers de gares est celle de la glisse des valises à roulettes sur le sol. Nombre de piétons, se déplaçant avec ce genre de valises, adoptent une posture particulière, le bras tendu en arrière. Selon la charge à tirer, le corps ne se positionne pas de la même manière. Lors de la traction d'une valise légère, la cadence de marche n'est pas modifiée et seul le bras tractant la valise se trouve sollicité. À l'inverse, lors de la traction d'une valise plus lourde, la posture du corps se transforme. Le rythme de la marche est ralenti et le corps penché vers l'avant pour contrebalancer la pesanteur du chargement. Le piéton avance par à-coups et s'arrêtera régulièrement pour reprendre des forces.

Claquement, glissement, roulement et frottements, des gestes ambiants à Europole

Claquement

Ce premier geste ambiant est directement en lien avec l'ambiance sonore des espaces publics d'Europole. Les sols durs permettent le claquement, défini

comme un son bref et sec issu d'une action, ici le choc de la chaussure sur le béton. La faible circulation automobile en période creuse permet que ces derniers soient audibles, d'autant plus que les surfaces horizontales et verticales, très lisses, favorisent le phénomène de réverbération⁴³.

Or, si ces claquements comblent la vacuité du quartier en lui conférant une identité sonore, ils peuvent également perturber le piéton. Ce dernier, ne passant plus inaperçu, cherche à réduire ou à abrégé son exposition en modifiant le rythme de sa marche et sa manière de poser le pied au sol.



Sols lisses propices aux roues (photos RT)

Glissement, roulement et frottement

Ces gestes ambiants s'observent sporadiquement et isolément dans l'ensemble du site. Les glissements s'associent avec des bruits de roulements plus ou moins rapides selon l'objet mis en mouvement. Ils dépendent des objets qui les génèrent : vélo, valises à roulettes, planches à roulettes, trottinette... Dans le cas du vélo, se sont les sons de engrenages du pédalier qui dominent, tandis que dans le cas des valises ou des planches à roulettes, l'émission sonore naît des roulettes en mouvement sur le sol, en fonction des aspérités de ce dernier. Une fois encore, le mouvement de l'utilisateur influence la rythmicité du son produit et par conséquent toute l'ambiance sonore du lieu.

« Tous ces espaces lisses, donc pas seulement à l'horizontale, mais à la verticale aussi, ça crée des espaces très réverbérants et le son de la glisse, le son du tram, des skates, de mes chaussures... » (Suzel)

L'autre geste ambiant important est celui du glissement, roulement et frottement effectués par les planchistes. En s'élançant sur les rebords des trottoirs, bancs et autres mobiliers urbains, des frottements divers sont créés, produisant des sons qui changent totalement l'ambiance sonore de l'espace dans lequel ils prennent place. Autrement dit, ces gestes ambiants brisent la passivité sonore du quartier en le rythmant.

⁴³ La réverbération sonore est un phénomène de résonance du son dans une enceinte fermée (ou semi-fermée).

État d'anesthésie sensible

Étymologiquement, l'anesthésie correspond à la suppression de la sensibilité produite par certaines substances. En médecine, il s'agit d'un état où un patient est momentanément insensibilisé dans une partie ou dans l'ensemble de son corps. C'est bien de cet état dont il est question à Europole. Sa configuration et son organisation spatiale, le contrôle des flux, l'utilisation de matériaux lissés et standardisés, associé à une périodicité des usages appauvrissent le quartier au niveau de sa polysensorialité. L'espace public offert à l'usager le propulse dans une léthargie sensorielle comme si les lieux étaient vides de sens. Ainsi, soit l'usager se laisse plonger dans cette torpeur soit il s'empresse de quitter les lieux.

« Moi ce qui m'a marqué au démarrage c'est le déni, ne pas savoir quoi faire, difficulté à se mettre en marche... » (Aurore)

« ...on était tous plus ou moins anesthésiés, moi j'ai eu l'impression qu'on était en soi. C'est tellement ennuyeux qu'on fait pas attention à ce qu'il y a autour... je me suis sentie en apesanteur, mais dans le sens d'anesthésiée. » (Rachel)

Dynamique sensible : déviance

Les situations ordinaires de mobilité, dans ce quartier mettent les corps dans des postures d'adaptation particulières à l'environnement. La fuite et le détournement sont des exemples de cette dynamique de déviance. Les sens endormis, le piéton fuit le quartier ou bien cherche à s'égayer en détournant les éléments de son environnement de leur fonction initiale (sauts sur les bancs, jeux de pas avec les striures des trottoirs ou les fibres optiques du sol, etc.). L'environnement devient alors moins affadi. Un exemple de cette dynamique de déviance est le détournement magistral qu'opèrent les planchistes, avec le mobilier urbain, par la plasticité de leurs corps. Leurs prouesses stylistiques, en retour, animent le lieu et transforment l'ambiance.

« Très vite je me suis ennuyée et pour pallier à cet ennui et bien ce sont des jeux qui ont commencé en suivant les trames des dallages, des joints de dilatation. » (Aurore)

« Tous ces espaces qui sont très pensés pour être aseptisés et fonctionnels, ils essayent de prévoir ce que les gens vont faire et c'est curieux de voir que c'est justement dans ces espaces où sont les skaters... » (Aline)

« C'est le jeu ou la fuite, nous on a quitté... » (Rachel)

« ...Pour avoir un détournement, il faut avoir quelque chose à détourner, si c'était un espace agréable, intéressant et tout, ça ne serait pas intéressant pour eux [les planchistes]. » (Paola)



IV. La diversité et la densité du cours Berriat

Conditions de l'observation :

Jeudi 10 décembre 2009

9H00 – 10h15

Matinée froide, ciel dégagé et ensoleillé

Le cours Berriat apparaît, au regard des observations de chacun, comme un espace complet. Ce lieu concentre une grande diversité d'événements et l'articule dans un mouvement permanent très fluctuant.

Cette diversité remarquable repose sur différents éléments présents dans ce lieu, qui appartiennent à des registres différents, mais qui, dans leur réunion font l'ordinaire du cours Berriat. Des enfants aux personnes âgées, toutes les générations sont présentes. Cette population très mélangée engendre sa diversité. Seuls ou à plusieurs, tous parcourent l'espace dans de multiples formes de présences et d'activités. Cette multiplicité est aussi liée à la diversité des commerces qui bordent le cours Berriat, appelant chacun leur clientèle spécifique. Enfin, la station de tramway draine aussi des personnes qui souhaitent relier d'autres lieux de la ville et en ajoute ainsi à la diversité ambiante.

« Berriat, dans ce coin-là, tu as tous les gens. Il y a plein de diversité de gens aussi. Il y a des gens qui vont au marché, il y a des gens qui vont dans les cafés, il y a des gens qui vont ouvrir leur boutique, il y a des gens qui vont porter les enfants, il y a des gens qui vont au travail, il y a des gens qui vont prendre le tram. Il y a plein de catégories d'âge différentes. C'est vraiment un énorme mélange. » (Gabriel)

« Je pense qu'il y avait la multiplicité, des gens, des façons de faire des choses différentes dans le premier espace. » (Aline)

« Le cours Berriat est très concentré. C'est un espace très petit, concentré sur les trottoirs droits, très droits. Et beaucoup de gens font beaucoup de choses différentes, marchant dans différentes directions, de différentes manières, s'arrêtant, chacun avec un flux différent. Et la diversité des commerces et des boutiques. (...) Dans le premier espace, au-delà de la très grande concentration des éléments, l'ensemble de ces différents éléments ne donnait pas lieu à un motif, je ne pouvais pas reconnaître un quelconque motif, une régularité, dans l'espace, dans les dimensions des éléments et dans les couleurs. Je ne voyais aucune forme de motif. » (Fabiana)

La diversité qui vient d'être soulignée ne peut que renforcer l'expression de la densité dont le piéton fait l'expérience sur le cours Berriat. Si le rapport à autrui dans la marche a clairement été exprimé, *la proximité* transparait aussi d'un point de vue sonore. Dans cette rue, il est possible d'écouter les conversations des personnes autour de soi. Les situations de voisinage dans lesquelles le cours Berriat fond le passant, qui sont parfois presque de l'ordre de la promiscuité, donnent à entendre les discussions qui s'y déroulent. Et pourtant, le cours Berriat n'est pas une zone particulièrement silencieuse, au contraire. Le passage des voitures ainsi que celui des tramways maintient en permanence un niveau sonore fluctuant et assez élevé.

« Ah ! et le son était drôle ! Parce que dans la première rue, j'étais là et je n'arrivais pas à percevoir des choses différentes. Mais lorsque je suis allée au marché, c'était... C'était très

étrange parce que dans le marché... parce que les gens criaient, oui, mais seulement des voix. Et de l'autre côté on pouvait entendre beaucoup de sons différents, de hauteur et de niveaux différents. » (Fabiana)

« Comme à Berriat j'ai vu des gens qui sortent et qui commencent à parler sur le trottoir. (...) à Berriat, il y a vraiment un espace. Et dans cet espace, on trouve des odeurs, des sons, des gens, on peut écouter ce qu'ils disent. » (Aline)

Le tramway est d'ailleurs une source sonore remarquable. La régularité du passage des rames A et B qui desservent cette station rend sa présence plus prégnante. Ces passages s'accompagnent de sons très reconnaissables : celui du ralentissement jusqu'à l'arrêt, ou à l'inverse, celui du redémarrage, l'ébranlement des portes qui s'ouvrent et se referment, le tintement de l'avertisseur sonore, le crissement sur les rails dans les deux courbes de part et d'autre de la station. Cependant, c'est plutôt le claquement de l'aiguillage au croisement du cours Berriat et de la rue Abbé Grégoire qui marque encore cette proximité. Il est perceptible et relevé dans la profusion des émissions sonores locales.

« Et puis il y a quelque chose de très particulier sur Berriat c'est que, alors est-ce que c'est parce que le revêtement est plus ancien, mais le tram crisse. (...) Un grincement, oui, très métallique. » (Rachel)

« De toute façon, il claque aussi. Parce que... (...) À un moment, parce que j'étais là à un moment où il venait de passer, il tourne et ensuite l'aiguillage se remet en place. » (Suzel)

L'expérience de la densité interroge en même temps l'échelle perçue du cours Berriat. Dans les pratiques de cet environnement, les situations de *chevauchement* sont courantes. Ici, les piétons déambulent sur des trottoirs qui sont institués en prolongements des commerces. Ils progressent au détour des étales de fruits et légumes, des panneaux publicitaires, des rôtisseries, des tables et chaises des terrasses.

L'investissement des trottoirs par les commerces amène aussi des formes de *séjour*. En plus des personnes qui attendent le tramway, une étape dans un mouvement à plus grande échelle, sur un quai qui se confond avec le trottoir-terrasse, il y a d'autres lieux de l'arrêt de circonstance : à l'étale du primeur, le temps de choisir et saisir fruits et légumes ; assis ou appuyé sur les barrières le long du salon de coiffure pour hommes en entretenant une conversation avec ceux qui sont à l'intérieur, etc. Le cours Berriat, très dense et très mouvant, ménage par sa diversité de passants des espaces et des temps pour s'y fixer.

« Il s'arrête. Il parle, il parle, il parle. Il ne va nulle part. Il reste devant le restau ou bien il rentre dans le café restaurant là et il s'arrête. Moi j'étais embêtée parce que je veux le suivre, mais il va nulle part. Donc je reste là encore et le vois bavarder, tadadam. » (Paola)

« J'ai trouvé que Anthoard Abbé Grégoire, on est... je trouve pas le mot... mais en tout cas y a du séjour là-dedans. Les gens s'arrêtent, posent le vélo contre les petites bornes, accrochent le vélo, discutent. C'est un petit peu un lieu de séjour cet endroit-là. » (Rachel)

Le parement : un geste ambiant au cours Berriat

Le parement comme geste ambiant se décline sous deux formes pour le cours Berriat. L'action de se parer recouvre localement deux significations. Le parement est tout d'abord une forme d'adaptation aux conditions climatiques⁴⁴. Ensuite, plutôt dans le sens de la parure et en lien avec l'apparence, le parement relève d'une dimension plus précieuse des signes, de l'ordre du détail peut-être, qui inscrit une présence à ce lieu.

S'il a été assez difficile, pour l'ensemble des chercheurs, de parler des corps dans ce lieu, il faut rappeler que les observations ont été faites à Grenoble au mois de décembre. La fin de l'automne implique un couvrement des corps par des vêtements de saison. L'évocation d'un jeu de masses qui se déplacent, renvoie directement aux silhouettes arrondies par les vêtements d'hiver. Ces présences massives dissimulent le découpage des bustes, des bras, des jambes parfois, des épaules et des cous. Les vêtements comme les postures contractées par la fraîcheur hivernale, effacent les habitudes détaillées des observations des corps.

« Après j'ai trouvé qu'il y avait des corps engoncés. Alors là c'est la nuque, de là à là. Comme ça (elle mime), les gens ont les grosses cagoules là et ils sont comme ça. Et c'est souvent des gens qui marchent vite d'ailleurs. Donc, des corps engoncés. » (Rachel)



Dissimulation des corps sous les vêtements d'hiver (photos RT)

Mais le parement comme geste ambiant apparaît aussi à travers un signe très répandu sur le cours Berriat : *le sac*. Cette expression est une manifestation forte de la mobilisation de l'enveloppe corporelle par l'ambiance de ce lieu. Les sacs ce sont : les sacs à main, les besaces, les « baise en ville », les sacoches, les sacs en plastique (jaunes pour les clients de la pharmacie par exemple), les cabas de super marché, les sacs à dos, les sacs de cours, les cartables à roulettes, les caddies, jusqu'aux poussettes. Portés le long du corps, en bandoulière, reposant devant soi sur le bas du ventre, sur le côté sur la hanche, derrière sur les fesses, ou plus haut sous le bras, ou dans le dos, au bout des bras le long des jambes, ou bien lorsqu'il est sur roulettes, tiré derrière soi

⁴⁴ Ici dans le sens d'« arranger de manière à rendre plus propre à tel usage », dictionnaire Le Petit Robert de la langue française, <http://petitrobert.bvdep.com>

lorsqu'il s'agit d'un caddie, poussé devant soi lorsqu'il s'agit d'une poussette. Voilà autant de mobilisation des corps, mais surtout de formes corporelles qui apparaissent en relief de l'emballage saisonnier. Les sacs sont des présences des corps à l'ambiance du lieu. Ils sont des marqueurs du rapport des passants à ce que leur offre cet environnement urbain. S'ils ne permettent pas de mettre réellement en avant les parties du corps avec le dessin que cela implique pour les mains, les bras, etc., ils donnent à lire des postures et l'inclinaison des corps. Enfin, les sacs sont des événements dans la déambulation. En plus d'être la marque d'arrêts effectués dans le quartier, les sacs représentent un encombrement dans la marche, à la fois pour ceux qui les portent, mais aussi pour ceux qui les croisent ou les dépassent. Les sacs peuvent être des heurts, des accrochages entre les corps.



La diversité des sacs comme marqueurs sur le cours Berriat (photos RT / SB)

Etat sensible d'affranchissement

Que cela soit vis-à-vis de certaines formes d'aménagement urbain ou bien vis-à-vis de la circulation automobile, les comportements montrent comment les piétons sont dans l'affranchissement. Ces derniers s'accommodent et contournent la rigidité de cet environnement. Ils parviennent même à infléchir le flux des voitures.

De très nombreux objets de mobilier urbain, tels que potelets, quilles et barrières, bordent les trottoirs du cours Berriat. Qu'ils soient disposés à protéger les piétons d'un faux-pas sur les voies de tramway ou des automobiles, qu'ils préfigurent des protections pour les sorties d'écoles, ou bien

encore un moyen pour empêcher le stationnement des voitures sur les trottoirs les plus accessibles ; tous deviennent des impulsions au débordement. En effet, ce grand déploiement de barrières en tous genres, ce système de cloisonnement, de séparation des flux pour mieux les maîtriser, est bien mis en faillite sur cette partie du cours Berriat. Dans ce quartier, la tentative de lissage découlant des aménagements des lignes de tramway ne parvient pas à ses fins. Les personnes présentes tout comme les activités qui s’y déroulent, sont autant de manifestations d’une vie qui s’impose et déborde les aménagements.

« Mais est-ce que ça serait pas les barrières qui sont plus agressantes ? Parce que finalement, elles sont pas, elles n’ont pas un intérêt euh... Enfin voilà, elles cherchent à canaliser mais ça marche pas bien. Finalement, est-ce que ça ne fonctionnerait pas mieux si il n’y avait pas de barrières ? » (Suzel)

« En observant les personnes j’ai pas eu l’impression qu’il y avait des barrières, j’ai pas vu les barrières. (...) Mais justement, pour moi, vu la manière que les gens utilisaient l’espace, j’avais pas l’impression qu’il y avait ces frontières-là. » (Gabriel)

« Au quotidien, tu trouves les failles. Tu les détournes, tu t’ouvres d’autres passages. » (Aurore)

« Tu veux pas aller là où on veut que tu ailles. » (Paul)



Grand déploiement de barrières en tout genre (photos RT / SB)

L’affranchissement comme état sensible est aussi repérable dans la manière dont le piéton parvient à prendre le pouvoir sur cette partie du cours Berriat. L’affranchissement passe par un langage du corps qui manifeste l’indépendance des passants. Le piéton l’emporte en parlant avec son corps dans ce lieu, il parvient à asseoir son autorité sur la circulation automobile.

« C’est pas uniquement ça. À mon avis, le premier endroit c’est comme si c’était une place. Ça veut dire que c’est pour le piéton. Donc le piéton fait ce qu’il veut, les autres s’arrêtent et puis voilà. » (Paola)

« Moi j’ai très clairement l’impression qu’à Berriat le piéton il prend le pouvoir. Et il a des façons très liées au corps de prendre le pouvoir. » (Rachel)

« Et j’ai trouvé qu’il y avait des corps qui parlent. Des corps qui parlent c’est-à-dire que, c’est souvent des corps qui veulent traverser, et c’est là où je dis qu’ils prennent le pouvoir parce que c’est quelqu’un qui arrive comme ça et très rapidement, hop, il met sa main comme ça histoire de dire : je vais traverser ; du coup, la voiture s’arrête et il a déjà un pied sur la voie. Alors

c'est, ou la main qui fait ça, ou un geste de la tête, mais le corps parle j'ai eu l'impression. » (Rachel)

« Ce que j'ai vu à Berriat aussi, c'est qu'il y a une perméabilité qu'il n'y a pas à Vallier. Une perméabilité, ce que tu disais sur les gens qui font comme ça (stopper les voiture pour passer en mettant la main), et celui qui est dans sa voiture et qui le voit. En même temps, ceux qui sont en voiture parlent et communiquent avec ceux qui sont dans la rue. » (Xico)

Enfin, des traces écrites sur les murs sont d'autres indices de cet état d'affranchissement. Les façades, les gouttières, les portes, regorgent de ces écritures qui sont comme des expressions libres dans l'espace public. Cela apparaît sous différentes formes : des commentaires au marqueur jusqu'aux tags, en passant par les pochoirs, des enseignes corrigées, réinterprétées, etc. Là encore, l'espace est librement investi par le passant.

« Et c'était vraiment excitant, j'ai commencé à réaliser, à observer quelques éléments qui, j'en ai trouvé un, et ensuite un autre, et... (elle mime qu'elle en découvre tout autour d'elle). J'en ai découvert beaucoup d'autres, plein de dessins, de fresques, sur les murs, sur le sol, et même sur les tuyaux. Beaucoup de tags et de choses écrites partout. Ils ont changé par exemple, il y en avait un « taxi phone » qu'ils ont transformé en « taxi pobe », des choses comme ça. Beaucoup d'autres situations comme ça » (Fabiana)

Dynamique sensible de l'embarquement

Embarquement : mobilisation et souplesse

Déambuler dans ce lieu demande au passant une forte mobilisation de son corps. Cette mobilisation passe essentiellement par l'évitement. Sans cesse, le piéton est amené à revoir sa trajectoire. Les situations de chevauchement dans lesquelles cet environnement plonge les passants, et par la proximité dans laquelle cet espace les place les uns par rapport aux autres, mettent en exergue la faculté des piétons à s'adapter agilement pour ne pas rencontrer l'autre. Ce contexte exigeant leur demande une grande souplesse pour ne pas entrer en contact avec les autres piétons. Entre passants, cela peut se passer plus ou moins finement : des mouvements d'épaules simplement, jusqu'à des mouvements plus amples demandant aussi un déplacement du bassin ou carrément un détour, un contournement emportant tout le corps. La mobilisation, pour parvenir à éviter, appelle aussi la suspension, l'attente dans l'évitement. Un empêchement bref peut tout à coup survenir, provoquant une scansion dans la déambulation.

« Il y a beaucoup de gens, et tu dois faire ça et tu dois t'arrêter, et tu dois attendre, pour quelqu'un ou pour quelque chose. C'était très irrégulier. » (Fabiana)

« Il y a tellement de flux qui viennent de partout, il faut toujours que tu évites, il faut toujours que tu t'arrêtes, donc ça joue sur ton rythme de marche, ça joue sur la position de ton corps. Voilà, il faut que tu évites ça, il faut que tu mettes un peu un pied dans la rue et puis là tu as une voiture qui arrive, il faut que tu remontes sur le trottoir, après y a le vélo qui arrive, une femme avec la poussette. Y a tout un jeu comme ça qui se crée. En plus tu as les étalages des commerces, beaucoup plus à l'extérieur qui sont installés donc qui en fait rétrécissent en plus le trottoir. » (Gabriel)

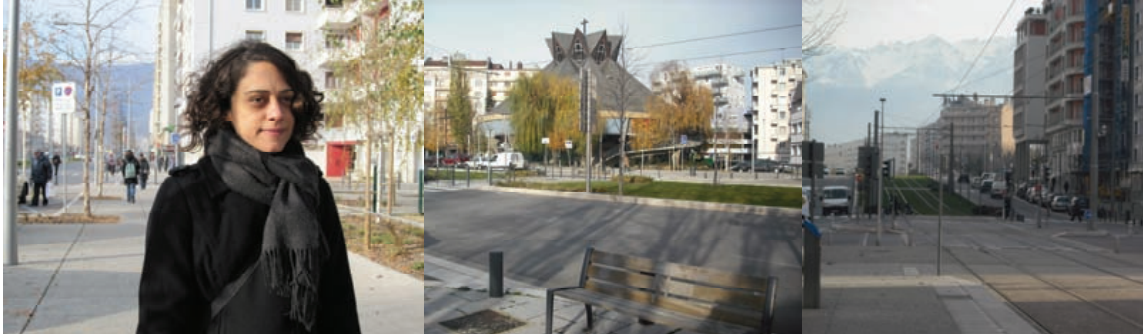
« La bordure de trottoir où y a l'étales de primeur, où là du coup le trottoir, qui est déjà pas large, est réduit de moitié et il se passe des choses parce qu'il y a à la fois des gens qui

séjournent pour discuter. Il y a des gens qui séjournent pour se chercher quelque chose à l'étale. Et puis il y a des gens qui veulent passer. Et, il y a pas de heurts. C'est-à-dire que moi j'ai eu l'impression de me retrouver un peu comme à Sao Joaquim où, les gens jouent un petit peu du haut du buste, mais y a pas vraiment de heurts, on empiète sur la voie, mais ça se fait de façon assez fluide finalement. » (Rachel)

Il y a sur cette partie du cours Berriat une véritable dynamique d'embarquement. Le piéton est totalement entraîné par cette ambiance, complètement engagé. Cet espace, tout à fait irrégulier, aux aménagements complexes, à la fluctuation permanente des personnes, et qui constitue un tout, retrouve finalement une grande souplesse par et dans l'expérience des corps.

« Tout se fait, comme on parlait hier de conflit, mais sans heurts. Y a pas de problèmes vraiment, c'est... Tout se fait dans une espèce de respect, d'arrêt. À Berriat tu es obligé de te confronter avec l'autre personne et voilà, de bouger ton corps. » (Gabriel)

« En Berriat, la plaza esta dentro de la estacion, los comercios estan dentro de la estacion, la estacion esta dentro de la estacion, la gente toda esta concentrada en la estacion. » (Xico)



V. Des tuyauteries juxtaposées sur les Grands Boulevards

Conditions de l'observation

jeudi 10 décembre 2009

10H15 – 11H15

Temps froid, venteux mais ensoleillé

Le trajet de la goutte d'eau

À l'échelle du piéton, et malgré ces nombreux et récents réaménagements, le lieu s'apparente davantage à un ensemble de tuyauteries étanches, destiné à la canalisation et à l'écoulement des flux, qu'à un espace de flânerie ou de promenade. En effet, le site donne à voir, sur chacun de ses côtés (et particulièrement au niveau du boulevard Joseph Vallier où ont été effectuées nos observations), une juxtaposition de couloirs de circulation spécialisés :

- au pied des façades, sur le trottoir de béton, l'espace dédié à la marche à pied ;
- à ses côtés, sur un béton clair, la voie cyclable ;
- ensuite, l'espace routier accueillant, sur un enrobé traditionnel, les bus de la ville, les deux-roues motorisés et les voitures ;
- et enfin, au centre du boulevard, le tramway sur son tapis de verdure.

À distance, la couleur de ces lignes droites (verte pour le tramway, noire pour les motorisés, gris clair pour les cyclistes et gris foncé pour les piétons) accentue la lisibilité de l'espace et souligne son extrême fonctionnalité :

« À Vallier, on est dans un espace très dégagé. C'est plus large quasiment qu'une autoroute. Il y a des endroits pour le tramway, pour la voiture, pour le vélo, pour le piéton et pour les handicapés. On a cherché à canaliser, on a réussi à canaliser. L'espace est lisible, facile à lire. Si on analyse le comportement des piétons, la majorité respecte les voies. C'est vraiment un espace vraiment étonnant car tout est fait pour pousser les gens à marcher mais il n'y a personne. Mais les gens, quand ils sont là, respectent la signalisation. Les piétons sont dans les espaces piétons, les cyclistes sont dans les espaces cyclistes et je me suis fait engueuler parce que je marchais sur l'espace cycliste. » (Paul)



Étanchéification et canalisation des flux (photos RT)

Tout, dans cet ordonnancement cadré des circulations, rappelle le trajet de la goutte d'eau captée à sa source, puis acheminée à travers une série de conduits étanches à bon terme. La fréquence des arrivées et des départs au sein de chacun de ces couloirs constitue un premier parallèle avec cette

métaphore. Le site accueille, en effet, une mobilité de nature pendulaire et est donc peu fréquenté en dehors des heures de bureaux. En matinée, et notamment en période hivernale, les trottoirs et les voies cyclables restent ainsi relativement déserts après 8H30 et avant 12H, les afflux de piétons étant scandés par le rythme synchronisé des passages de tramways toutes les 10 minutes environ :

« *Cet espace est dispersé, pas concentré. Il est très large et il n'y a pas beaucoup de flux. Il faut beaucoup de temps pour voir apparaître des gens. C'est au compte-goutte. Il y a aussi une sorte de régularité. Les gens marchent au même rythme, dans la même voie, dans la même direction.* » (Fabiana).

L'extrême perméabilité des flux et des rythmes de déplacements, comme la fluidité de leur écoulement, offre un second parallèle avec cette métaphore de la goutte d'eau. Ainsi, chaque usager semble s'engouffrer dans le couloir qui lui est dédié puis adopte, implicitement, les règles de circulation et la vitesse qui lui sont associées. Rares sont alors les heurts et les hésitations au sein d'un même couloir. Les rythmes de chaque allée se juxtaposent, sans jamais se croiser. Les allures sont rapides, y compris à pied, favorisées en cela par le lissage et l'absence d'aspérités au sol. Il s'agit simplement d'*aller vers*, de *rejoindre* telle ou telle destination, de *traverser* ou de *passer par* le boulevard et non (comme il fut imaginé lors de sa réhabilitation) de s'y balader ou d'y flâner :

« *À Vallier, les gens marchent d'un pas vraiment rapide. C'était peut-être lié au froid ce matin. Mais on sent quand même qu'ils ne sont pas sur un mode loisir. Sauf, quelques pépés assis à droite ou à gauche. Mais c'est quand même pas un espace qui est approprié sur un mode loisir, ça c'est clair.* » (Paul)

Défilement et empiètement

L'observation des « conduites du trottoir » sur les Grands Boulevards⁴⁵, et particulièrement sur la portion située au niveau de l'église St Jean sur le boulevard Joseph Vallier, laisse entrevoir quelques situations ordinaires de marche.

La première de ces situations, qui est aussi la plus commune, est le *défilement*. Défiler, c'est se déplacer en file, marcher « à la queue leu leu », processionner l'un derrière l'autre en calquant le rythme de son pas sur celui d'autrui. Or, on retrouve ces situations de défilement dans les couloirs de circulation dédiés à la marche à pied autant que dans ceux dédiés à la pratique du vélo. Mais à chaque fois, des manières différentes de défiler et de se placer dans l'espace s'observent. Dans le « couloir marche », trois types de défilement peuvent être décrits : celui des personnes âgées, nombreuses à l'heure de nos observations, qui s'opère en bordure de couloir, sur un rythme à la fois ralenti et saccadé par l'usage de la canne ou l'accompagnement d'un chien. Celui des personnes en couple qui s'opère au plus près des façades et nécessite autant un rapprochement des corps qu'une harmonie dans la vitesse ; et enfin le défilement des personnes seules, souvent placées au centre de la voie, qui s'effectue sur un pas plutôt pressé :

⁴⁵ Notons dès à présent que l'observation relatée ici concerne seulement « les couloirs marche » et « les couloirs vélos ».

« À St Jean, on voit les grilles de l'église, on voit les grands boulevards, on traverse plein de passages piétons, on garde ses distance, y'a pas beaucoup de monde... Je vais au tram, je suis quelqu'un... Une vieille dame avec une canne. Elle sort du tram et elle rentre directement dans un bâtiment. Après, je suis un monsieur et il fait exactement la même chose. Je me suis dit : les gens marchent drôlement par ici. Ils vont nulle part ! Ou alors ils marchent tout droit comme ça, la tête baissée en ne regardant que leurs chaussures. Et s'ils s'arrêtent, c'est juste pour poser un peu les sacs de courses. Puis ils vont dans une autre boutique. C'est surtout des personnes âgées. Mais voilà, c'est j'ai un but, j'y vais et je ne vois rien, je ne regarde pas ! »
(Paola)



Des formes de défilement (photos SB)

Les mêmes variations de placement et de rythme s'observent dans le couloir vélo. Mais à cet endroit, si le défilement constitue une situation ordinaire de mobilité, il se double d'une glisse sur la chaussée. Cette glisse est autant permise par l'usage du vélo que par les voies directionnelles et lisses. Là encore, quatre manières de défiler peuvent être décrites. Les deux premières constituent un *défilement avec glisse*. Elles sont le fait d'individus qui soient traversent par nécessité (parce que l'artère se situe sur un parcours routinier), soient l'empruntent volontairement pour sortir de la ville. Dans les deux cas, le rythme est rapide et s'accompagne d'une posture aérodynamique : buste couché, tête baissée en direction du guidon, alignement du corps par rapport au cadre du vélo... Le port de vêtements techniques au plus près du corps accentue l'impression visuelle d'aérodynamie. Des situations de *défilement avec frottement* au sol peuvent également côtoyer les précédentes. Elles sont le plus souvent le fait de citoyens qui utilisent le vélo pour faire des courses ou pour se promener. Dans le premier cas, le vélo est équipé de sacoches ou de paniers posés sur le guidon ou le porte-bagages. Dans le second cas, le vélo est soit

poussé à coté de soi, soit enfourché. À chaque fois, le rythme est ralenti et les postures sont moins stylisées que dans le défilement avec glisse. Le pied ou la roue mettent à l'épreuve la résistance et l'adhérence du sol. La technique corporelle utilisée dans le défilement avec frottement est par contre identique à celle adoptée dans les couloirs piétons ou par les cyclistes adeptes du défilement avec glisse. Il s'agit d'une forme de *mimétisme gestuel*, consistant à reproduire les attitudes et positionnement des personnes situées à l'avant de soi dans le couloir :

« Y'avait une forme d'automatisation c'est-à-dire qu'on ne voit pas le conflit, chacun est dans sa ligne, probablement que les choses s'anticipent à distance et du coup effectivement, même quand la ligne de vélo a un décroché, ça reste fluide. Par contre, j'ai trouvé que les corps ne parlaient pas. Des corps droits. Alors, est-ce que c'est la perspective visuelle qui tire le buste et le regard au loin. » (Rachel)

« j'ai trouvé qu'il y avait des corps à vélo différents. On a des sportifs, qui sont pas habillés de la même façon. On a des corps très moulés et très dans la verticalité, très allongé avec une vitesse assez rapide. Et on suppose que ces gens vont sortir de la ville, profite du couloir pour s'échapper. On a celui qui passe. Il est là parce qu'il faut qu'il passe par là. Il a une vitesse moins importante que le sportif. Et puis il y a celui qui est à vélo et qui fait ses courses. Et du coup, c'est le vélo qui est chargé. Et on a l'impression qu'il cherche son équilibre sur le vélo » (Rachel)



Respect des couloirs de circulation (photos RT)

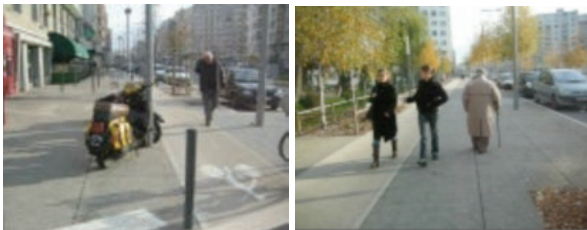
Allant crescendo de la voie piétonne vers la voie tramway, temporisés régulièrement par le rythme des feux de signalisation, ces glisses juxtaposées accentuent le caractère « étanchéifié » du site autant qu'ils rendent compte de ses qualités d'écoulement. Mais plus encore, et au delà de leur stricte fonctionnalité, ces glisses évoquent probablement l'incapacité du site à permettre l'ancrage et l'épanouissement d'une vie sociale pérenne. Car glisser - on le constate dans certaines pathologies du vieillissement - c'est aussi se déprendre, se replier sur soi (parfois jusqu'à la régression) et, dans les formes les plus graves, refuser inconsciemment de s'ancrer au réel et de vivre. Sans pousser plus loin l'analogie, on peut cependant s'interroger sur ce que nous dit ce type de geste ambiants sur la capacité des ambiances routières et cloisonnées à permettre le tissage et l'expression des formes élémentaires de la sociabilité urbaine.

Une seconde situation, courante au sein de ces couloirs piétons et cyclistes, est *l'empiètement*. Elle consiste à déborder sur le territoire de l'autre.

L'empiètement est généralement le fait du piéton qui soit marche dans la piste cyclable, soit pose son pied, sa canne ou place son chien à l'intérieur de celle-ci. Cette situation s'observe particulièrement lorsqu'il existe spatialement une rupture dans le marquage au sol de la piste cyclable, ou lorsque son axe se décale après une traversée. Elle conduit inmanquablement au conflit, plus rarement à la collision. C'est ainsi que des échanges de propos ou le son intempestif d'une sonnette de vélo se font entendre au cœur du trottoir. C'est ainsi aussi que des corps se projettent brutalement à droite et à gauche dans un mouvement d'évitement. Lorsque la continuité des voies vélos et piétonnes est assurée, l'empiètement, comme l'évitement, s'observent peu. Des techniques d'anticipation visuelle et sonore de la position et du rythme de l'autre sont alors mises en œuvre :

« Du fait que c'est loin, tu vois le vélo, tu le vois arriver assez rapidement de loin. À part quand il est dans ton dos, ben là c'est le vélo qui peut t'éviter. Donc du coup, y'a conflit mais c'est plutôt que l'un ou l'autre dit « bon, il me fait ch...parce qu'il est pas dans ma piste ! ». On peut anticiper, éviter le conflit assez facilement ». (Gabriel).

« Peut être d'ailleurs que parce que c'est marqué au sol, il y a conflit. Alors que quand c'est pas marqué, il y a pas conflit. Ça se régule, ça se négocie » (Sylvie)



Des empiètements piétons sur la voie cyclable (photo RT)

Le long de ces voies enfin, dans quelques recoins herbeux, à l'angle d'une rue, aux portes d'un commerce ou sur les bancs bordant l'artère, quelques formes de vie s'observent : salutations brèves, petites discussions, halte contemplative... laissent croire à l'hospitalité du site.

« Là, étonnamment, le gars qui s'arrête sur le banc, c'est contemplatif. Il s'arrête vraiment. Peut-être qu'il était en train de flâner, qu'il n'avait pas de but précis. Et du coup, il s'arrête » (Suzel)

« J'ai été étonnée de Vallier. Dans mon esprit, on était vraiment dans les couloirs étanches de circulation, dans quelque chose d'aseptisé mais aseptisé dans le sens de vide. » (Rachel)



Bancs et commerces : des invitations à la vie sociale (photos RT/ SB)

Un continuum visuel et sonore

Malgré ces poches de vie, l'impression générale laissée par le site reste celle d'un continuum visuel et sonore, peu hospitalier, dédié prioritairement au passage. Ainsi, le ruban vert dessiné par la plateforme engazonnée du tramway semble s'étirer à portée de vue et tracer un chemin au-delà de la ville, comme un lien avec les massifs montagneux offerts en panorama. De la même manière, le niveau sonore élevé du site et l'effet continu de vague causés par le trafic routier fonctionnent comme des répulsifs, voire comme des anesthésiants :

« Ici, c'est comme un passage. On dirait que les odeurs, les gens, le son, tout cela, ça s'en va. Le tram et les voitures, tout s'en va. Personne ne parle, ne se rencontre, ne s'arrête pour parler. Mais je pense aussi que c'est la forme de l'espace qui fait que les sons ne restent pas. Et puis aussi, ici, c'est un horizon avec au bout la montagne. On dirait une image. La pelouse, l'herbe au milieu du tram, c'est comme un chemin vers la montagne. Vallier, c'est plus un espace de passage. » (Aline)

Enfin, pour conclure ce registre des situations sur les Grands Boulevards, notons encore situations associées à la glisse : la traînée aéraulique d'une part, la traînée sonore d'autre part. Dans les deux cas, la traînée est consécutive au glissement. Elle s'apparente à l'émission d'un flux aéraulique au moment du passage d'un mobile, flux résultant du déplacement d'air causé par le mouvement des personnes (piétons, cyclistes) ou des véhicules (bus, voitures, deux-roues motorisés, tramway) dans le cas de la traînée aéraulique. Elle constitue une traînée sonore lorsque les centaines de réflexions sonores des sons routiers réfléchissent sur les parois des immeubles et le sol des Grands Boulevards et se donnent encore à entendre après le passage des véhicules.

Le tintement, un geste ambiant des Grands Boulevards

Les gestes ambiants repérables au niveau des couloirs de circulation pour piétons et cyclistes du boulevard Joseph Vallier sont de nature essentiellement sonores. Si le klaxonnement et l'effet de vague traduisent l'occupation routière des boulevards en même temps qu'ils rendent compte de sa surface et de sa qualité de réverbération, le tintement traduit – quant à lui - l'ambiance du trottoir. Concrètement, et de manière sporadique, les allées cyclistes et piétonnes résonnent en effet du son métallique des clochettes de vélos annonçant leur passage ou prévenant une collision potentielle avec un piéton. Clair, régulier, couvrant le bruit des quelques paroles échangées entre les rares couples de piétons empiétant sur le territoire du cycliste, le tintement rappelle la nature circulatoire des couloirs :

« Ici, il n'y a pas de sons, de sons de la vie. Sauf le son des voitures ou du tram. Ou quand tu te fais engueuler par le vélo, parce que tu marches sur son territoire. Enfin, c'est le klaxon. » (Fabiana).

Emblème sonore d'un code de la circulation entre modes doux à instaurer, le tintement peut également témoigner du caractère bourdonnant et lassant des Grands Boulevards. En pathologie, le tintement caractérise en effet le bruit argentin perçu par les patients atteints de certaines formes de pneumopathies ou plus couramment d'acouphènes. Dans ces pathologies de l'oreille, le patient dit percevoir un bruit bourdonnant, surajouté aux bruits environnants, et décrit

une profonde lassitude. Or, les tintements émis par les cyclistes sur les Grands Boulevards, s'ils participent de l'ambiance du trottoir, se surajoutent au bourdonnement du lieu et renforcent la fatigue et l'hypersensibilité causées par la fréquentation de l'artère.

État sensible de la veille distanciée

La vigilance accrue et souvent implicite nécessitée par le respect des codes de la circulation au sein de chacun des couloirs, autant que la forme d'emprise sonore et proprioceptive causée par leur ambiance, plonge le piéton dans un état quasi permanent de *veille distanciée*. Par « état de veille distanciée », nous désignons cette forme, non pas d'alerte, mais de vigilance constante dans laquelle se situe le piéton. Marcher dans les couloirs piétons des Grands Boulevards, c'est en effet anticiper visuellement et *de auditu* la présence et la trajectoire d'autrui. C'est également gérer les conflits latents liés au partage du trottoir, à son investissement parfois à contresens, à l'imbrication de vitesses de déplacement différentes. Mais c'est surtout faire preuve, à tout moment et malgré le caractère quelque peu anesthésiant de cette ambiance routière, d'une forme de réactivité musculaire qui permette, dans un délai bref, d'accélérer ou de ralentir le pas, de projeter son corps à droite ou à gauche, d'osciller la nuque et la tête, de tirer parti des « micro-modulations sensibles » du lieu pour informer son déplacement et réajuster sa conduite. De ce point de vue, l'état de veille distanciée réfère à la capacité du corps à trouver un équilibre entre des formes d'excitation et des formes de somnolence causées par l'ambiance du lieu.

Dynamique sensible de la continuité

Enfin, la dynamique sensible du boulevard Joseph Vallier est de l'ordre de la *continuité*. L'ambiance sonore du lieu, comme le panorama qu'il donne à voir, les situations et gestes qu'il permet, se répètent de manière régulière, sans interruption, à intervalles brefs. L'intensité de ces événements, comme celle de l'état dans lequel ce type d'ambiance met les corps en marche, restent inchangées, comme immuables. Lorsqu'elles existent, les variations d'ambiance sont à peine perceptibles. Il s'agit, dans ce type d'espace et dans ce type d'ambiance, de vivre le lieu et le rapport à autrui dans la distanciation et la répétition.

« À Vallier, il y a moins de dynamiques qu'à Berriat. C'est plus continu, moins fragmenté. »
(Xico)



VI. Le passage et l'attente square Victoria, place Jean-Paul Riopelle

Conditions de l'observation

de nuit : Lundi, 21 juin 2010

21h00-22h00

temps chaud pas de vent

de jour: Mercredi, 23 juin 2010

10h00-11h00

temps chaud, couvert et humide

Les tenues vestimentaires comme le rythme des déplacements permettent d'identifier deux catégories d'utilisateurs en ces lieux : les travailleurs et les touristes. Les premiers, hommes ou femmes d'affaires, sortent rapidement des bouches de métro. Les corps, toniques, sont raidis et souvent désaxés par le port de sac d'ordinateur en bandoulière. Les enjambées sont longues et se succèdent à une cadence effrénée. Cette frénésie est susceptible d'être momentanément anéantie au niveau des intersections par la main réprobatrice du feu piéton. Certains accélèrent le pas, allant même jusqu'à la course afin de franchir la rue, d'autres s'arrêtent. La conduite des touristes, guidée par ce que l'espace peut offrir, est beaucoup plus détendue. Le pas est souple, suivant le rythme de la déambulation. La tête oscille et le regard flotte, à la recherche d'éléments à photographier.



L'espace est utilisé en majorité par des « cols blancs » (photo SB)

Ni les travailleurs ni les touristes ne séjournent longuement en ces lieux du passage. C'est particulièrement remarquable dans le cas du square Victoria où les rares personnes qui s'y attardent, le temps d'une cigarette et d'un café, sont les employés des bâtiments avoisinant. Leurs déplacements sont précautionneux et un bras est tendu en avant afin de ne pas renverser leurs breuvages. La plupart restent sur le trottoir adjacent à leur immeuble, seuls les plus téméraires s'aventurent à traverser pour rejoindre le square Victoria. Il ainsi est possible d'observer des situations d'attente brèves de la part des travailleurs. Les touristes ne s'y arrêtent pas non plus, ils ne stationnent sur la place que le temps d'une photo et repartent aussi vite qu'ils sont venus. Ici tout est lisse et rectiligne, comme dans une image de synthèse. Les chemins et sous-espaces sont plus les tracés d'un dessin conçu pour être vu de haut, que des lieux de vie. Les usagers ont fabriqué leurs propres chemins là où il n'y en avait pas, inscrivant leurs lignes de désir à même les pelouses.



Employés des bureaux en pause, un café à la main ; chemin de désir (photos RT / SB)

« Pour moi, cette place n'est qu'un lieu de passage où on ne s'arrête pas » François

« Il y a aussi le petit chemin informel qui traverse en diagonal la place comme un petit essai de résistance afin de contrer cet espace de spectacle et de séparation. » Paola

Contrairement au square Victoria, la place Jean-Paul Riopelle accueille des séjours plus longs. Les arbres et la présence de bancs publics offrent aux usagers du lieu la possibilité de prendre une pause en étant relativement coupé des alentours. Sous le couvert végétal, le vertige engendré par la verticalité des immeubles et la circularité de la circulation circulaire et cyclique s'apaise. Il n'est donc pas rare de trouver des gens en train de manger à l'heure du déjeuner, de téléphoner ou même de s'assoupir.



Espace sous les arbres permettant un moment de pause ; présence de bancs sous le couvert végétal (photos SB)

« L'espace sous les arbres a vraiment des qualités, il est poétique, ce petit décalage donne une personnalité au lieu » Suzel

« Dans la place Jean-Paul Riopelle, il y a les bancs qui invitent à se coucher, ce qui donne une impression de se retirer de l'espace, car je ne voyais plus le ciel. » Ian

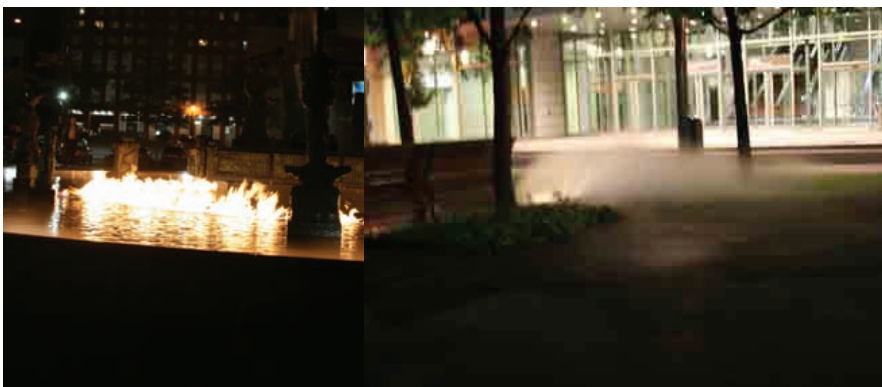
La « spectacularisation » de l'espace public

Ces deux espaces, conçus pour être des points d'attraction touristiques et pour le seul plaisir des yeux, comportent chacun des aménagements de spectacularisation. Le square Victoria offre son lot de point d'attractions. Du nord au sud, une imposante sculpture contemporaine⁴⁶, une bouche de métro de Guimard (offerte par la Ville de Paris), des jeux d'eaux cernés de granit noir et la statue de la reine Victoria s'offrent aux objectifs des touristes. Deux types de figures corporelles s'observent alors. Les photographes adoptent une posture où le corps suit la position de l'appareil. Les modèles se figent dans des positions artificielles.



Sculpture de l'artiste taiwanais Ju Ming ; bouche de métro Guimard (photos SB)

Place Jean-Paul Riopelle la sculpture-fontaine crée l'événement dès la tombée de la nuit. Les gens s'installent alors autour de l'œuvre, attendant patiemment, debout ou assis sur les bancs que le spectacle commence. Règne alors une certaine staticité dans le lieu. Mais dès l'entrée en action des brumisateurs, premier acte du spectacle, les corps bougent, les flashes crépitent, la place s'anime.



Sculpture-fontaine et brumisateurs en action de nuit (photos SB)

« Ceci crée des espaces uniquement esthétiques, spectaculaires où les gens y viennent simplement pour prendre des photos, s'est finalement des espaces pour touristes. » (Gabriel)

⁴⁶ Sculpture de l'artiste taiwanais Ju Ming, représentant une position de tai chi. Plusieurs de ces sculptures ornent les espaces touristiques de Montréal

États sensibles de l'apathie, de l'enveloppement et du transit

L'apathie qualifie l'état éprouvé par l'ensemble des observateurs au square Victoria et sur la place Jean-Paul Riopelle. En psychopathologie, cet état correspond au « caractère d'une personne indifférente à l'émotion et aux désirs. Il s'agit d'une sorte d'indolence, d'inertie, due à un état physique ou psychologique provoqué par une pathologie⁴⁷ ». Dans l'apathie il serait donc question d'absence de réaction face à des stimulations d'ordre psychologique ou physique, puis d'une inertie. Rapporté aux terrains étudiés, l'état d'apathie définit alors l'indifférence et le malaise ressentis par les usagers vis-à-vis de l'ambiance. Dans des espaces décrits comme sans âme, appauvris, le piéton se replie sur lui-même, s'engourdit. Pris dans cette inertie sensorielle, il est tenté de fuir. Raides et automatisés, les corps se déplacent machinalement, se conformant aux prescriptions des aménagements.

« ...de toute manière, il n'y a aucun usage possible. C'est simplement un aménagement plaqué par terre, des beaux matériaux, des arbres alignés, mais il n'y a rien à faire dedans. » Gabriel

« J'ai eu une impression de monotonie, je me sentais complètement désintéressée face aux espaces. » Fabiana

Si l'état d'apathie concerne tout le quartier, l'état d'enveloppement est plus spécifique à la zone arborée de la place Jean-Paul Riopelle. D'ores et déjà défini dans la description de l'analyse faite à Sao Joaquim (voir p. 66), l'enveloppement se définit comme une action d'enlacement visant à générer un sentiment de bien-être.



Couvert végétal qui fonctionne comme un cocon ; lumière filtrée par le feuillage (photos SB)

Ici, le couvert végétal joue un rôle majeur : dense, à l'échelle humaine, il filtre la lumière et, tel un cocon, protège le piéton de l'hyperstimulation de la ville. Le couvert végétal associé à une haie disposée du côté le plus circulé de la place, fonctionne comme un cocon. Conçu à l'échelle humaine, redéfinissant le rapport à la verticalité et à l'horizontalité, cet espace permet au piéton de retrouver une certaine forme de proximité et d'équilibre avec l'environnement. Cette sensation d'accalmie sonore, associée au cloisonnement visuel de cet espace, est à l'origine de l'état d'enveloppement. La multiplicité des bancs dans ce lieu permet à chacun de choisir son emplacement idéal. Certains s'installent langoureusement, adoptent la position la plus confortable, voire s'allongent. De nuit, l'intimité du couvert végétal est accrue par la diffusion de brume artificielle qui caresse le corps de fines particules d'eau. Associé au son et lumière de la sculpture fontaine, le tout offre une échappatoire poétique.

⁴⁷ <http://www.vulgaris-medical.com/encyclopedie/apathie-525.html>



Les usagers adoptent des positions confortables (photo SB)

« Cet espace a beaucoup de qualités sensibles, certainement lumineuse, en plus de cet enveloppement engendré par le végétal. » Rachel

« Je trouve par contre moins difficile de m'isoler sur cette place à cause du couvert végétal qui agit comme une enveloppe protectrice. » Paul

État transitaire⁴⁸

Cet état fait écho à la métaphore de l'aéroport, largement utilisée pour décrire l'ambiance du lieu. Il s'agit de cette ambiance, de ce sentiment de se sentir entre deux. Tout comme dans un aéroport, le piéton se sent en transit et ce, même lorsqu'il séjourne. Conscient de la brièveté de sa sédentarité, il adopte des positions corporelles qui lui permettront de bouger rapidement.

« J'avais l'impression d'être dans un aéroport. Lorsque je levais la tête, j'étais étourdi, par la grandeur... encore l'impression d'être dans un aéroport, il y avait des gens qui passent, les boutiques sont vides... » Sandra

Dynamique de l'écoulement


Dessiné de chemins rectilignes qui redoublent la trame orthogonale de la ville, fait de matières lisses et de couleurs froides, cet aménagement confère une impression de netteté. Par sa seule présence, le piéton perturbe la pureté des lignes. Conscient de son caractère perturbateur dans un espace aseptisé, qui ne laisse pas de place au désir de séjour et à l'appropriation, le piéton n'a d'autres choix que partir. Il se voit pris dans ce mouvement d'évacuation, malgré lui.

Cette dynamique de l'écoulement des piétons fait écho à celle de l'écoulement des flux routiers.

« Le fait que la place soit longue avec ces lignes de fuite accentuées cette fuite parce que les lignes sont dans l'autre sens que celle du mouvement. » Suzel

La pulsation correspond à la coexistence de rythmicités qui s'enchaînent et se superposent, à des endroits spécifiques : les croisements. Pulsés par le rythme des feux de circulation, piétons et véhicules oscillent entre marche et arrêt dans un mouvement séquencé. Les intersections sont les lieux du battement. La dynamique de la pulsation localisée évolue donc entre mouvement et inertie.

⁴⁸ Situation des voyageurs qui passent par un lieu sans y séjourner avant d'être acheminé vers un autre lieu. (<http://www.lexilogos.com>, consulté le 12/11/10)



**TOUT L'ÉTÉ AU MARCHÉ JEAN-TALON
DES WEEK-ENDS ALLONGÉS
POUR LES PIÉTONS**

Du 11 juin au 10 octobre 2010,
les week-ends piétonniers
sont de retour au marché Jean-Talon.

Les tronçons nord et sud
de la place du Marché-du-Nord
seront donc fermés à la circulation automobile
du vendredi au dimanche, de 11 h à 17 h.
Cette initiative vise à rendre l'expérience
du marché encore plus agréable et sécuritaire.

Renseignements : 311
ville.montreal.qc.ca/rpp

Recommandé
Le Partenaire
Montréal



VII. Flânerie graphique au marché Jean Talon

Conditions de l'observation :

Vendredi 25 juin 2010

10H00 – 11h00

Matinée douce, ciel dégagé et ensoleillé

Le marché Jean Talon est spacieux et très attractif. Reconnu pour la variété et la qualité des produits qui y sont proposés, il s'érige en véritable lieu de promenade. La déambulation dans ses allées se fait à allure réduite. Les visiteurs passent en toute tranquillité devant les étales et prennent le temps d'observer les fruits, les légumes et les plantes de saison. La lenteur apparente n'est pas la conséquence d'un harcèlement, mais plutôt celle de la flânerie et de la détente. Cela se voit dans les postures, les corps ne sont pas tombants, repliés sur eux-mêmes, tirillés et déformés par le port des achats. Les corps des passants sont droits et souples. Le marché est aussi un espace et un temps de courtoisie, à la fois pour les clients et les commerçants. D'une façon générale, il se dégage une forte disponibilité de toutes les personnes présentes.



Flânerie et courtoisie dans les allées du marché Jean Talon

« Après j'ai trouvé les corps très nonchalants. Tout le monde flâne en fait, y a personne qui est stressé, personne va vite, tout le monde est au même rythme. On regarde les gens marcher, tout le monde va à la même vitesse. » (Gabriel)

« C'est de la flânerie. (...) le rythme est très lent, c'est... cette espèce de temps suspendu où on a du temps devant soi. Voilà. On peut prendre du temps devant soi. » (Rachel)

« Mais on retrouve quand même ce côté apaisé de Sao Joaquim, c'est-à-dire de... qui fonctionne de façon très fluide. » (Suzel)

« Tu vois, les commerçants ils discutent entre eux, ils rigolent, ils rigolent avec les clients, et puis c'est très familial aussi, pour les commerçants. » (Gabriel)

Vision graphique

Une autre caractéristique du marché Jean Talon est relative à la mise en œuvre d'une séduction visuelle. Tous les étales font l'objet d'une attention particulière pour ce qui concerne la présentation des produits. L'ensemble du marché est un jeu de déclinaisons de couleurs, de formes, de petits conditionnements très attrayants. Tout est calibré, calculé, rien ne semble laisser au hasard. À l'échelle du marché, la grande uniformité qui règne sur l'ensemble des

éventaires permet de mettre en avant le soin particulier que les commerçants apportent à toujours offrir une table bien garnie de produits disposés de façon systématique dans des petits contenants qui sont le reflet de leur préoccupations graphiques.



Maîtrise graphique des étals (photos RT / SB)

« le côté séduction il est là à fond, on est plongé dans le visuel. » (Suzel)

« Alors c'est plus large, c'est plus plat, j'ai pas fait attention moi non plus aux choses en hauteur, c'est très très rangé, moi je me suis dit : c'est comme un décor pour enfants. Tu sais les jeux de la marchande en bois qu'on vend chez je sais plus qui. » (Rachel)

« J'ai été frappée aussi par le rangement, l'ordonnancement. Donc les abricots dans les petits seaux en métal ... Je me suis dit : c'est le comble de la coquetterie. Non seulement tu ranges dans des petites barquettes, mais en plus c'est des petits seaux en métal, des seaux d'enfants décorés. Alors voilà, y a ce côté un petit peu précieux. Et c'est rigolo parce que ça combat pas du tout le côté désordonné du marché quand même. C'est-à-dire qu'il y a quand même tellement de fleurs, de couleurs, de... de choses, plus les odeurs, que c'est une piètre tentative. Ça reste quand même un marché. Ça reste quand même foisonnant. » (Suzel)

« Juste, sur ce rangement, là où il y a la crêperie à un endroit, la personne a fait une décoration. Y a une orange, un citron jaune, un citron vert, une orange, un citron jaune, un citron vert, j'ai trouvé ça génial ! Graphiquement, ça résume... » (Suzel)

« Tu as un poivron rouge, un poivron jaune et un poivron orange, et le panier d'à côté il est exactement rangé de la même façon. » (Rachel)

L'amplitude olfactive, un geste ambiant au marché Jean Talon

L'amplitude olfactive au marché Jean Talon, en tant que geste ambiant, permet de toucher l'impalpable de cette expérience qui est largement marquée par les odeurs. À la fois inscrite dans le temps, dans l'espace, caractérisée par la distinction des sources qui la compose et bien entendu par ses variations ; l'amplitude olfactive rejoint en cela l'effet de métabole, tel qu'il est défini pour l'étude de l'environnement sonore⁴⁹.

L'une des caractéristiques fondamentale de la métabole est « l'instabilité de la structure dans le temps ». La dimension odorante du parcours du marché Jean Talon s'exprime par des variations, des transformations d'odeurs qui ont lieu dans le temps. La fin de la matinée approchant, les mêmes denrées changent d'état (de cru à cuit, par exemple) et ainsi, en peu de temps, apportent de nouvelles senteurs.

« La première chose c'est que le marché m'a vraiment mobilisée d'un point de vue olfactif. La première chose qui m'a marquée assez rapidement, entre le moment où on est arrivé et après que j'ai eu fait un premier tour, je trouvais que les odeurs avaient beaucoup changé. En commençant, je suis partie sur la droite et je me suis retrouvée dans des odeurs de viandes crues et tout ça. (...) Et en fait, en repassant la deuxième fois, et bien là les odeurs avaient commencées de changer, on commençait à entrer dans des odeurs de viandes cuites, grillées, rôties. En fait ça a été assez rapide. Je pense que c'était même pas au bout d'une demie heure » (Aurore)

« Ah oui, pour les odeurs, j'avais noté aussi qu'il était plus odorant que Sao Joaquim, et je pense que c'est dû au fait qu'ici il y a de la nourriture consommée sur place alors que c'était pas le cas à Sao Joaquim. (...) Quand ça cuit, ça grille etc., tu as toutes ces odeurs-là, tout ce champ d'odeurs-là » (Suzel)

Les diverses odeurs perçues et nommées à la suite de la déambulation dans les allées du marché Jean Talon ne constituent pas une odeur « générale » du marché. Les odeurs restent singulières, sans qu'aucune d'entre elles ne s'impose sur les autres. Il faut vraiment faire l'expérience de l'espace pour les distinguer et les désigner. L'amplitude olfactive désigne aussi la rencontre des « bonnes » et des « mauvaises » odeurs (pourriture, fermentation), le passage par la diversité de cet ordre-là.

« Après, au niveau des odeurs, pour la partie fruits et légumes, je trouvais qu'on n'avait pas une odeur de marché, mais qu'on avait des odeurs précises. Tu sentais les pêches. Tu sentais la tomate. Tu sentais les fraises. Mais c'était pas, pour moi ça ne faisait pas une odeur d'ensemble, c'était précis. » (Aurore)

« Sur l'univers odorant, effectivement il est très métabolique, comme un univers sonore. Et puis c'est vrai qu'il est de plus en plus dense, de plus en plus dense. Et là, on est plongé dedans. Ce que j'ai trouvé typique d'un marché, par rapport à cet univers métabolique olfactif, c'est le fait qu'il y avait des odeurs de produits frais, donc les fraises, la terre mouillée des plantes qui sont en vente et puis voilà, et les odeurs de poubelles. Y a des endroits où on a un truc qui est en train de fermenter, de pourrir, et on le sent aussi. » (Suzel)

L'amplitude, qui se joue des écarts, permet aussi de pointer d'autres manifestations liées aux odeurs imperceptibles et qui provoquent cependant

⁴⁹ Jean-François Augoyard (sous la dir.), Henry Torgue (1995). *À l'écoute de l'environnement, Répertoire des effets sonores*, Éditions Parenthèses, pp 86-91

des comportements particuliers. C'est l'exemple des ultra-odeurs des plantes, qui engendrent éternellement et détour.

« Par rapport au côté plantes et fleurs, j'ai fait un tour vraiment très bref parce que... j'ai été prise d'éternuements donc j'ai rebroussé chemin. En même temps je trouvais que c'était marrant parce que c'était encore une sollicitation, je ne sais pas si c'était olfactif, mais en tout cas, ça passait par le nez » (Aurore)



Amplitude olfactive : déplacement, des ultra-odeurs à l'odeur de l'eau (photos SB/ RT)

Enfin, toujours en résonance avec la spatialité, mais cette fois-ci plutôt du côté de l'imaginaire, les odeurs sont chargées d'un imaginaire de la nature et peuvent transporter le passant vers un ailleurs, le délocaliser. Il est bon de noter par ailleurs que l'eau, l'odeur de l'eau enrichit dans ce sens l'amplitude olfactive du marché Jean Talon.

Une parenthèse toujours à propos de l'eau, il est intéressant de pointer, par une citation, la dimension non-aseptique qu'elle recouvre. L'eau comme substance répandue sur un sol lisse, en ne créant pas de relief, suffit à mobiliser l'attention du marcheur sur ses pieds.

« J'ai l'impression qu'il y a l'allée principale, où là en effet il y a quelque chose de très intense. Et plus on s'éloigne de l'allée centrale et plus les choses sont diffusées et mêlées avec l'odeur de l'eau, moi j'ai trouvé. C'est l'odeur de la fraise mêlée avec celle de l'eau, ou en tout cas de l'humidité. (...) Je trouvais que c'était toujours mêlé, c'est-à-dire l'odeur des fraises et l'odeur de l'eau. Les fleurs et l'odeur de l'eau. Et qu'on a l'impression d'être complètement extrait de la ville, du coup. Du fait de ces odeurs-là. » (Rachel)

« Ici on a des sols lisses, pas de ressauts, pas de, et c'est pas aseptisé. La seule chose que je me suis dite, le seul moment où j'ai du regarder mes pieds c'est là où il y a de l'eau, parce qu'il y avait des flaques et il faut faire une grande enjambée comme on est en sandales et regarder un peu où on marche. Mais c'est le seul moment où on doit un peu faire attention à ses pieds parce que le côté séduction il est là à fond, on est plongé dans le visuel. Donc c'est un peu un paradoxe auquel j'ai pensé, c'est ces sols très lisses. » (Suzel)

Ravissement : un état sensible au marché Jean Talon

Le ravissement est l'état de l'esprit transporté de joie, d'admiration. Si cela a déjà été évoqué plus avant, le charme qu'opère la grande maîtrise visuelle des étales sur le visiteur et son envoutement par les odeurs, il n'en reste pas moins que le jeu, clairement affiché, de cette attirance par les yeux atteint une mise en mouvement de l'ordre de l'esthétique. La séduction est tentatrice, mais n'amène pas réellement le chercheur à agir. Cependant, il y a de l'impulsion

dans le ravissement, de la bienveillance, l'expression de sentiments et d'émotions.

« *Oui, t'es tentée, ça donne vachement envie de faire la cuisine !* » (Suzel)

« *Ah ouhai moi j'avais faim quand je me promenais.* » (Gabriel)

« *Je trouve qu'il y a une générosité. Justement, le fait que ce soit rangé et tout, il y a des choses offertes au toucher, il y a beaucoup d'endroits où on peut goûter, on peut...* » (Suzel)

« *Je trouve que globalement c'est subtil. C'est-à-dire que c'est subtil dans les couleurs, c'est subtil dans les camaïeux, c'est subtil dans les odeurs. (...) Là c'est tout en camaïeux, j'ai trouvé.* » (Rachel)

Dynamiques sensibles de l'expansion et de la suspension paradoxale

Le marché Jean Talon place le piéton dans une dynamique d'expansion. Les corps se développent, s'étendent, physiquement et du point de vue sensoriel. Dans le service auprès des commerçants, l'acheteur déploie ses bras au minimum à la hauteur de ses épaules, et bien souvent au-dessus. D'autre part, tous ces sens sont mobilisés, ou en tout cas invités à prendre part à une expérience complète avec la vue, l'odeur et le goût en tête.



Extension des corps (photos SB / RT)

« *Après, pour les gens, (...), je trouvais que les gens étaient super grands. Alors... j'ai regardé un peu aussi par rapport à la disposition des étales, qui en fait sont hautes. Et les personnes qui servent sont aussi en hauteur. Donc je trouve que pour les gens, on n'est pas dans un marché où on voit les gens porter, écrasés, mais au contraire, ils sont étirés, parce qu'il faut tendre la monnaie, il faut attraper les sacs. Donc là je trouvais qu'on était dans une forme d'étirement... Et vraiment de l'étirement parce qu'on tend le bras pour attraper le sachet, pour donner la monnaie, tout ça. Donc une sorte d'élan dans l'étirement* » (Aurore)

« *Tu as aussi l'expérience gustative qui rentre aussi là-dedans. Mais qui est aussi associée aux autres parce que tu vois les pêches, tu sens les pêches, tu goûtes aux pêches et tu as les odeurs de pêches et tout est amplifié.* » (Gabriel)

La suspension comme dynamique relève de situations presque antinomiques par rapport aux processus à l'œuvre au marché Jean Talon et qui ont été expliqués jusqu'à présent. Si dans les situations ordinaires la tendance à la flânerie est prégnante, curieusement, dès lors qu'il s'agit pour le visiteur de faire une pause, celle-ci semble ne pouvoir qu'être brève et inconfortable. De la même façon, dans cette grande sollicitation des sens, une suspension

paradoxe intervient à propos du toucher. Au marché Jean Talon, on ne peut pas toucher. L'expérience sensorielle est écartée, la distance maintenue.



Le moment de pause et sa brièveté dans les postures (photos RT / SB)

« Il y a un endroit que je trouvais assez intéressant aussi, c'est l'espace avec les tables à l'entrée, le fait de s'asseoir sur la pointe des fesses et sur le bord du banc. J'ai trouvé ça génial, parce que je suis repassée plusieurs fois pour regarder... à chaque fois que je suis passée c'était des personnes différentes, mais tout le monde est installé comme ça, presque en suspension, tac, on fait une petite pause, tac... » (Aurore)

« C'est propre, c'est joli, c'est coloré, y a pas de danger, c'est plat, et en même temps tu oses pas toucher de peur de déranger je trouve. » (Rachel)

« Tu touches pas. Non. Je crois que tu ne peux pas toucher. Oui, quand tu prends les échantillons [c'est] avec les petites pinces ! Attention ! Tu ne mets pas les doigts. » (Suzel)

Conclusion

Mettre en œuvre une plasticité de la pensée

La mise en œuvre d'une démarche inter cognitive et interdisciplinaire comporte de nombreuses difficultés théoriques et pratiques. Pourtant notre recherche a, dès le départ, fait le choix de positionner la réflexion sur une aseptisation potentielle de la vie piétonne, au croisement de quatre champs de connaissance distincts : le champ de l'architecture et de l'urbanisme, commun à l'ensemble des équipes, le champ de la sociologie urbaine, celui de la santé publique et celui de la danse. Le renouveau d'une pensée de la marche en ville, tel qu'il est articulé aux problématiques environnementales, constitue en effet aujourd'hui un enjeu de société majeur. Dans le champ de l'architecture et de l'urbanisme, la pensée de la marche en ville sert souvent de faire-valoir aux politiques d'amélioration du cadre de vie. En sociologie urbaine, où la question des relations entre Homme et environnement a toujours été centrale, cette thématique de la marche recentre le débat sur la nécessité de penser l'épaisseur de l'expérience urbaine. En matière de santé publique, la panoplie des mesures de lutte contre l'obésité et d'amélioration de la qualité de l'air, inclue un rééquilibrage des modes de déplacements en faveur des modes doux. Enfin, dans le champ de la danse, la marche dans l'espace public continue d'être autant l'objet d'expérimentations pratiques que d'engagements politique et de réflexions théoriques. Si d'autres champs disciplinaires auraient pu être convoqués, les quatre champs mis en dialogue ici amènent une première itération. Leur complémentarité comme la singularité de leurs points de vue permettent d'appréhender la complexité du rapport à l'environnement urbain dans nombre de ses dimensions.

Dans cette perspective, cette recherche a tenté de mettre en œuvre une pensée plastique, c'est-à-dire d'expérimenter la porosité des formes de cognition. Si le « faire corps, prendre corps, donner corps » a bien constitué une méthode d'investigation, il a aussi engendré une perméabilité des pensées et des savoir-faire. Ainsi, les diverses expérimentations ont permis un double partage : celui de l'expérience sensible et celui de la construction, en commun⁵⁰, d'une posture intellectuelle de l'entremêlement. De la même façon, la traduction de la complexité du rapport à l'environnement dans un langage commun s'inscrit en faux par rapport à l'habituelle⁵¹ construction de vocabulaires spécifiques à chaque discipline. La notion de *coplasticité*, bien qu'encore en construction, tend à répondre à cette exigence.

⁵⁰ Soulignons néanmoins les difficultés de mise en œuvre de collaborations internationales dans le cadre de projets exploratoires de courte durée.

⁵¹ Là, c'est la difficulté de mettre en œuvre des collaborations vraiment interdisciplinaires c'est-à-dire qui non pas juxtaposent mais confrontent les champs disciplinaires

Renouveler les problématiques environnementales par la notion d'ambiance

Dans cette démarche nécessairement processuelle, la notion d'ambiance permet de replacer l'humain au cœur des problématiques environnementales. Mais ici, au-delà de la focalisation sur l'appréhension sensible de l'environnement urbain, la considération pour sa dimension corporelle présente plusieurs intérêts. Le premier est d'appréhender l'expérience sensible ordinaire dans sa dimension synesthésique.

Le second intérêt de cette focalisation est de sortir d'une logique souvent causale et/ou co-déterministe qui continue à séparer les différents éléments de l'environnement. Or, penser l'entremêlement des phénomènes et des présences au sein de l'espace public urbain permet de ne pas disjoindre les processus des conditions de leur émergence et de leurs modulations. De ce point de vue, la construction *d'une pensée du mouvement*, attentive aux micro variations (pratiques, sensibles, affectives, culturelles...) de l'expérience urbaine, permet de dépasser son approche univoque.

Toucher du doigt ce qui relève de l'universel et ce qui relève sans doute du culturel dans le rapport à l'environnement constitue le troisième intérêt de cette focalisation sur le corps. Sur le terrain, c'est en effet dans le corps du chercheur que s'inscrit l'expérience du lieu, comme elle s'inscrit dans celui des usagers ordinaires ; la différence entre ces expériences relevant probablement d'une dimension culturelle. Si la notion d'ambiance permet de ce point de vue de renouveler les approches environnementales, elle offre aussi matière à réflexion sur les méthodes à développer. Contre des démarches objectivantes ou adeptes d'une position de surplomb au sein desquelles les chercheurs s'abstraient des particularités de leurs terrains, les démarches environnementales ne peuvent faire l'impasse sur des méthodes « impliquantes ».

Révéler les paradoxes de l'aseptisation

Face à la domination de la pensée environmentaliste, une recherche telle que celle-ci se doit de révéler ses failles et ses ambiguïtés. Les problématiques environnementales s'enracinent en effet aujourd'hui dans une « bien pensée » d'amélioration du cadre de vie. Or on peut se demander si, outre les tendances explicites de lissage et de standardisation déjà largement décrites ici, n'existent pas également des objectifs implicites à dénoncer. Ainsi par exemple, le contrôle des foules ne remplit plus seulement un objectif de sécurité publique, mais aussi d'attraction commerciale. Cette « bien pensée » se veut aussi salvatrice. Les questions de santé publique déclinées à travers le renouveau de la marche à pied génèrent un paradoxe majeur : le paradoxe du lissage. L'espace affadi, vidé de sa substance, de sa saveur, n'est plus un espace qui suscite et maintient le plaisir de la marche.

Certes, si ces espaces aseptisés présentent une certaine hospitalité, celle-ci n'est que d'ordre visuel et n'est qu'au service du passage du touriste ou du consommateur. De ce point de vue, le plaisir n'est pas absent des espaces

aseptisés. Il est juste ténu, peu susceptible de se renouveler et en conséquence d'entretenir le désir.

Notre recherche et les méthodes qu'elle a mis en œuvre permettent de mettre à jour comment, dans une tendance générale à l'aseptisation, les corps, engagés dans leurs relations à l'environnement, racontent d'autres histoires et mettent en crise les schémas directeurs.

Bibliographie alphabétique

Allemand Sylvain, Lévy Jacques, Ascher François (2004). *Les sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*. Paris, Belin, Institut pour la Ville en Mouvement.

Augoyard Jean-François, Torque Henry (1995). *À l'écoute de l'environnement, Répertoire des effets sonores*, Éditions Parenthèses.

Balez, Suzel (2001). *Ambiances olfactives et espace construit*. Thèse de Doctorat, Cresson, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes.

Baret-Bourgoin Estelle (2005). *La ville industrielle et ses poisons. Les mutations des sensibilités aux nuisances et pollutions industrielles à Grenoble, 1810-1914*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, coll. La pierre et l'écrit.

Bégout, Bruce (2003). *Zéropolis*. Paris, Ed. Allia.

Bégout, Bruce (2000). *La découverte du quotidien*. Paris, Ed. Allia.

Benjamin, Walter (2002). *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Paris, Payot, 1^{ère} édition 1970.

Benjamin, Walter (1991). « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée » rééd. in *Écrits français*. Paris, Gallimard.

Berenstein-Jacques Paola, Jeudy Henri-Pierre (2006). *Corps et décors urbains*. Paris, l'Harmattan.

Berque, Augustin (sous la dir.de)(2009). « La ville se refait-elle ? », *Géographies et cultures*, n°65, janvier, Paris, l'Harmattan.

Bethoz, Alain (1997). *Le sens du mouvement*. Paris, Editions Odile Jacob.

Blanc, Nathalie (2008). « Éthique et esthétique de l'environnement » in *EspacesTemps.net*, Consulté le 31.01.2008 sur <http://espacestems.net/document4102.html>.

Blanc, Nathalie et Lolive, Jacques (2007). « Les subjectivités cosmopolitiques et la question esthétique » in Lolive, Jacques et Soubeyran, Olivier (dir.). *Émergence des cosmopolitiques et mutation de la pensée aménagiste*. Paris, La Découverte.

Boudes, Philippe (2009). « Simmel et l'approche sociologique de l'environnement » in *Emulations* « Georg Simmel : conflit, mondialisation, environnement », n°5, vol.3, pp.7-20, consulté le 5 mars 2009 sur <http://www.revue-emulations.org>

Cefaï, Daniel (sous la dir.de)(2003). *L'enquête de terrain*. Paris, Ed. La Découverte.

Charles, David (1979). « Flux de marche avec piétinement » in *Traverses*, n°14-15, pp. 81-92.

Chabert Catherine, Cupa Dominique, Kaës René et Roussillon René (sous la dir.de)(2009). *Didier Anzieu : le Moi-peau et la psychanalyse des limites*. Paris, Ed. Erès.

Choay, Françoise (1969). *Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*. Paris, Seuil, Coll. « Espacements ».

Choay, Françoise (1965). *L'urbanisme, utopies et réalités : une anthologie*. Paris, Seuil, Coll. « Points », (réimpr. 1^{er} octobre 1979).

Classen, Constance (sous la dir.de)(2005). *The book of touch*. New York, Oxford, Berg Publishers.

Classen Constance (1998). *The Color of Angels : Cosmology, Gender and the Aesthetic Imagination*. New York, Routledge.

Classen Constance et al. (1994). *Aroma : The Cultural History of Smell*. New York Routledge.

Corbin, Alain (1982). « L'hygiène publique et les « excréta » de la ville préhausmannienne » in *Ethnologie française*, avril-juin, tome XXII, n°2, pp. 127-130

Corbin, Alain (1982). *Le miasme et la jonquille*. Paris, Aubier, Montaigne ; Flammarion 2008, Coll. Champs Histoire.

Coutard Olivier, Lévy, Jean-Pierre (sous la dir.de)(2010). *Ecologies urbaines*. Paris, Ed. Economica Anthropos, Collection Villes.

Crunelle, Marc (1987). *Exploration de la fonction tactile en architecture*, Thèse de doctorat dirigée par Abraham Moles. Strasbourg, Université Louis Pasteur, 268 p.

Delion, Pierre (2009). *Lettre ouverte. Extraits concernant la pédopsychiatrie intégrative et le packing*. Disponible sur www.ballat.fr

Despoix, Philippe (2001). « La miniature urbaine comme genre. Kracauer entre ethnographie urbaine et heuristique du cinéma » in Perivolaropoulou, Nia ; Despoix, Philippe et Umlauf, J. (dir.). *Culture de masse et modernité. Siegfried Kracauer sociologue, critique, écrivain*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Dollé, Jean-Paul (2005). *Le territoire du rien*. Paris, Éditions Lignes et Manifestes.

Dultra Britto Fabiana, Berenstein-Jacques Paola (eds)(2008). « Paisagens do corpo » in *Cadernos*, numero especial, ano VI, PPG-AU, FAUFBA.

Evrard, Franck (1993). Foulement et refoulement du pied. Esquisse d'une poétique de la chaussure dans le théâtre contemporain in *Études littéraires*, vol.26, n°2, pp.93-102.

Fiori, Sandra et Thomas, Rachel (2002). *Ethnographie sensible des places Schuman à Grenoble et des Terreaux à Lyon*. Grenoble, Cresson, Rapport de recherche ACI Ville.

Formis, Barbara (2009). La pensée du corps in *Penser en corps. Soma-esthétique, art et philosophie*. Paris, l'Harmattan, pp. 9-19.

Füzesséry Sylvain, Simay Philippe (sous la dir.de)(2008). *Le choc des métropoles. Simmel, Kracauer, Benjamin*. Paris, Ed. de l'éclat.

Gillot G., Bruyas F. (2004). « Enchantement, réenchantement du monde. Représentations, mise en scène, pratique et construction des territoires » in *XVIIIe congrès de l'AFEMAM*, Lyon, 2 - 4 juillet 2004.

Guisgand, Philippe (2004). Pollock ou les états de corps du peintre in *revue Déméter*, Université de Lille – 3, disponible sur www.univ-lille3.fr/revues/demeter/corps/guisgand.pdf

Hauptman, David (2006). *The body in architecture*. Rotterdam, Ed. 2010.

Héritier Françoise, Nancy Jean-Luc, Green André Régy Claude et Ameisen Jean-Claude (sous la dir.de)(2007). *Le corps, le sens*. Paris, Ed. du Seuil.

Jacks, Ben (2006). Walking the city in *Manhattan Projects*, Cambridge, MA, MIT Press.

Jarrigeon, Anne (2007). *Corps à corps urbains. Vers une anthropologie poétique de l'anonymat* parisien. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, sous la codirection de Yves Jeanneret et Yves Winkin, Celsa- La Sorbonne Paris 4.

Joseph, Isaac (1984). *Le passant considérable. Essai sur la dispersion dans l'espace public*. Paris, Méridiens.

Kracauer, Siegfried (2008). *Le voyage et la danse. Figures de ville et vues de film*. Textes choisis et présentés par Philippe Despoix, traduits de l'allemand par Sabine Cornille. Laval, Editions de la maison des sciences de l'homme, Les presses de l'université de Laval.

Kracauer, Siegfried (1995). *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Paris, Gallimard, 1^{ère} édition 1926.

Laplantine, François (2005). *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Editions Téraèdre, coll. « L'anthropologie au coin de la rue ».

Laplantine, François (2003). *De tout petits liens*, Paris, Ed. Mille et une nuits, coll. Essai.

Laplantine, François (2003). Corps, métissage et langage in Fintz, Claude (sous la dir. de). *Le corps comme lieu de métissages*. Paris, l'Harmattan, pp. 220-242.

Laplantine, François (1995). « L'ethnologue, le traducteur et l'écrivain » in *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translators' Journal*, vol.40, numéro 3, pp.497-507.

Lecourt, Edith (1994). *L'expérience musicale, résonance psychanalytique*, Paris, L'Harmattan

Le Goff, Jacques (1977). *La civilisation de l'occident médiéval 1400-1500*, Paris, Arthaud.

Lévy, Joseph L. (2004). *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps*. Montréal, Ed. Liber de vive voix.

Lolive, Jacques et Soubeyran, Olivier (dir.)(2003). *Émergence des cosmopolitiques et mutation de la pensée aménagiste*. Paris, La Découverte.

Mauss, Marcel (1991). « Les techniques du corps » in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1^{ère} éd. 1950, pp. 365-386.

Mongin, Olivier (2005). *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*. Paris, Seuil.

Mons, Alain (2003). Le corps échappé. La danse, la ville, le reste in Fintz, Claude (sous la dir. de). *Le corps comme lieu de métissages*. Paris, l'Harmattan, pp. 76-88

Noë, Alva (2004). *Action in Perception*. Cambridge, The MIT Press.

Paquot, Thierry (2006). *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*. Paris, Ed. Autrement.

Petiteau, Jean-Yves ((2010). « Etre à la rue » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80.

Ricoeur, Paul (2004). *Sur la traduction*. Paris, Ed. Bayard.

Rivière d'Arc, Hélène (2010). « Le retour et la circulation des énoncés hygiénistes comme médiateurs du projet urbain : de São Paulo à d'autres métropoles » in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Debates. Consulté en ligne le 29 janvier 2010 : <http://nuevomundo.revues.org/index58835.html>.

Sennett, Richard (2002). *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Paris, Ed. de la Passion.

Simay, Philippe (sous la dir.de)(2005). *Capitales de la modernité. Walter Benjamin et la ville*. Paris, Ed. de l'éclat.

Simmel, Georg (1981). « Essai sur la sociologie des sens » in *Sociologie et épistémologie*. Paris, PUF, pp.223-238.

Simmel, Georg (2004). « Les grandes villes et la vie de l'esprit » in *Philosophie de la modernité*. Paris, Payot, 1^{ère}éd. 1903, pp.169-200.

Smith, Mark (2007). *Sensory History*. New York, Berg Publishers.

Jean-Paul Thibaud (2010). « Des modes d'existence de la marche urbaine » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80 et pp. 43-62.

Thibaud, Jean-Paul (sous la dir. de), Bonnet Aurore, Leroux Martine et Thomas Rachel (2008). « Les compositions de la marche en ville » in Winkin Y. et Lavadinho S. (éds.), *Des villes qui marchent*, Projet ANR SEST 05 019, Rapport final, Université de Lyon, ENS-LSH, 113 p.

Thibaud, Jean-Paul (2007). « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines » in *Métropolis, Flux*, n° 66/67, pp.111-119.

Thibaud, Jean-Paul et Thomas, Rachel (2004). L'ambiance comme expression de la vie urbaine. *Cosmopolitiques : aimons la ville*, n°7, pp.102-113

Thibaud, Jean-Paul (2001). « La méthode des parcours commentés » in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds). *L'espace urbain en méthode. Paris, Ed. Parenthèses*, pp.79-98.

Thomas, Rachel (2010). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives contemporaines.

Thomas, Rachel (2010). « Architectural and urban atmospheres : shaping the way we walk in town » in *COST 358 Pedestrians' Quality Needs*, Final Report, Part.4 « Measuring walking », pp.54-68.

Thomas, Rachel (2008). *Marcher en ville : livret – audio*. Grenoble, Cresson, n°71, 32 p. (+ 1 DVD audio)

Thomas, Rachel (2007). « La ville charnelle ». Colloque international *Ecologie, Esthétique et Espaces Publics*, Paris, ENGREF, 9-11 mai 2007

Thomas, Rachel (2005). *Les trajectoires de l'accessibilité*. Bernin, Ed. A la Croisée.

Thomas, Rachel (2004). Quand le pas fait corps et sens avec l'espace. Aspects perceptifs et expressifs de la marche en ville, *Cybergéo : revue européenne de géographie*, n°261, Disponible sur : <http://193.55.107.45/eurogeo2.htm> (consulté le 10 mars 2004)

Vigarello, Gilles (1985). *Le propre et le sale : hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, Seuil.

Winkin, Yves (1998). « Le touriste et son double. Eléments pour une anthropologie de l'enchantement » in Ossman, S. (sous la dir. de). *Miroirs maghrébins : itinéraires de soi et paysages de rencontre* ». Paris, CNRS Editions.

Zardini, Mirko (sous la dir. de)(2005). *Sensations urbaines : une approche différente de l'urbanisme*. Montréal, Ed du Centre Canadien d'Architecture, Lars Muller Publisher.

Sites Internet

www.atlas.ufba.br

www.caminharnacidade.ufba.br (en portugais) et

www.marcheenville.ufba.br (en français)

Annexe : plannings des workshops

PLANNING WORKSHOP PIRVE N°1 – SALVADOR DA BAHIA (BRESIL)

26-30 octobre 2009

LUNDI 26 OCT.	MARDI 27 OCT	MERCREDI 28 OCT	JEUDI 29 OCT.	VENDREDI 30 OCT.
	ERRANCES AU PELOURHINO RESTITUTION 9H30 – 13H00	OBSERVATIONS FERIA SAO JOAQUIM SHOPPING SALVADOR 9H – 13 H	REACTIVATIONS VIDEOGRAPHIQUES ET DEBAT 10H – 13 H (Auditorium Mastaba UFBA)	TABLE-RONDE OUVERTE AU PUBLIC 10H – 13H (Auditorium Mastaba UFBA)
<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>
ATELIER DE DANSE 15H – 18H00 (Escola da dança - UFBA)		RESTITUTION DES OBSERVATIONS 15H – 18H30 (Faculdade de Arquitetura - UFBA)	DEBAT OUVERT AVEC LES MEMBRES DU LABORATORIO URBANO – PPGAU 15H – 18 H (Faculdade de Arquitetura e urbanisme – UFBA)	CLOTURE DU WORKSHOP REPARTITION DU TRAVAIL

PLANNING WORKSHOP PIRVE N°2 – GRENOBLE

7 – 11 décembre 2009

LUNDI 7 DEC.	MARDI 8 DEC	MERCREDI 9 DEC	JEUDI 10 DEC.	VENDREDI 11 DEC.
<p>CADRAGE PIRVE RESTITUTION WORKSHOP 1 PRESENTATION WORKSHOP 2</p> <p>(9H30 – 12H00) (ENSAG – salle 283)</p>	<p>DEBAT AUTOUR DES LEXIQUES DE DESCRIPTION DES CORPS EN MARCHE</p> <p>Avec retour sur les restitutions et vidéo prises à Salvador</p> <p>9H30 – 12H00 (ENSAG – salle 283)</p>	<p><i>Matinée libre</i></p>	<p>OBSERVATIONS ETHNOGRAPHIQUES</p> <p>9H00 – 9H45 Berriat 10H-11H Vallier</p> <p>RESTITUTION (11H30 – 12H30) (ENSAG - salle 282)</p>	<p>CLOTURE DU WORKSHOP REPARTITION DU TRAVAIL</p> <p>9H30 – 12H30 (ENSAG – salle 282)</p>
<p><i>12H30 Repas</i></p>	<p><i>12H30 Repas</i></p>		<p><i>13 H Repas</i></p>	
<p>MISE EN SITUATION DE HANDICAP VISUEL ET AUDITIF</p> <p>(14H – 16H00) (Centre-ville ancien)</p> <p>RESTITUTION (16H30 – 18H)</p>	<p><i>Après-midi libre</i></p>	<p>GLISSES URBAINES</p> <p>(14H – 15H30) (Quartier Europole)</p> <p>RESTITUTION (16H00 -18H)</p>	<p>14H30 – 17H30 (ENSAG – salle 282)</p> <p>Présentation de la recherche et débat ouvert avec l'équipe du Cresson / les étudiants de master recherche</p>	<p>Points administratifs</p>

PLANNING WORKSHOP PIRVE N°3 – MONTREAL (CANADA)

21-25 juin 2010

LUNDI 21 JUIN.	MARDI 22 JUIN	MERCREDI 23 JUIN	JEUDI 24 JUIN.	VENDREDI 25 JUIN.
Présentation par l'équipe française des analyses en cours sur les terrains brésiliens et français 9H30 - 12H	Retour sur la marche exploratoire - débat autour des analyses en cours 9H30 - 12H30	Observations dans le quartier des spectacles et retour des observations 9H30 - 12H	Journée libre - Fête Nationale du Québec	Observations et retour sur observation - marché Jean Tallon 9H30 - 12H Bilan - Préparation du rapport et répartition des tâches 12H-14H
<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>	<i>Repas</i>
Discussion sur les liens entre aseptisation et santé publique - présentation de la méthode "marche exploratoire" 13H30 - 17H Marche exploratoire dans le quartier international 18H - 19H Marche exploratoire nocturne dans le quartier international 21H - 22H	Rencontre avec les membres d'Audiotopie autour de l'idée de marche tactile 14H - 15H30 Travail sur les miniatures urbaines 15H30 - 17H	Suite des débats sur les analyses 14H - 17H		

4^{ème} de couverture :

Les préoccupations environnementales à l'œuvre au XXI^e siècle modifient considérablement les ambiances de la ville piétonne. En Europe et sur le continent américain, l'engouement pour la marche à pied s'accompagne d'un lissage de la ville et d'une standardisation des décors urbains dont on peut se demander s'ils ne sont pas à l'origine de nouvelles esthétiques urbaines. Dans les sociétés émergentes, le retour des énoncés hygiénistes s'accompagne de mesures explicites de pacification de la vie publique. A chaque fois, ces évolutions produisent de nouveaux jeux d'ambiance dont on connaît, depuis les travaux fondateurs de Georg Simmel (1903), Siegfried Kracauer (1926) ou encore Walter Benjamin (1936), les incidences sur les sensibilités et les sociabilités d'une époque, les pratiques urbaines et les relations à l'environnement.

À l'heure où la figure du piéton est érigée en atout majeur de la ville durable, il est donc intéressant d'interroger les variations de l'expérience piétonne ordinaire auxquelles ces nouvelles esthétiques piétonnes donnent lieu. De quelles dynamiques sensibles ces variations procèdent-elles ? A quels états sensibles donnent-elles naissance ? C'est en croisant les points de vue de chercheurs issus de champs disciplinaires différents (architecture, sociologie, danse, géographie) sur trois pays (France, Brésil, Canada), et en les impliquant dans une démarche méthodologique novatrice (faire corps - prendre corps - donner corps), que nous avons tenté de révéler cette dimension processuelle des rapports entre ambiances urbaines et corps en marche.

À terme, cette recherche montre comment l'évolution des cadres sensibles urbains s'incarne dans le quotidien du piéton et en quoi celle-ci procède d'une dynamique de la coplasticité.